

LES CHRONIQUES DE L'OMBRE

LES CHRONIQUES DE L'OMBRE
TOME 1
LE VILLAGE OÙ PERSONNE NE DORT

Vinent ONANA

© 2026 — ONAV CONSULTING

Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, à l'exception de courtes citations utilisées dans le cadre de critiques ou de commentaires.

Les personnages, organisations, événements et situations de cette œuvre sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des événements réels, serait purement fortuite.

Première édition — 2026

Publié par : ONAV CONSULTING

**À ceux qui savent que certaines histoires ne
commencent pas lorsqu'on les raconte...
mais lorsqu'on ose enfin les écouter.**

Table des matières

PROLOGUE	11
2 H 17	11
CHAPITRE 1 - LE VILLAGE.....	16
CHAPITRE 2 - LA PREMIÈRE NUIT.....	21
CHAPITRE 3 - CEUX QUI VEILLENT.....	30
CHAPITRE 4 - LA CHOSE SOUS LE VILLAGE	40
CHAPITRE 5 - L'ARBRE DES OUBLIÉS	50
NE TE SOUVIENS PAS.....	61
CHAPITRE 6 - LA NUIT DE 1985.....	63
17 AOÛT 1985.....	64
1985 — 03 H 13	68
PRÉSENT	69
CHAPITRE 7 - ÉLODIE	74
CHAPITRE 8 - LES DEUX ÉLODIE	85
CHAPITRE 9 - LE VRAI NOM.....	95
17 AOÛT 1985.....	95
CHAPITRE 10 - LES MORTS QUI MARCHENT.....	107
LE VILLAGE	110
SOUS L'ARBRE	112
CHAPITRE 11 - LES PORTES.....	119
LE VILLAGE.....	121
SOUS LA MAISON.....	122
LA PREMIÈRE POSSESSION	127

LA MAISON.....	127
CHAPITRE 12 - CE QUI DORT SOUS LA TERRE.....	133
AVANT LE VILLAGE.....	135
LA MARQUE	136
LE PUTS	141
LA PORTE INTÉRIEURE	142
CHAPITRE 13 - LA NUIT OÙ ELIAS EST NÉ	147
17 AOÛT 1985.....	148
LA CHAMBRE	150
LE PREMIER CRI.....	152
LE COUTEAU	154
LA NUIT DES DEUX ENFANTS	156
LE PACTE.....	158
LE SOUVENIR INTERDIT	159
CHAPITRE 14 - LA MAISON DES SOUVENIRS	165
LA PORTE ROUGE	167
LE COULOIR	168
LA PREMIÈRE CHAMBRE	168
LE VRAI PREMIER SOUVENIR.....	173
LA CHAMBRE AUX SEPT BERCEAUX.....	175
LA MAISON CHANGE.....	176
CHAPITRE 15 - CEUX QUI N'AURAIENT JAMAIS DÛ REVENIR.....	181
CHAPITRE 16 - LA CHAMBRE DES ABSENTS.....	200
CHAPITRE 17 - LA NUIT OÙ LES MORTS SE SOUVINRENT	213

CHAPITRE 18 - CE QUI EST REVENU DE L'AUTRE CÔTÉ	226
CHAPITRE 19 - LA CARTE DES DORMEURS	241
CHAPITRE 20 - LE VILLAGE OÙ PERSONNE NE DORT	253
ÉPILOGUE.....	263
2 H 17	263
FIN DU TOME 1	266
LES CHRONIQUES DE L'OMBRE	266
LE VILLAGE OÙ PERSONNE NE DORT	266

PROLOGUE

2 H 17

À 2 h 17 du matin, quelqu'un appela son nom.

— Samuel...

Il ouvrit les yeux.

La chambre était plongée dans l'obscurité.

Pendant quelques secondes, Samuel resta immobile, incapable de comprendre ce qui l'avait réveillé.

Puis il entendit de nouveau :

— Samuel...

Cette fois, la voix venait de l'extérieur.

Il regarda sa montre.

2 h 17.

Une pluie fine frappait les tôles du toit.

Le générateur du village s'était arrêté quelques minutes plus tôt, plongeant toute la maison dans le noir.

Samuel tendit la main vers sa lampe de chevet.

Elle ne fonctionna pas.

Il soupira.

— Il y a quelqu'un ?

Aucune réponse.

Il se redressa lentement.

Le matelas de l'autre côté du lit était vide.

Samuel fronça les sourcils.

— Miriam ?

Sa femme n'était plus là.

Il descendit du lit.

Le sol était froid sous ses pieds.

Puis il entendit trois petits coups contre la fenêtre.

Toc.

Samuel se figea.

Toc.

Son cœur commença à battre plus vite.

Toc.

Il regarda la fenêtre.

Les rideaux bougeaient légèrement.

Pourtant, la fenêtre était fermée.

Il s'approcha.

— Miriam ?

Une silhouette se dessina derrière le rideau.

Une petite silhouette.

Samuel recula.

La silhouette leva lentement une main.

Puis elle posa ses doigts contre la vitre.

Samuel reconnut immédiatement cette petite main.

Il connaissait ces doigts.

Cette façon de pencher légèrement le poignet.

Il connaissait même la petite cicatrice près du pouce.

Il sentit son sang se glacer.

— Non...

La voix de sa fille traversa la vitre.

— Papa...

Samuel ferma les yeux.

Sa fille était morte neuf ans auparavant.

Elle avait huit ans.

— Papa... ouvre-moi.

Samuel se mit à trembler.

— Ce n'est pas possible.

La petite main resta contre la vitre.

— J'ai froid.

Il fit un pas vers la fenêtre.

Puis un deuxième.

Une partie de lui savait qu'il devait fuir.

Une autre voulait désespérément croire que sa fille était encore vivante.

Il tendit la main vers le rideau.

À cet instant, quelqu'un lui attrapa violemment le bras.

Samuel hurla.

Il se retourna.

Miriam se tenait derrière lui.

Pâle.

Tremblante.

Elle posa immédiatement un doigt sur ses lèvres.

— Ne parle pas.

Samuel regarda sa femme.

— Elle est là...

Miriam secoua la tête.

Des larmes coulaient sur ses joues.

— Je sais.

Trois nouveaux coups frappèrent la fenêtre.

Toc.

Toc.

Toc.

Puis la voix de leur fille :

— Maman...

Miriam ferma les yeux.

— Ne l'écoute pas.

— Mais c'est notre fille.

— Non.

Samuel sentit son cœur s'arrêter.

— Comment peux-tu dire ça ?

Miriam le fixa.

Son visage était ravagé par la peur.

— Parce que notre fille ne nous appelle jamais « maman ».

Samuel resta silencieux.

La voix derrière la fenêtre se transforma.

Elle devint plus grave.

Plus lente.

Puis une autre voix parla.

Une voix d'homme.

Une voix que Samuel connaissait également.

— Samuel...

Il recula.

C'était la voix de son père.

Son père était mort depuis vingt-deux ans.

Miriam murmura :

— Ils savent quelles voix utiliser.

Samuel ne comprenait plus.

— Qui sont-ils ?

Sa femme le regarda.

Et pour la première fois depuis qu'ils étaient mariés, Samuel vit dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à une peur ancienne.

Une peur qu'elle lui avait cachée pendant toutes ces années.

— Ceux qui attendent que nous dormions.

La poignée de la porte d'entrée commença à tourner.

Lentement.

Une fois.

Puis deux.

Samuel regarda Miriam.

— Nous sommes seuls dans la maison.

Elle hocha la tête.

— Oui.

La poignée tourna encore.

Puis une voix murmura derrière la porte :

— Miriam...

Sa femme devint livide.

Samuel lui demanda :

— Qui est-ce ?

Miriam ne répondit pas.

La voix reprit :

— Miriam, ouvre-moi.

Elle recula jusqu'au mur.

— Qui est-ce ?

Cette fois, Samuel cria presque.

Miriam porta une main à sa bouche.

— C'est moi.

— Quoi ?

Elle le regarda.

— C'est ma voix.

La poignée s'immobilisa.

Silence.

Puis quelqu'un frappa trois fois.

Toc.

Toc.

Toc.

Et derrière la porte, avec exactement la voix de Miriam, quelque chose murmura :

— Je suis dehors.

Samuel regarda sa femme.

Elle était toujours devant lui.

À l'intérieur de la chambre.

Mais alors...

qui était derrière la porte ?

CHAPÎTRE 1 - LE VILLAGE

La première chose que Samuel remarqua en arrivant au village fut le silence.

Pas un silence ordinaire.

Un silence qui semblait absorber les sons.

La voiture avançait lentement sur une piste rouge bordée de forêt.

À droite, des arbres gigantesques formaient un mur compact.

À gauche, une succession de petites collines disparaissait dans la brume.

Le conducteur ne parlait plus depuis presque une heure.

Samuel regarda sa montre.

17 h 42.

Le soleil descendait rapidement.

— Nous sommes encore loin ?

Le conducteur ne répondit pas immédiatement.

Puis il dit :

— Quinze minutes.

Sa voix était sèche.

Samuel regarda le rétroviseur.

— Vous connaissez bien le village ?

Le conducteur fixa la piste.

— J'y suis né.

— Vous y vivez toujours ?

— Non.

Samuel sourit légèrement.

— Pourquoi ?

Le conducteur ne répondit pas.

Samuel sentit qu'il venait de poser une question qu'il n'aurait pas dû poser.

Il regarda ses notes.

MBOA-NDONGO.

Un village presque absent des cartes.

Un village dont les habitants avaient refusé, pendant plus de trente ans, toute installation de réseau téléphonique.

Un village où six personnes avaient disparu au cours des dix-huit derniers mois.

C'était pour cette raison que Samuel était venu.

Journaliste d'investigation depuis près de quinze ans, il avait l'habitude des histoires étranges.

Des sectes.

Des crimes rituels.

Des disparitions.

Des villages abandonnés.

Il avait vu beaucoup de choses.

Il ne croyait pas aux fantômes.

Pas encore.

— Les gens du village savent que je viens ?

Le conducteur serra le volant.

— Oui.

— Ils m'attendent ?

— Non.

Samuel leva les yeux.

— Comment ça, non ?

Le conducteur ralentit.

— Ils savent que vous venez.

— Ce n'est pas la même chose ?

L'homme secoua la tête.

— Pas ici.

La voiture continua d'avancer.

Quelques minutes plus tard, le conducteur s'arrêta brutalement.

Samuel regarda devant lui.

Un panneau en bois se dressait au milieu de la piste.

Il n'y avait qu'une phrase.

BIENVENUE À MBOA-NDONGO

En dessous, quelqu'un avait gravé une seconde phrase beaucoup plus petite.

Samuel plissa les yeux.

Il descendit de la voiture.

Il s'approcha.

Puis il lut :

APRÈS MINUIT, NE RÉPONDEZ À PERSONNE.

Samuel se retourna vers le conducteur.

L'homme avait déjà redémarré.

— Hé !

La voiture repartit sans lui.

Samuel resta seul au milieu de la piste.

Le bruit du moteur disparut progressivement.

Puis le silence revint.
Il regarda sa montre.
17 h 59.
Une minute plus tard, il entendit quelque chose dans la forêt.
Un rire.
Un rire d'enfant.
Samuel se retourna.
— Il y a quelqu'un ?
Le rire s'arrêta.
Il attendit.
Rien.
Puis une voix d'enfant murmura derrière lui :
— Monsieur...
Samuel se retourna brusquement.
Personne.
Seulement la forêt.
Il prit sa valise et avança.
Le village apparut quelques minutes plus tard.
Une vingtaine de maisons.
Des murs de terre.
Des toits en tôle.
Une petite chapelle.
Un vieux bâtiment administratif.
Et, au centre, un immense arbre dont les branches semblaient couvrir toute la place.
Samuel remarqua immédiatement quelque chose d'étrange.
Il n'y avait presque personne dehors.
Pourtant, plusieurs maisons étaient éclairées.
Il entendit une porte se fermer.
Puis une autre.
Une femme passa rapidement devant lui et disparut dans une maison.
Un vieil homme le regarda depuis une fenêtre.
Samuel lui fit un signe.
L'homme ferma immédiatement les rideaux.
Samuel sentit une inquiétude naître dans son ventre.
Il continua d'avancer.
— Monsieur Samuel ?
Il se retourna.
Un homme d'une soixantaine d'années se tenait devant une maison.

Grand.
Très maigre.
Il portait une chemise blanche parfaitement repassée.
— Oui.
— Je suis le chef du village.
Samuel lui tendit la main.
L'homme ne la prit pas.
— Bienvenue à Mboa-Ndongo.
— Merci de m'accueillir.
Le chef regarda derrière lui.
Puis autour d'eux.
Comme s'il vérifiait que personne ne les observait.
— Vous avez beaucoup de questions.
Samuel sourit.
— C'est mon métier.
Le vieil homme ne sourit pas.
— Ici, certaines questions ne doivent pas être posées.
— Pourquoi ?
Le chef regarda le ciel.
Le soleil avait presque disparu.
— Parce que certaines réponses savent qui les a cherchées.
Samuel fronça les sourcils.
— Je ne comprends pas.
— Vous comprendrez.
Le chef désigna une petite maison.
— Vous dormirez ici.
Samuel posa sa valise.
— Et concernant les disparitions ?
Le vieil homme le fixa.
— Vous êtes venu pour cela ?
— Oui.
— Alors partez demain matin.
Samuel eut un léger rire.
— Je viens à peine d'arriver.
— Justement.
Le chef s'éloigna.
Samuel le regarda partir.
— Une dernière question.
Le vieil homme s'arrêta.
— Pourquoi personne ne dort ici après minuit ?

Le chef ne se retourna pas.

Il répondit simplement :

— Parce qu'ici, monsieur Samuel...

Il marqua une pause.

— **ce ne sont pas les vivants qui ont peur de dormir.**

Puis il disparut dans l'obscurité.

Samuel resta immobile.

Il regarda sa montre.

18 h 31.

Pour la première fois depuis le début de son enquête, il regretta d'être venu.

Et quelque part, dans la forêt derrière le village, quelque chose venait de prononcer son nom.

Très doucement.

Comme si cela faisait longtemps que cette chose l'attendait.

— Samuel...

CHAPITRE 2 - LA PREMIÈRE NUIT

À 19 h 04, Samuel comprit qu'il n'avait pas été invité dans une maison.

Il avait été enfermé dans une maison.

La différence était importante.

La porte d'entrée possédait une serrure ancienne, mais solide. Les fenêtres étaient protégées par des volets intérieurs. Il n'y avait aucun réseau téléphonique.

Son téléphone affichait :

AUCUN SERVICE.

Samuel posa sa valise sur le lit.

La pièce était minuscule.

Un lit en bois.

Une table.

Une chaise.

Une bassine.

Une vieille armoire.

Et, au-dessus du lit, une croix en bois noirci.

Il s'approcha de la croix.

Elle était couverte de petites marques.

Des entailles.

Comme si quelqu'un avait essayé de graver quelque chose avec un couteau.

Samuel passa son doigt dessus.

Il compta.

Une.

Deux.

Trois.

Puis il s'arrêta.

Il y en avait exactement **treize**.

Quelqu'un frappa à la porte.

Samuel sursauta.

— Oui ?

— C'est moi.

La voix appartenait au chef du village.

Samuel ouvrit.

Le vieil homme tenait une assiette.

— Vous devez manger.

— Merci.
Samuel prit l'assiette.
Du riz.
Du poisson.
Des légumes.
Il regarda le chef.
— Vous mangez avec moi ?
— Non.
— Pourquoi ?
Le chef hésita.
— Je mange avant le coucher du soleil.
Samuel sourit.
— Vous êtes sérieux ?
— Très.
Le chef regarda l'intérieur de la maison.
Ses yeux s'arrêtèrent sur la fenêtre.
Puis sur la croix.
— Écoutez-moi attentivement.
Samuel posa l'assiette.
— Je vous écoute.
— À partir de minuit, vous ne sortez pas.
— D'accord.
— Vous ne regardez pas dehors.
— D'accord.
— Vous ne répondez à aucune voix.
Samuel fronça les sourcils.
— Même si quelqu'un appelle ?
— Surtout si quelqu'un appelle.
— Et si quelqu'un demande de l'aide ?
Le chef le fixa.
— Vous n'ouvrez pas.
— Et si c'est quelqu'un que je connais ?
Le vieil homme devint silencieux.
Samuel attendit.
— Même si vous reconnaissez la voix, vous n'ouvrez pas.
— Pourquoi ?
Le chef s'approcha.
— Parce que ce qui est dehors connaît les voix des morts.
Samuel sentit un frisson lui parcourir le dos.
— Vous êtes en train de me dire que des fantômes...

— Je ne vous dis rien de tel.
— Alors qu'est-ce que vous me dites ?
Le vieil homme répondit :
— Je vous dis seulement que demain matin, vous comprendrez pourquoi personne ne dort ici.
Il se dirigea vers la porte.
Samuel l'arrêta.
— Attendez.
Le chef se retourna.
— Les six personnes qui ont disparu...
— Ne prononcez pas leurs noms.
— Pourquoi ?
— Parce qu'ils pourraient vous entendre.
Le vieil homme sortit.
Samuel resta quelques secondes devant la porte.
Puis il la referma.
Il verrouilla.
Une fois.
Deux fois.
Trois fois.
Il retourna vers son lit.
Son instinct de journaliste lui disait qu'il y avait quelque chose de profondément anormal dans ce village.
Et son instinct d'homme lui disait de partir.
Mais il n'avait nulle part où aller.
Le conducteur avait disparu.
La piste était longue de plusieurs kilomètres.
La nuit tombait rapidement.
À 19 h 47, Samuel entendit la première cloche.
Dong.
Une cloche grave.
Lointaine.
Il regarda par la fenêtre.
Des lumières s'éteignaient dans le village.
Une maison.
Puis une autre.
Puis une autre.
En moins de cinq minutes, presque toutes les fenêtres étaient noires.
Samuel regarda sa montre.

20 h 02.

Il y avait quelque chose d'absurde dans cette situation.

Personne ne sortait.

Personne ne parlait.

Même les chiens avaient disparu.

Il alluma son ordinateur.

Il commença à écrire ses premières notes.

Mboa-Ndongo — Jour 1.

Il nota les disparitions.

Les témoignages.

Les dates.

Puis il ajouta :

Hypothèse : croyances locales liées à une légende ancienne.

Il s'arrêta.

Quelque chose venait de bouger derrière la fenêtre.

Samuel releva lentement la tête.

Rien.

Il continua d'écrire.

Quelques secondes plus tard...

Toc.

Il s'immobilisa.

Un deuxième coup.

Toc.

Samuel regarda la fenêtre.

Un troisième.

Toc.

Il se leva.

Son cœur battait plus vite.

Il s'approcha.

La fenêtre était fermée.

Derrière les volets, il n'y avait que la nuit.

Il se souvint de la recommandation du chef.

Ne regardez pas dehors.

Samuel recula.

Il retourna vers son ordinateur.

Une minute passa.

Puis cinq.

Rien.

Il se remit à travailler.

À 22 h 16, il commença à ressentir une fatigue inhabituelle.

Ses yeux brûlaient.
Il ferma l'ordinateur.
Il s'allongea.
Il ne voulait pas dormir.
Pas encore.
Il regarda la croix au-dessus du lit.
Les treize entailles semblaient plus profondes dans l'obscurité.
Il ferma les yeux.
Puis il entendit quelqu'un marcher dans la rue.
Des pas lents.
Clac.
Pause.
Clac.
Pause.
Clac.
Les pas s'arrêtèrent devant sa maison.
Samuel ouvrit les yeux.
Il retint sa respiration.
Quelqu'un se trouvait dehors.
Il entendit une respiration.
Très faible.
Puis une voix.
— Samuel ?
Il se redressa.
C'était une voix de femme.
Il connaissait cette voix.
Il connaissait parfaitement cette voix.
— Samuel...
Son cœur se serra.
— Chéri...
Il sortit presque du lit.
Cette fois, il n'y avait aucun doute.
C'était **Miriam**.
Sa femme.
Elle était restée en ville.
Elle ne pouvait pas être ici.
— Samuel, ouvre-moi.
Il descendit du lit.
Sa main se dirigea vers la serrure.
Puis il s'arrêta.

Le chef avait dit :

Même si vous reconnaissez la voix, vous n'ouvrez pas.

— Samuel...

La voix semblait maintenant triste.

— Je t'en prie.

Samuel ferma les yeux.

— Miriam ?

Silence.

Il venait de parler.

Il comprit immédiatement son erreur.

Quelque chose changea dans l'atmosphère.

Le vent s'arrêta.

Les insectes cessèrent de chanter.

Même sa respiration sembla disparaître.

Puis la voix derrière la porte répondit :

— **Tu as répondu.**

Samuel recula.

Trois coups frappèrent la porte.

TOC.

TOC.

TOC.

Il sentit une sueur froide couler dans son dos.

— Qui êtes-vous ?

La voix de Miriam disparut.

Une autre voix apparut.

Celle d'un homme âgé.

— Samuel...

Il reconnut son père.

Son père mort depuis vingt-deux ans.

Samuel se couvrit la bouche.

La voix continua :

— Tu as beaucoup grandi.

Une larme coula sur la joue de Samuel.

— Papa ?

Il se mordit immédiatement la langue.

Trop tard.

Un rire étouffé retentit derrière la porte.

Pas le rire de son père.

Un rire profond.

Déformé.

Presque animal.
Puis plusieurs voix commencèrent à parler en même temps.
Miriam.
Son père.
Sa mère.
Des amis.
Des voix d'enfants.
Certaines qu'il connaissait.
D'autres qu'il n'avait jamais entendues.
Elles prononçaient toutes son nom.
— Samuel...
— Samuel...
— Samuel...
— Samuel...
Il recula jusqu'au lit.
Les voix se rapprochaient.
Comme si plusieurs personnes s'étaient collées contre la porte.
Puis quelque chose gratta le bois.
SCRATCH...
SCRATCH...
SCRATCH...
Samuel regarda la porte.
Une fine ligne sombre apparut sous celle-ci.
Il pensa d'abord que c'était de l'eau.
Puis il comprit.
C'était du sang.
Une petite quantité.
Elle s'écoulait lentement sous la porte.
Samuel sentit son estomac se nouer.
Puis une voix d'enfant murmura :
— Monsieur Samuel...
Il leva les yeux.
Cette voix n'était pas celle de sa fille.
Il ne la connaissait pas.
— Vous voulez savoir où sont les disparus ?
Samuel resta immobile.
La voix reprit :
— Ils sont toujours ici.
Silence.
— Ils nous regardent.

Samuel sentit son cœur accélérer.

— Où ?

La voix répondit :

— **Derrière vous.**

Samuel ne se retourna pas.

Il ne pouvait plus respirer.

Il fixa la porte.

Quelque chose était écrit dessus.

Il ne l'avait pas remarqué auparavant.

Des lettres apparaissaient lentement dans le bois.

Comme si une main invisible les gravait de l'intérieur.

NE TE RETOURNE PAS.

Samuel sentit une présence derrière lui.

Très proche.

À quelques centimètres.

Une respiration froide passa sur sa nuque.

Il ferma les yeux.

Puis une petite voix murmura directement à son oreille :

— Papa...

Samuel ouvrit les yeux.

Il se retourna.

Personne.

Mais sur le lit, juste à côté de lui, se trouvait une petite fille.

Elle lui tournait le dos.

Elle portait une robe blanche.

Ses pieds ne touchaient pas le sol.

Samuel resta pétrifié.

La petite fille leva lentement la tête.

— Papa...

Samuel recula.

— Non...

Elle commença à se retourner.

Très lentement.

D'abord les épaules.

Puis le cou.

Puis le visage.

Samuel voulut crier.

Mais aucun son ne sortit.

La petite fille n'avait pas de visage.

Seulement une peau parfaitement lisse.

Elle leva une main.
Et pointa la fenêtre.
Samuel regarda.
Les volets étaient toujours fermés.
Pourtant, une silhouette se dessinait derrière.
Une silhouette immense.
Puis une seconde.
Puis une troisième.
Des dizaines de silhouettes se tenaient dans la rue.
Toutes immobiles.
Toutes tournées vers sa maison.
La petite fille sans visage murmura :
— Ils savent maintenant que tu es réveillé.
Samuel regarda sa montre.
00 h 00.
Et toutes les maisons du village s'éteignirent en même temps.
Dans l'obscurité totale, une seule chose resta visible.
Les yeux de la petite fille.
Deux yeux noirs.
Et derrière elle, dans le miroir de l'armoire...
Samuel aperçut son propre reflet.
Mais son reflet ne le regardait pas.
Il regardait quelqu'un qui se tenait **derrière Samuel.**
Le journaliste sentit alors une main froide se poser sur son épaule.
Et une voix murmura :
— **Ne dors surtout pas.**

CHAPÎTRE 3 - CEUX QUI VEILLENT

La main sur son épaule était glacée.
Samuel n'osait plus respirer.
Il fixait le miroir.
Son reflet était toujours là.
Mais il ne reproduisait aucun de ses mouvements.
Samuel leva lentement la main droite.
Dans le miroir, son double resta immobile.
Puis il sourit.
Samuel sentit quelque chose se briser en lui.
Il fit un pas en arrière.
Son reflet fit exactement le contraire.
Il s'avança.
Samuel heurta le bord du lit.
La petite fille sans visage se tenait toujours devant lui.
Elle ne bougeait pas.
La main sur son épaule se resserra.
Samuel ferma les yeux.
— Ne me touchez pas...
Aucune réponse.
Il rouvrit les yeux.
La main avait disparu.
La petite fille aussi.
Il regarda autour de lui.
La chambre était vide.
Le miroir était redevenu normal.
Son reflet le regardait.
Cette fois, il reproduisait parfaitement ses mouvements.
Samuel resta plusieurs secondes sans bouger.
Puis il entendit un bruit.
Tic.
Il regarda la table.
Son téléphone venait de s'allumer.
Il n'avait pourtant plus de réseau.
Une notification apparut.
MESSAGE VOCAL — MIRIAM
Samuel sentit son cœur se serrer.
Impossible.

Miriam était à plusieurs centaines de kilomètres.
Il prit le téléphone.
Ses doigts tremblaient.
Il lança le message.
Pendant trois secondes, il n'entendit que du souffle.
Puis la voix de sa femme :
— Samuel...
Il ferma les yeux.
— Si tu entends ce message...
Un bruit sourd interrompit l'enregistrement.
Puis Miriam reprit :
— ...ne crois personne dans le village.
Samuel se redressa.
— Miriam ?
La voix continua :
— Ils savent que tu es là.
Un silence.
Puis un murmure :
— Et ils savent ce que tu cherches.
Le message s'arrêta.
Samuel regarda l'écran.
Message reçu : 00 h 03.
Il voulut appeler sa femme.
Aucune connexion.
Il recommença.
Rien.
Puis son téléphone vibra.
Un deuxième message.
MIRIAM :
Regarde sous le lit.
Samuel resta immobile.
Son regard descendit lentement vers le sol.
Le lit était ancien.
Le dessous était plongé dans l'obscurité.
Il se rappela la petite fille.
La voix.
Le sang sous la porte.
Il n'avait aucune envie de regarder.
Mais il savait qu'il devait le faire.
Il s'agenouilla.

Il alluma la lampe de son téléphone.
Le faisceau éclaira le dessous du lit.
Rien.
Il approcha davantage.
Puis il aperçut quelque chose.
Une boîte en métal.
Samuel la tira.
Elle était couverte de poussière.
Sur le couvercle, quelqu'un avait gravé un symbole.
Un cercle.
À l'intérieur, un œil.
Et autour de l'œil, treize petites marques.
Samuel connaissait ce symbole.
Il l'avait déjà vu.
Sur la croix au-dessus du lit.
Il ouvrit la boîte.
À l'intérieur se trouvaient six photographies.
Il les étala sur le sol.
Six personnes.
Trois hommes.
Deux femmes.
Un adolescent.
Samuel reconnut immédiatement les visages.
Les six disparus.
Au dos de chaque photographie, une date était inscrite.
Puis une heure.
Toujours la même.

2 H 17.

Samuel retourna la dernière photographie.

Une phrase était écrite :

ILS NE SONT PAS PARTIS.

Il retourna la suivante.

ILS ONT ÉTÉ PRIS.

La suivante :

ILS ONT RÉPONDU.

Puis :

ILS ONT REGARDÉ.

Samuel s'arrêta.

Il regarda la cinquième photographie.

ILS ONT OUVERT.

Il retourna la dernière.

Il y avait seulement trois mots.

IL LES A RECONNUS.

Samuel sentit un froid lui parcourir le corps.

Il entendit alors un bruit dans le couloir.

Quelqu'un marchait.

Lentement.

Clac...

Clac...

Clac...

Samuel éteignit immédiatement la lampe de son téléphone.

Les pas s'arrêtèrent devant sa porte.

Il attendit.

Une voix murmura :

— Monsieur Samuel ?

Le chef.

Samuel ne répondit pas.

— Monsieur Samuel, ouvrez.

Silence.

Puis :

— Je sais que vous êtes réveillé.

Samuel regarda la porte.

Il ne répondit toujours pas.

La voix devint plus insistante.

— Nous devons parler.

Samuel hésita.

Puis il remarqua quelque chose.

Une ombre passait sous la porte.

Mais elle ne correspondait pas à une silhouette humaine.

Elle était beaucoup trop grande.

Samuel recula.

Le chef parla encore :

— N'ayez pas peur.

Puis la voix changea.

Elle devint celle de Miriam.

— Samuel...

Samuel ferma les yeux.

— Ouvre-moi.

Il serra les poings.

La voix redevint celle du chef.

— Vous voyez maintenant pourquoi nous vous avons prévenu.
Samuel resta silencieux.

La voix murmura :

— À 2 h 17, tout recommence.

Les pas s'éloignèrent.

Samuel attendit plusieurs minutes.

Il regarda l'heure.

00 h 41.

Il avait encore plus d'une heure avant 2 h 17.

Une idée lui traversa l'esprit.

Les photographies.

Il prit son appareil photo.

Il photographia la boîte.

Puis les six images.

Il regarda l'écran.

Son sang se glaça.

Sur la photo numérique, il y avait **sept personnes**.

Les six disparus.

Et lui.

Samuel lâcha l'appareil.

Il recula.

Non.

Il reprit l'appareil.

La photographie affichait toujours les mêmes sept silhouettes.

Mais quelque chose avait changé.

Une phrase venait d'apparaître au bas de l'image.

SEPTIÈME NUIT.

Samuel ne comprenait pas.

Puis il remarqua un détail.

La photographie avait été prise dans cette même chambre.

On distinguait le lit.

La fenêtre.

La croix.

Et lui-même, debout au centre.

Mais derrière son propre corps se tenait une silhouette noire.

Samuel leva lentement les yeux vers le miroir.

Personne.

Il regarda derrière lui.

Rien.

Il regarda de nouveau la photographie.

La silhouette avait disparu.
Il sentit alors une douleur dans son bras.
Comme une brûlure.
Il remonta sa manche.
Treize petites marques rouges apparaissaient sur sa peau.
Une à une.
Comme si quelqu'un les dessinait sous son épiderme.

Une.

Deux.

Trois.

Samuel paniqua.
Il frotta son bras.
Les marques ne disparurent pas.

Quatre.

Cinq.

Il se leva.

Six.

Sept.

— Arrête...

Huit.

Neuf.

Il courut vers la porte.
Il voulut sortir.
La poignée ne bougea pas.

Dix.

Samuel frappa.

— À L'AIDE !

Aucune réponse.

Onze.

Il frappa encore.

— OUVREZ !

Silence.

Douze.

Samuel regarda son bras.
La treizième marque apparaissait.
Puis une voix parla derrière lui.
Très doucement.
— Tu as enfin compris.
Samuel se retourna.
Le chef se tenait au milieu de la chambre.

Samuel recula.

— Comment êtes-vous entré ?

Le vieil homme ne répondit pas.

— Les portes ne servent à rien ici.

Samuel regarda la porte.

Puis le chef.

— Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit.

— Vous êtes le chef du village.

Le vieil homme secoua la tête.

— Non.

Samuel sentit son estomac se nouer.

— Alors qui êtes-vous ?

Le vieil homme s'approcha.

— Je suis celui qui veille.

— Sur quoi ?

Le chef regarda le plafond.

— Sur eux.

— Les fantômes ?

— Ne les appelez jamais comme ça.

— Pourquoi ?

Le vieil homme fixa Samuel.

— Parce qu'ils n'aiment pas ce mot.

Un bruit retentit au-dessus d'eux.

BOUM.

Samuel leva la tête.

Quelque chose venait de marcher sur le toit.

BOUM.

Puis un deuxième pas.

BOUM.

Le chef resta parfaitement calme.

— Il est temps.

— Temps pour quoi ?

— De vous montrer.

Le vieil homme se dirigea vers le mur du fond.

Il posa sa main sur une petite marque presque invisible.

Un mécanisme se déclencha.

CLIC.

Une partie du mur s'ouvrit.

Derrière se trouvait un escalier.

Un escalier qui descendait dans l'obscurité.

Samuel fixa le passage.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La raison pour laquelle ce village existe.

— Où cela mène ?

Le chef descendit la première marche.

— Sous le village.

Samuel ne bougea pas.

— Je ne descends pas là-dedans.

Le chef se retourna.

— Alors vous mourrez ici.

Samuel resta silencieux.

— Et si je vous accompagne ?

— Vous aurez peut-être une chance.

— Une chance de quoi ?

Le vieil homme regarda sa montre.

1 h 03.

— De comprendre pourquoi ils vous ont choisi.

Samuel regarda les photographies.

Puis son bras.

Puis l'escalier.

Il descendit.

Une marche.

Puis une deuxième.

Le chef referma le passage derrière eux.

Le bruit du mécanisme résonna dans l'obscurité.

CLAC.

Samuel sentit immédiatement une odeur étrange.

De la terre humide.

De la cendre.

Et quelque chose d'autre.

Une odeur métallique.

Comme du sang.

Ils descendirent encore.

L'escalier semblait ne jamais finir.

Après plusieurs dizaines de marches, Samuel entendit un bruit.

Un murmure.

Puis un autre.

Puis plusieurs.

Des dizaines de voix.

Toutes très faibles.
Le chef s'arrêta.
— Nous y sommes.
Samuel regarda devant lui.
Une immense salle souterraine s'étendait sous le village.
Des dizaines de bougies brûlaient autour d'un cercle gravé dans la pierre.
Et au centre...
six personnes étaient assises.
Samuel reconnut les disparus.
Ils étaient vivants.
Mais ils ne bougeaient pas.
Ils avaient les yeux ouverts.
La peau extrêmement pâle.
Et chacun regardait droit devant lui.
Samuel s'approcha.
— Ils sont vivants ?
Le chef hocha la tête.
— Oui.
Samuel s'avança vers le premier homme.
— Monsieur ?
Aucune réaction.
Il passa sa main devant ses yeux.
Rien.
Puis la femme assise à côté de lui tourna lentement la tête.
Samuel recula.
Elle le regarda.
Ses lèvres tremblaient.
Elle murmura :
— Vous...
Samuel s'approcha.
— Oui ?
Elle ouvrit la bouche.
— Vous êtes le septième.
Samuel ne comprit pas.
— Le septième quoi ?
Les six disparus tournèrent simultanément la tête vers lui.
Leurs yeux étaient remplis de larmes.
Puis ils parlèrent ensemble.
D'une seule voix.

— **Le septième veilleur.**

Toutes les bougies s'éteignirent.

Une par une.

Fffft.

Fffft.

Fffft.

Jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une seule flamme.

Le chef se retourna vers Samuel.

Son visage avait changé.

Il semblait soudain beaucoup plus vieux.

— Maintenant, vous savez pourquoi nous ne dormons jamais.

Samuel murmura :

— Pourquoi ?

Le vieil homme regarda l'obscurité derrière lui.

— Parce que pendant que nous veillons...

Il désigna les six disparus.

— ...eux empêchent quelque chose de remonter.

Samuel sentit une présence derrière lui.

Il se retourna.

Dans l'obscurité, deux yeux s'ouvrirent.

Puis une voix d'enfant murmura :

— Papa...

Samuel reconnut cette voix.

Sa fille.

Mais cette fois...

elle ne venait pas d'un fantôme.

Elle venait **du fond du tunnel.**

Et quelque chose commença à monter les escaliers.

Une marche.

Deux marches.

Trois marches.

Puis le chef murmura :

— Ne regardez surtout pas son visage.

Samuel demanda :

— Pourquoi ?

Le vieil homme répondit :

— Parce que si vous le reconnaissez...

Il s'arrêta.

— ...il saura exactement quelle forme prendre pour vous faire ouvrir la porte.

CHAPITRE 4 - LA CHOSE SOUS LE VILLAGE

Une marche.

Le bruit résonna dans le tunnel.

Puis une deuxième.

Clac.

Une troisième.

Clac.

Samuel ne bougeait plus.

Le chef avait cessé de respirer.

Les six disparus regardaient tous dans la même direction.

Vers l'escalier.

Samuel ne voyait rien.

Seulement l'obscurité.

Mais il entendait.

Quelque chose montait.

Lentement.

Sans se presser.

Comme si cette chose savait qu'elle avait tout le temps.

Clac.

Une marche.

Clac.

Une autre.

Puis un bruit de doigts glissant contre la pierre.

Scrrrr...

Samuel sentit son estomac se contracter.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le chef lui posa immédiatement une main sur la bouche.

— Chut.

Samuel retira sa main.

— Vous m'avez dit de ne pas regarder son visage.

Le chef murmura :

— Je vous ai dit de ne pas le reconnaître.

— Quelle différence ?

Le vieil homme le fixa.

— Une grande différence.

Les pas continuèrent.

Clac.

Clac.

Clac.

Puis ils s'arrêtèrent.

Tout en haut de l'escalier.

Samuel aperçut une silhouette.

Elle était grande.

Très grande.

Elle devait mesurer plus de deux mètres.

Elle était immobile.

Samuel plissa les yeux.

Il distingua des épaules.

Des bras.

Une tête.

Mais aucun visage.

La silhouette descendit une marche.

Samuel recula.

Le chef attrapa son bras.

— Ne la regardez pas.

— Je ne vois rien !

— Justement.

La silhouette descendit encore.

Puis encore.

À chaque marche, elle semblait changer de taille.

Par moments, elle était immense.

Puis elle paraissait presque humaine.

Samuel détourna les yeux.

Il fixa le sol.

Une voix résonna dans le tunnel.

— Samuel...

Il ferma les yeux.

C'était la voix de Miriam.

— Samuel, regarde-moi.

Il serra les dents.

— Samuel...

Cette fois, c'était la voix de sa fille.

— Papa, j'ai peur.

Samuel trembla.

Le chef lui murmura :

— Ce n'est pas elle.

— Je sais.

— Non.
Le chef secoua la tête.
— Vous pensez le savoir.
La voix reprit :
— Papa...
Samuel sentit les larmes monter.
Il revit sa fille.
Son visage.
Ses cheveux.
Son petit sac rose.
Le jour où il l'avait accompagnée à l'école.
Le dernier jour.
Il avait oublié quelque chose.
Un détail.
Quelque chose qu'il n'avait jamais compris.
La voix de la petite fille continua :
— Tu m'avais promis de revenir.
Samuel ouvrit les yeux.
La silhouette se trouvait maintenant à quelques mètres.
Elle avait changé.
Elle ressemblait à une petite fille.
Samuel regarda le chef.
— C'est elle.
— Non.
— Je reconnais ma fille.
— C'est précisément ce qu'elle veut.
La petite silhouette leva la tête.
Samuel ne distinguait toujours pas son visage.
Elle tendit les bras.
— Papa...
Samuel fit un pas.
Le chef le retint violemment.
— Ne faites pas ça !
— Lâchez-moi !
— Elle n'est pas morte comme vous le pensez !
Samuel s'immobilisa.
— Qu'avez-vous dit ?
Le chef le fixa.
— Votre fille n'est pas morte.
Le monde sembla s'arrêter.

Samuel lâcha le bras du vieil homme.
— Répétez.
— Votre fille n'est pas morte.
— Vous mentez.
— J'ai vu son nom.
— Où ?
Le chef ne répondit pas.
Samuel le saisit par le col.
— OÙ ?
Le vieil homme regarda derrière lui.
La petite silhouette avait disparu.
À sa place, il n'y avait plus rien.
Puis les six disparus commencèrent à trembler.
Leurs chaises bougèrent.
L'une d'elles tomba.
La femme qui avait parlé à Samuel se mit à pleurer.
— Elle arrive...
Samuel se tourna.
— Qui ?
La femme le regarda.
— Celle qui nous a pris.
Le chef ordonna :
— Fermez les yeux !
Trop tard.
Les bougies se rallumèrent toutes en même temps.
Samuel regarda autour de lui.
Les six personnes avaient disparu.
Les chaises étaient vides.
Le cercle de pierre était vide.
Il n'y avait plus personne.
— Où sont-ils ?
Le chef ne répondit pas.
Samuel se retourna vers l'escalier.
La silhouette se tenait toujours là.
Mais maintenant, elle avait un visage.
Samuel regarda malgré lui.
Et son sang se glaça.
C'était son propre visage.
Le double sourit.
Samuel recula.

Son double leva la main.
Samuel leva la sienne sans réfléchir.
Le double fit exactement le même mouvement.
Puis il parla.
— Tu as mis du temps à revenir.
Samuel ne comprenait plus.
— Revenir ?
Son double sourit davantage.
— Tu ne te souviens pas ?
Samuel secoua la tête.
— Je ne suis jamais venu ici.
Le double pencha la tête.
— Pas avec ce visage.
Le chef murmura derrière lui :
— Ne l'écoute pas.
Mais Samuel ne pouvait plus détacher ses yeux de son propre visage.
— Qui es-tu ?
Le double descendit une marche.
— Celui qui était là avant toi.
— Avant moi ?
— Avant que tu oublies.
Samuel sentit une douleur brutale dans sa tête.
Des images apparurent.
Une forêt.
Des flammes.
Des hommes courant dans la nuit.
Une petite fille.
Un arbre immense.
Une cérémonie.
Puis un cri.
Samuel tomba à genoux.
— Arrêtez !
Le double continuait de descendre.
— Tu avais sept ans.
Samuel porta les mains à sa tête.
— Non...
— Tu es venu ici avec ton père.
— Non !
— Tu as vu ce qu'ils ont fait.

— Taisez-vous !
 — Et tu as promis de revenir.
 Samuel sentit une larme couler sur sa joue.
 Il ne savait plus ce qui était réel.
 Son père était mort lorsqu'il avait dix-huit ans.
 Mais il se souvenait vaguement d'un voyage.
 Un voyage dont sa famille ne parlait jamais.
 Un village.
 Une forêt.
 Une nuit.
 Il avait toujours pensé que ce n'était qu'un rêve d'enfant.
 Le double était maintenant à trois mètres.
 — Ton père m'a donné quelque chose.
 Samuel murmura :
 — Quoi ?
 Le double sourit.
 — Ton nom.
 Un grondement traversa la salle.
 La terre trembla.
 Les murs vibrèrent.
 Le chef cria :
 — Il faut partir !
 Samuel se releva.
 — Où sont les six disparus ?
 — Ils ne sont jamais descendus ici pour rester.
 — Alors où sont-ils ?
 Le chef regarda l'escalier.
 — Ils sont retournés là où ils dormaient.
 — Où ?
 Le chef répondit :
 — Dans le village.
 Samuel fronça les sourcils.
 — Mais ils ont disparu.
 — Non.
 Le vieil homme secoua lentement la tête.
 — **Ils ont été remplacés.**
 Un silence terrible s'installa.
 Samuel comprit soudain.
 Les habitants du village.
 Les maisons.

Les personnes qu'il avait vues.

Le chef.

Tout le monde.

Il regarda le vieil homme.

— Combien d'habitants vivent réellement ici ?

Le chef ne répondit pas.

— Combien ?

Le vieil homme baissa les yeux.

— Cent vingt-trois.

Samuel sentit un froid lui parcourir le corps.

— Et combien étaient là quand je suis arrivé ?

— Trente-sept.

Samuel resta immobile.

— Où sont les autres ?

Le chef leva les yeux.

— Ils dorment.

Un bruit résonna derrière eux.

Toc.

Puis un deuxième.

Toc.

Puis un troisième.

Toc.

Mais cette fois, les coups ne venaient pas d'une porte.

Ils venaient **du sol**.

Le chef devint livide.

— Ils se réveillent.

Samuel regarda les dalles.

Une fissure apparut.

Puis une deuxième.

Quelque chose frappait depuis dessous.

BOUM.

La pierre se souleva légèrement.

BOUM.

Samuel recula.

Le chef lui cria :

— COUREZ !

Ils remontèrent l'escalier.

Derrière eux, quelque chose poussa un cri.

Un cri si aigu que Samuel porta les mains à ses oreilles.

Puis il entendit une voix.

Sa propre voix.
— Samuel..
Il continua de courir.
— Samuel..
Il ne se retourna pas.
— Samuel..
Il atteignit la chambre.
Le chef ouvrit le passage.
Samuel sortit.
Le vieil homme claqua le mécanisme.
CLAC.
Puis il s'appuya contre le mur.
Il respirait difficilement.
Samuel le regarda.
— Vous saviez.
Le chef ne répondit pas.
— Vous saviez qui j'étais.
Silence.
— Vous saviez que j'étais déjà venu ici.
Le vieil homme ferma les yeux.
— Oui.
Samuel s'approcha.
— Et ma fille ?
Le chef ouvrit les yeux.
— Je ne peux pas vous répondre.
— Elle est morte ?
Le vieil homme ne répondit toujours pas.
Samuel cria :
— ELLE EST MORTE ?
Le chef regarda la fenêtre.
Puis il murmura :
— Regardez dehors.
Samuel hésita.
Il se rappela la règle.
Ne regardez pas dehors.
— Pourquoi ?
Le chef répondit :
— Parce qu'il est trop tard.
Samuel s'approcha malgré lui.
Il souleva légèrement le volet.

Le village était plongé dans le noir.
Aucune lumière.
Aucun bruit.
Puis une fenêtre s'alluma.
Une femme apparut derrière la vitre.
Samuel la reconnut.
C'était l'une des six personnes disparues.
Elle souriait.
Puis une deuxième fenêtre s'alluma.
Un homme apparut.
Puis une troisième.
Puis une quatrième.
Bientôt, toutes les maisons étaient éclairées.
Et derrière chaque fenêtre se tenait quelqu'un.
Des dizaines de personnes.
Toutes immobiles.
Toutes regardant Samuel.
Le chef murmura :
— Ne les comptez pas.
Samuel regarda malgré lui.
Un.
Deux.
Trois.
Dix.
Vingt.
Trente.
Quarante.
Il continua.
Puis il s'arrêta.
Il venait de comprendre.
Il y avait exactement **cent vingt-trois silhouettes**.
Et toutes regardaient dans sa direction.
Toutes sauf une.
Au dernier étage d'une maison située au bout du village, une petite fille se tenait derrière une fenêtre.
Elle portait une robe blanche.
Samuel sentit ses jambes trembler.
Il connaissait cette robe.
C'était celle que sa fille portait le jour où elle avait disparu.
La petite fille leva lentement la main.

Elle posa un doigt sur ses lèvres.

Puis elle écrivit quelque chose sur la vitre.

Samuel plissa les yeux.

Deux mots.

PAPA, FUIS.

Derrière elle, une grande silhouette apparut.

La petite fille se retourna.

Samuel entendit alors un cri.

Mais ce cri ne sortit pas de la maison.

Il sortit de **toutes les maisons à la fois.**

Les cent vingt-trois silhouettes ouvrirent la bouche.

Et hurlèrent :

— **IL EST REVENUE !**

Le chef attrapa Samuel par le bras.

— Courez.

Ils sortirent par la porte arrière.

Samuel courait sans comprendre.

Derrière eux, des portes s'ouvraient.

Des dizaines.

Puis des centaines.

Des pas envahirent le village.

Mais personne ne criait.

Personne ne parlait.

Ils marchaient simplement.

Tous dans la même direction.

Vers Samuel.

Au bout de la piste, la forêt s'ouvrait devant lui.

Le chef le poussa.

— Entrez dans la forêt !

Samuel se retourna.

— Pourquoi ?

Le vieil homme le regarda avec une expression de terreur absolue.

— Parce qu'ils ne peuvent pas vous suivre là-bas.

Samuel hésita.

Puis une voix derrière lui murmura :

— Samuel...

Il reconnut immédiatement cette voix.

C'était celle de sa fille.

Il regarda le chef.

— Elle est vivante ?

Le chef répondit :

— Je ne sais pas.

Puis il ajouta :

— Mais si vous voulez la retrouver...

Il désigna la forêt.

— **Il faudra découvrir ce que votre père a enterré sous cet arbre.**

Samuel regarda l'immense forêt.

Puis le village.

Des centaines de silhouettes se rapprochaient.

Il n'avait plus le choix.

Il entra dans les arbres.

Derrière lui, le chef cria :

— **ET QUOI QUE VOUS TROUVIEZ...**

Samuel se retourna.

— **QUOI ?**

Le vieil homme cria :

— **NE DITES JAMAIS VOTRE VRAI NOM !**

Samuel resta figé.

Puis les ténèbres de la forêt l'avalèrent.

Au même instant, toutes les horloges du village affichèrent :

2 H 17.

Et sous la terre...

quelque chose ouvrit les yeux.

CHAPITRE 5 - L'ARBRE DES OUBLIÉS

La forêt avala Samuel en moins de dix secondes.

Derrière lui, les cris du village s'étaient arrêtés.

Pas progressivement.

D'un seul coup.

Comme si quelqu'un avait fermé une porte sur le monde.

Samuel continua pourtant de courir.

Les branches lui griffaient le visage.

Les racines accrochaient ses chaussures.

Il ne savait plus où il allait.

Il savait seulement qu'il devait mettre le plus de distance possible entre lui et le village.

Après quelques centaines de mètres, il s'arrêta.

Il posa les mains sur ses genoux.

Il respirait difficilement.
La nuit était totale.
Il leva son téléphone.
02 h 19.
L'écran indiquait toujours :
AUCUN SERVICE.
Samuel regarda derrière lui.
La forêt était parfaitement immobile.
Pas un oiseau.
Pas un insecte.
Pas même le vent.
Il murmura :
— Je suis seul.
Une voix répondit immédiatement :
— Non.
Samuel se retourna.
Personne.
Il sentit son cœur s'emballer.
— Qui est là ?
Silence.
Puis une branche craqua.
À quelques mètres.
Samuel recula.
— Montrez-vous !
Une petite fille apparut entre deux arbres.
Samuel cessa de respirer.
La robe blanche.
Les cheveux noirs.
La petite taille.
Il la reconnut.
— Élodie...
La fillette ne répondit pas.
Samuel fit un pas vers elle.
— C'est toi ?
Elle leva lentement la tête.
Son visage était plongé dans l'ombre.
— Papa...
Samuel sentit ses jambes faiblir.
— Élodie !
Il voulut courir vers elle.

Mais la petite fille recula.
— Ne viens pas.
Samuel s'arrêta.
— Pourquoi ?
— Parce qu'il te regarde.
Samuel regarda autour de lui.
— Qui ?
La petite fille désigna les arbres.
— Lui.
Samuel plissa les yeux.
Rien.
— Où est-il ?
Elle répondit :
— Partout.
Puis elle disparut.
Samuel courut jusqu'à l'endroit où elle se trouvait.
Il n'y avait personne.
Seulement une petite chaussure blanche posée dans les feuilles.
Samuel la ramassa.
Il la reconnut immédiatement.
C'était une chaussure qu'Élodie portait le jour de sa disparition.
Il resta immobile.
Pendant neuf ans, il avait conservé l'autre chaussure dans une boîte.
Il l'avait toujours considérée comme un souvenir.
Mais maintenant...
il tenait sa paire.
Samuel sentit les larmes monter.
— Élodie...
Une voix derrière lui murmura :
— Tu avais oublié.
Il se retourna brutalement.
Le chef se tenait à quelques mètres.
Samuel recula.
— Comment êtes-vous arrivé ici ?
Le vieil homme était couvert de boue.
Il semblait épuisé.
— Je vous ai suivi.
— Pourquoi ?
— Parce que vous n'auriez jamais dû entrer seul.
Samuel lui montra la chaussure.

— Elle est ici.
 Le chef regarda l'objet.
 Son visage se décomposa.
 — Alors elle vous a reconnu.
 — Elle est vivante ?
 Le chef ne répondit pas.
 Samuel le saisit par le bras.
 — RÉPONDEZ-MOI !
 Le vieil homme retira lentement son bras.
 — Ce que vous avez vu n'était pas votre fille.
 Samuel resta silencieux.
 — Vous mentez.
 — J'aimerais.
 — J'ai reconnu sa robe.
 — Ils savent tout de votre fille.
 — Comment ?
 Le chef regarda les profondeurs de la forêt.
 — Parce qu'ils étaient là.
 Samuel sentit sa colère monter.
 — Qui sont-ils ?
 — Je ne sais pas.
 — Vous savez forcément quelque chose.
 Le vieil homme secoua la tête.
 — Nous avons passé des générations à essayer de comprendre.
 — Et vous n'avez rien trouvé ?
 — Nous avons trouvé une chose.
 — Laquelle ?
 Le chef pointa devant lui.
 — L'arbre.
 Samuel regarda.
 Il ne l'avait pas remarqué.
 Au milieu de la forêt se dressait un arbre gigantesque.
 Son tronc était si large que plusieurs hommes auraient dû se tenir
 par la main pour en faire le tour.
 Ses branches disparaissaient dans les ténèbres.
 L'écorce était noire.
 Pas brune.
 Noire.
 Comme si elle avait été brûlée.
 Samuel s'approcha.

Il sentit immédiatement une odeur.
La même que dans le tunnel.
Terre humide.
Cendre.
Et sang.
Sur le tronc, des centaines de noms avaient été gravés.
Des noms anciens.
Certains presque effacés.
Samuel approcha la lumière de son téléphone.

Il lut :

NGONO.

MANGA.

MBARGA.

TCHANA.

Puis :

SAMUEL.

Il recula.

— Non.

Le chef ne disait rien.

Samuel passa sa main sur les lettres.

Elles semblaient anciennes.

Très anciennes.

— Ce n'est pas possible.

— Si.

— Mon nom était déjà ici ?

— Oui.

— Depuis combien de temps ?

Le chef répondit :

— Quarante et un ans.

Samuel se retourna lentement.

— J'ai quarante et un ans.

Le vieil homme hocha la tête.

Samuel sentit une douleur dans sa poitrine.

— Qui a écrit mon nom ?

— Votre père.

Samuel recula.

— Pourquoi ?

— C'est ce que nous devons découvrir.

Un bruit sourd retentit derrière l'arbre.

BOUM.

Samuel sursauta.

Le chef leva immédiatement un doigt.

— Silence.

BOUM.

Le sol trembla légèrement.

Puis une fissure apparut entre les racines.

Samuel s'approcha.

— Qu'est-ce qu'il y a dessous ?

Le chef murmura :

— Ce qu'il ne fallait jamais réveiller.

Samuel s'agenouilla.

Entre deux racines, quelque chose brillait.

Il passa la main.

Ses doigts rencontrèrent du métal.

Il tira.

Une petite boîte.

Rouillée.

Il la posa sur le sol.

Le symbole de l'œil était gravé dessus.

Treize marques autour.

Samuel l'ouvrit.

À l'intérieur se trouvait une cassette audio.

Une vieille cassette.

Avec une date écrite au marqueur.

17 AOÛT 1985.

Samuel resta figé.

— Mon père.

Le chef regarda la cassette.

— Vous devez l'écouter.

— Comment ?

Le vieil homme sortit un vieux magnétophone de sa veste.

Samuel le fixa.

— Vous vous promenez avec ça ?

— Depuis trente ans.

Il inséra la cassette.

Un grésillement.

Puis une voix.

La voix du père de Samuel.

— Si quelqu'un écoute cet enregistrement...

Samuel ferma les yeux.

Son père poursuivit :

— ...c'est que j'ai échoué.

Un souffle.

Puis :

— Samuel ne doit jamais revenir ici.

Samuel regarda le chef.

La voix continua.

— S'il revient, cela signifie que les protections ont disparu.

Un bruit étrange résonna sur la cassette.

Comme un murmure.

Puis son père parla plus bas.

— Mon fils ne doit jamais savoir ce que nous avons fait.

Samuel sentit son cœur battre contre sa poitrine.

— Quelqu'un m'a demandé de lui donner un nom.

Silence.

— Je pensais que ce serait suffisant.

Le magnétophone grésilla.

— Mais ils ont pris Élodie.

Samuel se figea.

Le chef ferma les yeux.

La voix de son père tremblait.

— Ils l'ont prise parce que Samuel avait rompu la promesse.

Samuel arracha presque le magnétophone des mains du chef.

— Quelle promesse ?

La voix de son père répondit comme s'il avait entendu la question :

— Si mon fils revient un jour...

Un long silence.

Puis :

— ...dites-lui qu'il ne doit surtout pas se souvenir de la nuit où il avait sept ans.

Samuel sentit son sang se glacer.

Des images apparurent dans sa tête.

Une petite maison.

Une lampe à pétrole.

Son père.

Un homme qu'il ne connaissait pas.

Une forêt.

Une petite fille.

Élodie.

Mais Élodie n'avait jamais existé lorsqu'il avait sept ans.

Elle était née des décennies plus tard.
Samuel porta les mains à sa tête.
— Ce n'est pas possible.
Le chef le regarda.
— Qu'avez-vous vu ?
— Je ne sais pas.
La cassette continuait.
La voix de son père était devenue presque inaudible.
— Ils ont besoin d'un témoin.
Grésillement.
— Quelqu'un qui se souvient.
Puis :
— Quelqu'un qui oublie.
La bande ralentit.
— J'ai effacé la mémoire de Samuel.
Samuel regarda le chef.
— Mon père...
La cassette reprit :
— Mais l'oubli n'est jamais définitif.
Un bruit de respiration apparut.
Puis une phrase.
— **Ils attendent son retour.**
La cassette s'arrêta.
Samuel resta immobile.
Le silence de la forêt semblait plus lourd.
— Pourquoi moi ?
Le chef ne répondit pas.
— Pourquoi moi ?
Le vieil homme baissa les yeux.
— Parce que vous étiez là.
— Quand ?
— La première fois.
Samuel secoua la tête.
— J'avais sept ans.
— Oui.
— Et qu'est-ce qui s'est passé ?
Le chef fixa l'arbre.
— Vous avez vu votre père tuer quelqu'un.
Samuel sentit son corps se vider de toute chaleur.
— Qui ?

Le chef ne répondit pas.
Samuel insista.
— QUI ?
Le vieil homme murmura :
— Votre mère.
Samuel recula.
— Ma mère est morte dans un accident.
— C'est ce qu'on vous a fait croire.
Samuel secoua violemment la tête.
— Non.
— Vous aviez sept ans.
— Non.
— Vous avez tout vu.
— NON !
Samuel cria.
Les oiseaux s'envolèrent soudain des arbres.
Le silence fut brisé.
Puis...
un rire d'enfant retentit.
Samuel se retourna.
Élodie se tenait de l'autre côté de l'arbre.
Cette fois, son visage était visible.
Elle pleurait.
— Papa...
Samuel fit un pas.
Le chef l'attrapa.
— Ne l'approchez pas.
— C'est ma fille !
— Regardez ses pieds.
Samuel baissa les yeux.
La fillette ne touchait pas le sol.
Elle flottait à quelques centimètres au-dessus des feuilles.
Samuel recula.
Élodie pleurait toujours.
— Papa...
Puis elle leva la main.
Elle pointa quelque chose derrière Samuel.
Le chef pâlit.
Samuel se retourna.
Une silhouette se tenait à quelques mètres.

Un homme.
Grand.
Vêtu d'une vieille veste.
Le visage caché dans l'ombre.
Samuel le reconnut.
Son père.
— Papa ?
L'homme leva lentement la tête.
— Samuel.
Le chef murmura :
— Ne répondez pas.
Samuel tremblait.
— Tu es mort.
L'homme sourit.
— Oui.
Puis il regarda l'arbre.
— Mais toi, tu n'es jamais vraiment né.
Samuel ne comprit pas.
Son père fit un pas.
— Regarde sous l'arbre.
Samuel hésita.
Le vieil homme cria :
— NE LE FAITES PAS !
Mais Samuel avait déjà posé les mains sur les racines.
Il écarta la terre.
Ses doigts rencontrèrent quelque chose.
Un morceau de tissu.
Puis du métal.
Puis...
un petit bracelet.
Samuel le reconnut.
Il appartenait à Élodie.
Mais il y avait quelque chose d'impossible.
Le bracelet était neuf.
Comme s'il venait d'être enterré quelques minutes auparavant.
Samuel creusa davantage.
Il découvrit une petite boîte.
Il l'ouvrit.
À l'intérieur se trouvait une photographie.
Samuel la prit.

Il regarda.
La photographie représentait une famille.
Son père.
Sa mère.
Lui.
Et une petite fille.
Élodie.
Samuel sentit ses jambes céder.
Au dos de la photographie, une date était inscrite :
17 AOÛT 1985.
Puis une phrase :
NOTRE FILLE.
Samuel fixa la photo.
Sa respiration s'arrêta.
Il retourna lentement la photographie.
Sur le devant, son père souriait.
Sa mère également.
Samuel avait sept ans.
Et Élodie...
avait exactement huit ans.
Une voix murmura derrière lui :
— Maintenant, tu te souviens.
Samuel se retourna.
Son père avait disparu.
Le chef aussi.
La forêt était vide.
Puis quelque chose toucha son épaule.
Samuel ferma les yeux.
Une voix d'enfant murmura :
— Papa...
Il ne se retourna pas.
— Je savais que tu reviendrais.
Samuel tremblait.
— Élodie ?
La voix répondit :
— Je ne m'appelle pas Élodie.
Samuel ouvrit les yeux.
Une autre voix, juste devant lui, prononça :
— **C'est toi qui m'as donné ce nom.**
Samuel leva lentement la tête.

L'arbre était couvert de visages.
Des dizaines.
Des centaines.
Des visages humains semblaient apparaître dans l'écorce.
Certains criaient.
D'autres pleuraient.
D'autres souriaient.
Et parmi eux...
Samuel reconnut le sien.
Un visage d'enfant.
Âgé de sept ans.
Il était enfermé dans l'arbre.
Ses lèvres bougèrent.
Et le petit Samuel prononça une seule phrase :
— **Papa m'a promis de me sortir d'ici.**
Puis toutes les voix de l'arbre parlèrent ensemble :
— **Il a menti.**
Quelque chose frappa violemment le sol.
L'arbre trembla.
Les racines commencèrent à s'ouvrir.
Et sous les racines, Samuel aperçut une porte.
Une vieille porte métallique.
Sur laquelle étaient gravés trois mots :

NE TE SOUVIENS PAS.

Samuel posa la main sur la poignée.
Elle était chaude.
Comme si quelqu'un se trouvait de l'autre côté.
Puis quelqu'un frappa.

TOC.

Samuel recula.

TOC.

Une voix d'homme murmura :

— Samuel...

Il reconnut la voix.

Son propre père.

TOC.

— Ouvrez.

Samuel regarda le chef, qui venait de réapparaître derrière lui.

Le vieil homme était en larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière ?

Le chef répondit :

— La nuit où tout a commencé.

Samuel posa de nouveau la main sur la poignée.

Le chef cria :

— SI VOUS OUVREZ CETTE PORTE...

Samuel se retourna.

— Quoi ?

Le vieil homme murmura :

— ...vous découvrirez pourquoi votre fille vous appelle encore

papa alors qu'elle est morte avant votre naissance.

CHAPITRE 6 - LA NUIT DE 1985

Samuel posa la main sur la poignée.

Elle était brûlante.

Pourtant, autour de lui, la forêt était glaciale.

Le chef se tenait à quelques mètres.

Il ne criait plus.

Il ne tentait plus de l'arrêter.

Il pleurait.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière cette porte ?

Le vieil homme baissa la tête.

— Votre enfance.

Samuel regarda la porte.

— Mon enfance ne peut pas être derrière une porte enterrée sous un arbre.

— Pas votre enfance.

Il marqua une pause.

— **Le souvenir qu'on vous en a retiré.**

Samuel sentit sa gorge se serrer.

De l'autre côté de la porte, quelque chose respirait.

Lentement.

Profondément.

Comme une personne endormie depuis très longtemps.

Puis une voix murmura :

— Samuel...

Il connaissait cette voix.

Son père.

Il ferma les yeux.

— Je veux savoir.

Le chef recula.

— Alors ouvrez.

Samuel tourna la poignée.

CLIC.

La porte s'ouvrit.

Une lumière blanche jaillit.

Samuel voulut reculer.

Trop tard.

Quelque chose l'attrapa.

Il tomba.

Et le monde disparut.

17 AOÛT 1985

Samuel avait sept ans.

Il courait dans la forêt.

Il faisait nuit.

Son père tenait sa main.

— Plus vite !

— Papa, j'ai peur.

— Ne regarde pas derrière toi.

Samuel trébucha.

Son père le releva.

— Tu dois me faire confiance.

— Où allons-nous ?

— Au village.

— Pourquoi ?

Son père ne répondit pas.

Samuel entendait des bruits derrière eux.

Des branches qui cassaient.

Des pas.

Quelqu'un les suivait.

— Papa...

— Chut.

Ils arrivèrent devant l'immense arbre.

Samuel leva les yeux.

Il lui semblait encore plus grand que dans ses souvenirs.

Autour du tronc, plusieurs hommes étaient rassemblés.

Certains portaient des vêtements traditionnels.

D'autres des chemises modernes.

Au centre se trouvait une femme.

Sa mère.

Samuel courut vers elle.

— Maman !

Elle le serra contre elle.

— Mon bébé...

Son père détourna les yeux.

Samuel remarqua quelque chose.

Sa mère pleurait.

— Pourquoi tu pleures ?

Elle lui caressa les cheveux.

— Parce que tu dois être courageux.

— Pourquoi ?
Elle regarda son mari.
— Demande à ton père.
Samuel se tourna.
— Papa ?
Son père ne répondait pas.
Un vieil homme s'approcha.
Samuel ne l'avait jamais vu.
Il portait autour du cou un pendentif représentant un œil entouré
de treize marques.
Il s'agenouilla devant Samuel.
— Comment t'appelles-tu ?
Samuel répondit :
— Samuel.
Le vieil homme sourit.
— Non.
Samuel fronça les sourcils.
— Si.
— Ce n'est pas ton vrai nom.
Samuel regarda son père.
— Papa ?
Son père s'approcha.
Il s'agenouilla.
Et il posa les deux mains sur les épaules de son fils.
— Écoute-moi.
Samuel acquiesça.
— Ce que tu vas voir cette nuit...
Il hésita.
— ...tu ne dois jamais t'en souvenir.
— Pourquoi ?
— Parce que si tu t'en souviens, ils sauront que tu es encore là.
Samuel ne comprenait rien.
Sa mère se mit à pleurer.
— Je veux rentrer à la maison.
Son père la regarda.
— C'est trop tard.
— Non.
— Nous avons déjà commencé.
— Tu avais promis.
— Je sais.

— Tu avais promis que notre fils ne serait pas impliqué.
Le père de Samuel baissa les yeux.
— Je n'avais plus le choix.
Un bruit sourd résonna sous l'arbre.

BOUM.

Samuel sursauta.
Les hommes reculèrent.
Une fissure apparut dans le sol.
Le vieil homme leva les bras.
Tout le monde se mit à murmurer.
Une langue que Samuel ne comprenait pas.
Puis la terre s'ouvrit.
Une odeur horrible envahit la forêt.
Samuel se boucha le nez.
Sa mère le prit dans ses bras.
— Ne regarde pas.
Mais Samuel regarda.
Quelque chose sortait du sol.
Pas un animal.
Pas un homme.
Une forme noire.
Comme une ombre liquide.
Elle montait lentement.
Les hommes se mirent à reculer.
Certains tombèrent à genoux.
Le vieil homme cria :
— **Il faut lui donner un nom !**
Samuel regarda son père.
— Papa...
Son père tremblait.
— Donne-moi ton nom.
— Samuel.
— Pas celui-là.
Le vieil homme s'approcha.
— Ton vrai nom.
Samuel ne comprenait pas.
— Je n'en ai pas d'autre.
Le père de Samuel ferma les yeux.
Puis il prononça un nom.
Un nom que Samuel n'avait jamais entendu.

La forêt devint silencieuse.
La chose noire s'immobilisa.
Le vieil homme sourit.
— Voilà.
Samuel regarda son père.
— Pourquoi tu m'as appelé comme ça ?
Son père ne répondit pas.
La chose s'approcha.
Elle n'avait pas de visage.
Pourtant, Samuel sentit qu'elle le regardait.
Puis elle parla.
Pas avec une voix.
Avec toutes les voix.
— **DONNE-MOI CELUI QUI DOIT VENIR APRÈS.**
Sa mère cria :
— Non !
Elle se plaça devant Samuel.
Le père la repoussa.
— Recule !
— Tu avais promis !
— Je n'ai pas le choix !
— Tu vas sacrifier notre fils ?
— Pas lui !
Le père regarda le vieil homme.
— Je vous donne quelqu'un d'autre.
Le vieil homme secoua la tête.
— Elle ne veut pas quelqu'un d'autre.
La chose noire bougea.
Elle s'approcha de Samuel.
Sa mère le serra contre elle.
— Prends-moi.
La chose s'arrêta.
Le père de Samuel hurla :
— NON !
Mais la mère de Samuel avait déjà avancé.
Elle posa la main sur l'écorce de l'arbre.
— Je suis sa mère.
La chose noire se rapprocha.
— **TON NOM.**
La femme répondit :

— Marie.
L'arbre trembla.
Un cri terrible traversa la forêt.
Puis sa mère disparut.
Samuel hurla.
— MAMAN !
Il voulut courir vers elle.
Son père le retint.
— Ne regarde pas !
— MAMAN !
L'écorce de l'arbre se referma.
Son visage apparut pendant une seconde.
Puis disparut.
Samuel pleurait.
Son père pleurait également.
Mais il ne regardait pas l'arbre.
Il regardait le vieil homme.
— C'était votre promesse.
Le vieil homme secoua la tête.
— Non.
— Quoi ?
— Elle n'a pas accepté.
Le père de Samuel pâlit.
— Alors pourquoi l'a-t-elle prise ?
Le vieil homme regarda l'arbre.
— Parce qu'elle a reconnu quelque chose.
— Quoi ?
Le vieil homme répondit :
— **Son véritable fils.**
Samuel entendit ces mots.
Puis tout devint noir.

1985 — 03 H 13

Samuel ouvrit les yeux.
Il était dans une petite chambre.
Son père était assis près de lui.
Une seringue se trouvait sur la table.
Samuel avait mal à la tête.
— Papa ?
Son père se pencha.

— Comment t'appelles-tu ?
Samuel répondit immédiatement :
— Samuel.
Son père sourit.
Mais ses yeux étaient remplis de larmes.
— Très bien.
— Où est maman ?
Son père resta silencieux.
— Papa ?
Il lui caressa les cheveux.
— Maman est partie.
— Où ?
— Loin.
— Elle va revenir ?
Son père ferma les yeux.
— Non.
Samuel se mit à pleurer.
Son père lui injecta quelque chose.
— Dors.
— Pourquoi ?
— Parce que demain...
Il s'interrompit.
— ...tu ne te souviendras plus.
Samuel ferma les yeux.
Avant de sombrer, il entendit son père murmurer :
— Pardonne-moi.

PRÉSENT

Samuel se réveilla brutalement.
Il était allongé sur le sol.
La forêt était toujours là.
Le chef était agenouillé à côté de lui.
— Samuel !
Samuel respira difficilement.
— Ma mère...
Le vieil homme baissa les yeux.
— Oui.
— Elle n'est pas morte dans un accident.
— Non.
Samuel se releva.

Il avait les mains couvertes de terre.

— Pourquoi m'avoir menti ?

— Parce que votre père nous l'a demandé.

Samuel le fixa.

— Mon père m'a effacé la mémoire.

— Oui.

— Pourquoi ?

Le chef ne répondit pas.

Samuel sentit une colère froide monter en lui.

— Et Élodie ?

Le vieil homme resta silencieux.

— Répondez !

— Ce n'est pas votre fille.

Samuel recula.

— Quoi ?

— Élodie n'est pas née comme vous le croyez.

— Elle est née à l'hôpital.

— Oui.

— J'ai vu son acte de naissance.

— Oui.

— Elle était ma fille.

— Elle l'était.

Samuel sentit son cœur se briser.

— Alors pourquoi dites-vous qu'elle n'est pas ma fille ?

Le chef le regarda.

— Parce que ce que vous avez appelé Élodie...

Il désigna l'arbre.

— ...était déjà ici avant sa naissance.

Samuel ne répondit pas.

Une branche craqua.

Puis une autre.

Le chef leva les yeux.

— Nous devons partir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est réveillé.

— Qui ?

Le vieil homme répondit :

— Celui que votre père a essayé de tromper.

Samuel regarda l'arbre.

Un visage apparut dans l'écorce.

Celui de sa mère.
— Samuel...
Il recula.
— Maman ?
Le visage sourit.
— Mon fils...
Samuel fit un pas.
Le chef lui barra la route.
— Ne l'écoutez pas.
— C'est ma mère !
— Non.
— Je la reconnais !
— C'est ce qu'il veut.
Le visage dans l'arbre se mit à pleurer.
— Samuel...
Puis une autre voix apparut.
Celle de son père.
— Ne lui fais pas confiance.
Samuel se retourna.
Son père se tenait derrière lui.
Cette fois, il était exactement comme dans son souvenir de 1985.
Même visage.
Même veste.
Même regard.
— Papa ?
Le chef recula.
— Ne lui parlez pas.
Le père de Samuel sourit tristement.
— Tu dois partir.
Samuel regarda le chef.
Puis son père.
— Qui dois-je croire ?
Son père répondit :
— Personne.
Il leva une main.
— Surtout pas moi.
Samuel sentit une douleur dans sa poitrine.
— Pourquoi ?
Son père regarda l'arbre.
— Parce que je ne suis pas celui qui t'a parlé depuis tout à l'heure.

Le visage du père se déforma.
Sa peau se mit à noircir.
Ses yeux devinrent entièrement blancs.
Samuel recula.
La chose sourit.
— Mais maintenant...
Elle prononça le vrai nom que le père de Samuel avait donné en 1985.
Le sol trembla.
Samuel tomba à genoux.
L'arbre entier se mit à gronder.
Et une voix gigantesque traversa la forêt :
— **TU TE SOUVIENS ENFIN.**
Samuel hurla.
Puis quelque chose sortit de l'arbre.
Une main.
Une main humaine.
Elle s'enfonça dans le sol.
Puis une deuxième.
Puis une tête.
La chose rampait lentement hors de l'écorce.
Samuel vit son visage.
Et cette fois, il le reconnut.
Ce n'était ni son père.
Ni sa mère.
Ni Élodie.
C'était lui.
Mais beaucoup plus vieux.
Avec des yeux complètement noirs.
La créature sourit.
— Tu m'as laissé attendre quarante et un ans.
Samuel resta paralysé.
— Qui es-tu ?
La créature se redressa.
— Je suis ce que ton père avait promis de me donner.
Samuel sentit une douleur dans son bras.
Les treize marques recommencèrent à apparaître.
Une.
Deux.
Trois.

La créature sourit.
— Et tu sais maintenant pourquoi ils ne dorment jamais.
Samuel regarda le village au loin.
Puis la créature.
— Pourquoi ?
Elle répondit :
— Parce que chaque fois que quelqu'un dort...
Elle s'approcha.
— **...l'un de nous se réveille.**
Puis elle murmura :
— Et cette nuit...
Un sourire impossible apparut sur son visage.
— **ce n'est pas moi qui vais dormir.**
Samuel entendit alors une voix derrière lui.
Une petite voix.
Très faible.
— Papa...
Il se retourna.
Élodie se tenait entre les arbres.
Mais cette fois...
elle avait un visage.
Elle pleurait.
Et elle disait :
— **Papa, ne le laisse pas prendre ton nom.**
La créature se retourna vers elle.
Son sourire disparut.
Pour la première fois...
elle avait peur.
Et Samuel comprit quelque chose de terrible.
Élodie n'était pas sa prisonnière.
Elle était peut-être celle qui retenait la chose prisonnière.

CHAPITRE 7 - ÉLODIE

Samuel ne bougeait plus.

Entre les arbres, la petite fille pleurait.

Cette fois, elle avait un visage.

Un vrai visage.

Le visage d'Élodie.

Les mêmes yeux.

La même bouche.

La même petite cicatrice au-dessus du sourcil gauche.

Samuel connaissait cette cicatrice.

Il l'avait embrassée des centaines de fois.

— Élodie...

La petite fille secoua la tête.

— Ne viens pas.

— C'est toi.

— Non.

Samuel sentit quelque chose se déchirer dans sa poitrine.

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle regarda la créature.

— Parce que je ne suis pas celle que tu crois.

La créature se tenait derrière elle.

Elle ne souriait plus.

Elle semblait observer l'enfant avec méfiance.

Samuel regarda alternativement les deux.

— Qu'est-ce que vous êtes ?

Élodie répondit :

— Je suis ce qui reste.

— De quoi ?

— De la promesse.

Le vent se leva soudain.

Les arbres commencèrent à grincer.

La créature recula.

Samuel le remarqua.

— Tu as peur d'elle.

La chose tourna lentement la tête.

— Je n'ai peur de rien.

Élodie sourit tristement.

— Tu mens.

La créature poussa un grognement.
Samuel sentit le sol vibrer sous ses pieds.
— Élodie, viens avec moi.
Elle secoua la tête.
— Je ne peux pas.
— Pourquoi ?
— Parce que si je quitte la forêt...
Elle regarda le village.
— ...ils sortent.
Samuel regarda derrière lui.
Les lumières du village s'étaient rallumées.
Une à une.
Mais cette fois, aucune silhouette ne se trouvait derrière les
fenêtres.
Les portes des maisons étaient ouvertes.
Toutes.
Samuel sentit une boule dans son ventre.
— Qui sont-ils ?
Élodie répondit :
— Ceux qui ont oublié.
— Oublié quoi ?
— Leur nom.
Samuel pensa immédiatement à ce que son père lui avait dit.
Ne dites jamais votre vrai nom.
— Pourquoi les noms sont-ils si importants ?
Élodie s'approcha.
— Parce qu'ici, un nom n'est pas seulement un nom.
Elle posa un doigt sur sa poitrine.
— C'est une porte.
Samuel fronça les sourcils.
— Une porte vers quoi ?
Élodie regarda la créature.
— Vers toi.
La créature se mit à rire.
— Elle commence à comprendre.
Élodie se retourna.
— Je sais tout.
— Non.
— Je me souviens.
La créature s'immobilisa.

Samuel regarda la petite fille.

— De quoi te souviens-tu ?

Elle baissa la tête.

— De ta dernière nuit.

Samuel sentit son cœur s'arrêter.

— Ma dernière nuit ?

— Oui.

— Celle où tu as disparu ?

Élodie hocha la tête.

— Tu n'as pas disparu.

— Alors où étais-je ?

— Ici.

Samuel regarda autour de lui.

— Dans cette forêt ?

— Sous l'arbre.

Un frisson lui parcourut le corps.

— Pendant combien de temps ?

Élodie ne répondit pas immédiatement.

— Neuf ans.

Samuel recula.

— C'est impossible.

— Pour toi, oui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Élodie s'approcha encore.

— Le temps ne passe pas de la même façon ici.

Samuel regarda la créature.

— Et toi ?

— J'ai attendu.

— Pendant neuf ans ?

— Pendant beaucoup plus longtemps.

Samuel fronça les sourcils.

— Tu avais quel âge quand tu es arrivée ici ?

Élodie sourit.

— J'avais huit ans.

— Et maintenant ?

Elle répondit :

— Toujours huit ans.

Samuel sentit une peur profonde l'envahir.

Il se rappela les photographies.

Les dates.

1985.

Son propre âge.

Les disparitions.

Tout semblait relié.

— Élodie...

La petite fille leva les yeux.

— Oui ?

— Est-ce que tu es vraiment ma fille ?

Elle resta silencieuse.

Puis elle répondit :

— Je suis la fille que tu as choisie.

Samuel ne comprit pas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ton père m'a donnée à l'arbre.

Samuel sentit son cœur se serrer.

— Mon père ?

— Il voulait te protéger.

— De quoi ?

Élodie regarda la créature.

— De lui.

La créature gronda.

— Elle ment.

Élodie se retourna.

— Tu sais que je dis la vérité.

— Tu ne te souviens pas de tout.

— Plus que toi.

La créature fit un pas.

Le chef apparut soudain derrière Samuel.

— Il faut partir.

Samuel se retourna.

— Où ?

— À la maison.

— Pourquoi ?

— Parce que l'aube arrive.

Samuel regarda le ciel.

La nuit était toujours noire.

— Il est quelle heure ?

Le chef regarda sa montre.

Son visage se décomposa.

— 2 h 17.

Samuel sentit un froid glacial.

— Encore ?

— Ici, l'heure ne change pas.

Le chef prit Samuel par le bras.

— Venez.

Samuel ne bougea pas.

— Et Élodie ?

Le vieil homme regarda la petite fille.

— Elle ne peut pas venir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'existe pas dehors.

Samuel fixa Élodie.

Elle pleurait.

— C'est vrai.

— Je peux te ramener.

— Non.

— Je suis ton père.

Elle secoua la tête.

— Tu étais mon père.

Samuel resta silencieux.

— Maintenant, tu dois être autre chose.

— Quoi ?

Elle regarda son bras.

Les treize marques avaient disparu.

— Le septième veilleur.

Samuel comprit alors pourquoi le chef avait utilisé ce terme.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Élodie répondit :

— Tu dois prendre la place des six autres.

Samuel regarda le chef.

— Quels six autres ?

Le vieil homme ne répondit pas.

Élodie désigna la forêt.

— Ceux qui sont enterrés sous l'arbre.

Samuel sentit son estomac se nouer.

— Mais ils étaient vivants.

— Ils l'étaient.

— Alors où sont-ils maintenant ?

Élodie répondit :

— Ils sont devenus des voix.
Le silence retomba.
Puis Samuel entendit quelque chose.
Des murmures.
Très faibles.
Autour de lui.
— Samuel...
Il regarda à droite.
Rien.
— Samuel...
À gauche.
Rien.
— Samuel...
Puis une voix plus proche.
— Ne nous laisse pas ici.
Samuel regarda l'arbre.
Les visages dans l'écorce avaient changé.
Ils étaient maintenant ouverts.
Les yeux le regardaient.
Et parmi eux...
il reconnut les six disparus.
Le premier.
La deuxième.
Le troisième.
Tous.
Puis une septième personne apparut.
Samuel.
Mais il était enfant.
Le petit Samuel pleurait.
Sa mère se tenait à côté de lui.
Et son père était derrière.
Samuel s'approcha de l'arbre.
— Pourquoi me montrer ça ?
Élodie répondit :
— Parce que tu dois voir la dernière chose.
— Quelle chose ?
Elle pointa l'écorce.
Samuel regarda.
Son père tenait quelque chose dans ses mains.
Un bébé.

Samuel sentit son sang se glacer.
Il regarda plus attentivement.
Le bébé portait un petit bracelet.
Le même bracelet qu'Élodie portait.
— Non...
Élodie murmura :
— Maintenant, tu comprends.
Samuel secoua la tête.
— Non.
— Tu dois comprendre.
— Ce n'est pas possible.
— Tu l'as déjà vue.
— Quand ?
Élodie regarda le ciel.
— Avant de naître.
Samuel resta pétrifié.
La créature se rapprocha.
— Il est temps.
Le chef cria :
— NON !
La créature leva la main.
Le sol se fissura.
Les arbres se mirent à trembler.
Élodie attrapa la main de Samuel.
Pour la première fois, elle semblait réellement terrifiée.
— Papa...
Samuel serra sa main.
— Je suis là.
— Quoi qu'il arrive...
Elle regarda la créature.
— ...ne me laisse jamais prononcer ton vrai nom.
Samuel hocha la tête.
Puis la créature parla.
Pas à Samuel.
À Élodie.
— Dis-le.
La petite fille ferma les yeux.
— Non.
— Dis-le.
— Non.

— Dis le nom de ton père.
Élodie trembla.
Samuel sentit sa main devenir glaciale.
— Ne l'écoute pas.
La créature sourit.
— Elle connaît ton nom.
Samuel regarda Élodie.
— Tu connais mon vrai nom ?
Elle ne répondit pas.
— Élodie ?
Elle pleurait.
— Oui.
— Quel est-il ?
Elle secoua la tête.
— Je ne peux pas te le dire.
La créature éclata de rire.
— Parce que si elle le prononce...
Elle regarda Samuel.
— ...tu mourras.
Le chef cria :
— COUREZ !
Samuel attrapa Élodie.
Ils se mirent à courir.
Derrière eux, la forêt se transforma.
Les arbres semblaient se déplacer.
Les chemins disparaissaient.
Des silhouettes sortaient du sol.
Des voix criaient.
— SAMUEL !
— SAMUEL !
— SAMUEL !
Élodie courait à côté de lui.
— À gauche !
Samuel tourna.
— Non ! À droite !
Il changea de direction.
— Plus vite !
Une branche tomba derrière eux.
La créature les poursuivait.
Mais elle ne courait pas.

Elle marchait.
Lentement.
Et pourtant, elle se rapprochait.
Samuel aperçut enfin une lumière.
La sortie.
Ils accélérèrent.
Puis Élodie s'arrêta.
Samuel tira sa main.
— Viens !
Elle ne bougea pas.
— Je ne peux pas.
— Pourquoi ?
— La frontière.
Devant eux, une ligne invisible semblait séparer la forêt du village.
Élodie tremblait.
— Je ne peux pas la franchir.
Samuel se retourna.
La créature approchait.
Il regarda sa fille.
— Alors je reste avec toi.
Élodie secoua la tête.
— Non.
— Je ne t'abandonnerai pas.
— Tu dois partir.
— Jamais.
Elle le regarda dans les yeux.
— Papa...
Puis elle l'embrassa.
Un baiser froid.
Beaucoup trop froid.
Samuel ferma les yeux.
Pendant une seconde, il sentit quelque chose entrer dans sa tête.
Des souvenirs.
Des milliers.
Une chambre d'hôpital.
Un bébé.
Une femme.
Une voix.
Son père.
Une date.

17 AOÛT 1985.

Puis une vérité.

Une vérité tellement monstrueuse que Samuel ouvrit les yeux en hurlant.

Élodie avait disparu.

La créature était devant lui.

À moins d'un mètre.

Elle souriait.

— Maintenant, tu te souviens.

Samuel tremblait.

— Tu n'es pas ma fille.

La créature sourit davantage.

— Non.

Samuel recula.

— Alors qui est-elle ?

La chose répondit :

— **Elle est ta mère.**

Samuel sentit le monde basculer.

Il regarda la forêt.

Élodie n'était plus là.

Puis une voix d'enfant murmura derrière lui :

— Papa...

Samuel se retourna.

La petite fille se tenait de l'autre côté de la frontière.

Elle pleurait.

— Ne crois pas ce qu'il te dira.

La créature posa une main sur l'épaule de Samuel.

— Trop tard.

Samuel regarda Élodie.

— Maman ?

La petite fille hocha lentement la tête.

Puis elle prononça une phrase qui glaça Samuel jusqu'aux os :

— **Je suis née avant toi.**

La créature sourit.

Et derrière elle, dans les profondeurs de la forêt...

une deuxième petite fille apparut.

Exactement identique à Élodie.

Même robe.

Même visage.

Même cicatrice.

Les deux fillettes se regardèrent.

Puis elles regardèrent Samuel.

Et dirent simultanément :

— **Papa.**

Samuel recula.

Il comprit alors qu'il n'y avait jamais eu une seule Élodie.

Il y en avait **deux**.

Et l'une d'elles mentait.

CHAPITRE 8 - LES DEUX ÉLODIE

Samuel ne respirait plus.
Deux fillettes se tenaient devant lui.
Deux visages identiques.
Deux robes blanches.
Deux cicatrices au-dessus du sourcil gauche.
Deux paires d'yeux fixées sur lui.
Et toutes les deux venaient de prononcer le même mot.
— Papa.
Samuel recula.
— Ce n'est pas possible...
La première fillette pleurait.
La seconde souriait.
Le détail était insignifiant.
Mais Samuel le remarqua.
La première avait peur.
La deuxième semblait heureuse.
Trop heureuse.
— Élodie ?
Les deux levèrent la main.
— Oui.
Samuel ferma les yeux.
— Une seule d'entre vous est ma fille.
Silence.
Puis les deux répondirent ensemble :
— **Non.**
Samuel rouvrit les yeux.
La première fille s'approcha de la frontière.
— Papa, écoute-moi.
L'autre l'interrompit :
— Ne l'écoute pas.
Samuel regarda la deuxième.
— Pourquoi ?
Elle sourit.
— Parce qu'elle a oublié qui elle était.
La première secoua la tête.
— C'est elle qui ment.
Samuel sentit la panique monter.

Il se tourna vers le chef.
— Vous devez savoir.
Mais le vieil homme avait disparu.
Samuel était seul.
Seul avec elles.
Et avec la chose qui se tenait derrière lui.
— Où est le chef ?
Les deux fillettes répondirent :
— Il est mort.
Samuel se retourna.
La créature avait disparu.
À la place se trouvait le vieil homme.
Étendu sur le sol.
Les yeux ouverts.
Samuel se précipita vers lui.
— Monsieur !
Aucune réponse.
Il posa deux doigts sur son cou.
Rien.
Le chef était mort.
Mais il n'y avait aucune blessure.
Samuel se releva lentement.
Les deux fillettes l'observaient.
— Qui l'a tué ?
La première répondit :
— Elle.
La seconde dit :
— Elle.
Elles se pointèrent mutuellement du doigt.
Samuel sentit une migraine terrible.
— Arrêtez !
Elles se turent.
Il regarda la première.
— Comment s'appelle ta mère ?
Elle répondit immédiatement :
— Marie.
Samuel se tourna vers la seconde.
— Et toi ?
— Marie.
— Quel était son métier ?

— Elle était institutrice.
 — Elle était infirmière.
 Samuel se figea.
 Les deux réponses étaient différentes.
 Il regarda la première.
 — Quel était son plat préféré ?
 — Le ndolé.
 La seconde :
 — Le poisson braisé.
 Samuel ne savait plus quoi penser.
 Il posa une autre question.
 — Où est-ce que ta mère est enterrée ?
 La première répondit :
 — Elle n'est pas enterrée.
 La seconde :
 — Au cimetière de Mvolyé.
 Samuel recula.
 L'une mentait.
 Ou peut-être les deux.
 La première fille se mit à pleurer.
 — Papa, elle prend mes souvenirs.
 La seconde sourit.
 — Parce qu'ils sont à moi.
 — Non !
 — Si.
 — Tu n'es pas Élodie !
 — Toi non plus.
 Elles commencèrent à se rapprocher.
 Samuel cria :
 — STOP !
 Les deux s'arrêtèrent.
 Samuel respira profondément.
 Il se rappela quelque chose.
 Une question qu'il avait posée à Élodie des centaines de fois.
 Une question que personne d'autre ne connaissait.
 Il regarda les deux fillettes.
 — Quand tu avais cinq ans...
 Il hésita.
 — ...qu'est-ce que je t'ai offert pour ton anniversaire ?
 La première répondit :

— Un petit piano rouge.
Samuel sentit son cœur se serrer.
C'était vrai.
La seconde répondit :
— Une poupée.
Samuel ferma les yeux.
Il savait.
La première était Élodie.
Il fit un pas vers elle.
— Viens.
La petite fille sourit.
Elle franchit la frontière.
Samuel la prit dans ses bras.
Elle était glaciale.
Mais elle tremblait.
— Papa...
Samuel la serra.
— Je suis là.
La seconde fille les regardait.
Son sourire avait disparu.
Elle semblait furieuse.
— Tu as choisi.
Samuel regarda la seconde.
— Oui.
Elle pencha la tête.
— Alors tu vas mourir.
Le ciel devint noir.
Un grondement traversa la forêt.
Samuel sentit quelque chose derrière lui.
La petite fille dans ses bras murmura :
— Papa...
— Oui ?
— Cours.
Samuel la regarda.
— Pourquoi ?
— Parce que ce n'était pas la bonne question.
Samuel se figea.
— Quoi ?
Elle leva les yeux.
— Tu lui as demandé ce que tu m'avais offert.

— Oui.
— Mais tu ne lui as jamais donné le piano.
Samuel sentit son cœur s'arrêter.
— Qu'est-ce que tu racontes ?
— Le piano était déjà dans ma chambre.
Samuel la repoussa légèrement.
— Non.
— Tu me l'as promis.
— Non.
Elle pleurait.
— Papa, réfléchis.
Samuel ferma les yeux.
Un souvenir apparut.
Élodie avait cinq ans.
Elle était assise sur le sol de sa chambre.
Il lui avait offert un piano rouge.
Elle avait sauté dans ses bras.
Mais quelque chose clochait.
Il se souvenait du piano.
Il se souvenait de sa fille.
Mais il ne se souvenait pas de l'avoir acheté.
Il rouvrit les yeux.
La fillette qu'il tenait dans ses bras souriait.
Un sourire très léger.
Presque imperceptible.
Samuel recula.
— Qui es-tu ?
Elle ne répondit pas.
Il regarda l'autre fille.
Elle pleurait.
— Papa...
Samuel s'approcha.
— Si tu es vraiment ma fille...
Il s'arrêta.
— ...dis-moi quelque chose que seule Élodie pouvait savoir.
La petite fille répondit :
— Le soir où tu as disparu...
Samuel fronça les sourcils.
— Tu m'as demandé pourquoi les étoiles bougeaient.
Samuel sentit son cœur se serrer.

Il ne connaissait pas ce souvenir.

— Quoi ?

— Tu m'as dit que les étoiles étaient des gens morts qui nous regardaient.

Samuel trembla.

La fille continua :

— Puis tu m'as demandé si maman était devenue une étoile.

Samuel ferma les yeux.

Une larme coula.

Il se souvenait.

Pas de sa fille.

Mais de sa mère.

Une vieille phrase.

Une voix.

Quand quelqu'un meurt, il devient une étoile.

Il rouvrit les yeux.

La petite fille pleurait.

— C'est moi.

Samuel voulut s'approcher.

Mais la première fille se plaça devant lui.

— Elle ment.

Samuel regarda les deux.

— Alors dites-moi la vérité.

Elles se turent.

— Qui est ma mère ?

La première répondit :

— Marie.

La seconde répondit :

— Moi.

Samuel sentit un froid glacial.

— Quoi ?

La seconde fille sourit.

— Tu ne comprends toujours pas.

Elle s'approcha.

— Je ne suis pas ta fille.

Samuel recula.

— Alors qui es-tu ?

— Je suis celle qui t'a donné naissance.

Samuel resta paralysé.

La première fille cria :

— Ne l'écoute pas !
 La seconde continua :
 — Ton père t'a fait croire que Marie était ta mère.
 Samuel secoua la tête.
 — Ma mère s'appelait Marie.
 — Oui.
 — Elle m'a donné naissance.
 — Non.
 — Je me souviens d'elle.
 — Non.
 La seconde fille posa la main sur sa poitrine.
 — Tu te souviens de ce qu'on t'a montré.
 Samuel sentit sa tête tourner.
 Puis elle prononça une phrase :
 — **Tu n'es pas né en 197?**
 Elle s'interrompit.
 — Tu es né en 1985.
 Samuel la regarda.
 — Quel âge avais-tu quand Élodie est née ?
 — Trente-deux ans.
 — Alors comment pourrais-tu être...
 Il s'arrêta.
 La petite fille sourit.
 — Parce que je ne suis pas une enfant.
 Son visage commença à changer.
 Très lentement.
 Ses cheveux poussèrent.
 Ses traits se transformèrent.
 Son corps grandit.
 Samuel recula en hurlant.
 Devant lui se tenait maintenant une femme.
 Une femme qu'il connaissait.
 Il l'avait vue sur une photographie.
 Dans les souvenirs de son enfance.
 C'était sa mère.
 Marie.
 Mais elle avait le même visage qu'à sa mort.
 Elle regarda Samuel.
 — Mon fils.
 Samuel ne pouvait plus parler.

— Maman...
Elle s'approcha.
— Tu m'as enfin retrouvée.
Samuel pleurait.
— Tu es morte.
— Oui.
— Alors comment...
Elle posa un doigt sur ses lèvres.
— Ici, la mort n'est pas une fin.
Samuel regarda l'autre Élodie.
La petite fille était toujours là.
Elle tremblait.
— Qui est-elle ?
Marie se retourna.
Son visage devint dur.
— Elle ?
La petite fille recula.
— Elle est ce que ton père a créé pour me remplacer.
Samuel sentit une immense peur.
— Remplacer ?
Marie regarda l'enfant.
— Ton père ne pouvait pas accepter ma mort.
La fillette commença à pleurer.
— Il a demandé à l'arbre de me rendre.
Samuel regarda l'enfant.
— Et il a créé Élodie ?
Marie secoua la tête.
— Non.
Elle regarda Samuel.
— **Il t'a créé, toi.**
Samuel sentit son cœur s'arrêter.
— Quoi ?
— Tu n'es pas mon fils comme tu le crois.
Le sol trembla.
Les arbres se mirent à craquer.
Marie s'approcha de Samuel.
— Ton père a échangé ton vrai nom contre ta vie.
— Quel nom ?
Elle sourit tristement.
— Celui que tu portes aujourd'hui n'est pas le tien.

Samuel entendit une voix derrière lui.

— **Enfin.**

Il se retourna.

La créature était là.

Mais elle avait changé.

Elle ressemblait maintenant à son père.

— Tu as suffisamment oublié.

Samuel recula.

— Papa...

La créature sourit.

— Ne m'appelle pas comme ça.

Elle regarda Marie.

— Elle t'a menti.

Marie répondit :

— Comme toi.

La créature leva la main.

La forêt entière trembla.

— Il doit choisir.

Samuel regarda sa mère.

Puis les deux fillettes.

— Choisir quoi ?

La créature répondit :

— Qui doit rester.

Samuel sentit son cœur se serrer.

— Et qui doit mourir ?

La créature sourit.

— Non.

Elle désigna les deux Élodie.

— **Qui doit devenir réelle.**

Les deux fillettes commencèrent à pleurer.

Marie s'approcha de Samuel.

— Si tu choisis mal...

Elle murmura :

— ...tu ne reverras jamais la lumière.

Samuel regarda les deux fillettes.

Puis il remarqua quelque chose.

Les deux portaient le même bracelet.

Mais sur celui de la première...

il y avait une inscription.

Une seule lettre.

S.

Sur celui de la seconde...

il n'y avait rien.

Samuel s'approcha.

Il prit la main de la première.

La créature cria :

— NE LA TOUCHE PAS !

Samuel releva la tête.

Pour la première fois...

la créature avait peur.

Samuel comprit.

Il regarda la fillette.

— Qu'est-ce que ce bracelet signifie ?

Elle murmura :

— Tu me l'as donné.

— Quand ?

Elle répondit :

— **Avant que tu sois né.**

Samuel sentit le monde s'effondrer autour de lui.

La créature hurla.

L'arbre se fissura.

Et une voix gigantesque sortit du sol :

— **LE SEPTIÈME A CHOISI.**

Toutes les lumières du village s'éteignirent.

Puis une dernière chose apparut sur le tronc.

Un nom.

Pas Samuel.

Pas Élodie.

Un autre nom.

Celui que son père avait prononcé en 1985.

Le vrai nom de Samuel.

Et lorsqu'il le lut...

il comprit enfin pourquoi son père avait passé toute sa vie à lui mentir.

Car ce nom appartenait déjà à quelqu'un.

Quelqu'un qui était mort **quarante et un ans avant sa naissance.**

Et dans l'obscurité, quelqu'un se mit à rire.

Un rire d'enfant.

Puis une voix murmura :

— **Bienvenue à la maison.**

CHAPITRE 9 - LE VRAI NOM

Le nom était gravé dans l'écorce.

Samuel le regardait sans parvenir à respirer.

Les lettres étaient anciennes.

Profondes.

Comme si quelqu'un les avait taillées dans l'arbre alors que le bois était encore vivant.

Il les connaissait.

Pas consciemment.

Mais quelque chose, au fond de lui, les reconnaissait.

ELIAS.

Samuel murmura :

— Elias...

La forêt devint silencieuse.

Même le vent s'arrêta.

La petite fille portant le bracelet leva les yeux vers lui.

— Ne le prononce plus.

Samuel la regarda.

— Pourquoi ?

Elle recula.

— Parce qu'il t'a entendu.

Une branche craqua.

Puis une autre.

Quelque chose bougea derrière l'arbre.

Samuel se retourna.

Personne.

Il regarda de nouveau le nom.

ELIAS.

Une douleur traversa son crâne.

Il tomba à genoux.

Et un souvenir apparut.

17 AOÛT 1985

Une chambre.

Une lampe.

Une femme allongée sur un lit.

Elle criait.

Un homme se tenait près d'elle.
Son père.
Samuel — ou plutôt l'enfant qu'il était — se trouvait derrière une porte.
Il regardait à travers une petite ouverture.
Sa mère pleurait.
— Je ne veux pas qu'il porte ce nom.
Son père répondit :
— Nous n'avons pas le choix.
— Il est notre fils.
— Plus maintenant.
— Tu ne peux pas faire ça.
— Si je ne le fais pas, il mourra.
La femme se mit à pleurer.
— Alors laisse-moi mourir avec lui.
Son père secoua la tête.
— Non.
Il se retourna.
L'enfant Samuel vit alors quelque chose.
Un deuxième garçon.
Assis sur une chaise.
Il avait exactement son âge.
Sept ans.
Même visage.
Même cheveux.
Même yeux.
L'enfant regardait Samuel.
Et souriait.
Samuel se réveilla brutalement.
Il était toujours sous l'arbre.
La petite fille était à côté de lui.
— Tu as vu ?
Samuel respirait difficilement.
— Oui.
— Alors tu sais.
— Il y avait un autre garçon.
Elle hocha la tête.
— Elias.
Samuel regarda le nom.
— Qui était-il ?

La petite fille ne répondit pas.
— Élodie ?
— Je ne suis pas Élodie.
Samuel se figea.
Il regarda la petite fille.
— Alors comment dois-je t'appeler ?
Elle baissa les yeux.
— Maman m'appelait Ana.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Ana.
Elle sourit.
— C'est mon vrai nom.
La femme qui prétendait être Marie apparut derrière eux.
Elle avait maintenant le visage d'une jeune femme.
Pas celui qu'elle avait au moment de sa mort.
Samuel la regarda.
— Maman ?
— Oui.
— Qui est Elias ?
Marie regarda l'arbre.
— Ton frère.
Samuel recula.
— Je n'ai jamais eu de frère.
— Tu avais un frère.
— Pourquoi je ne me souviens pas de lui ?
— Parce que ton père t'a donné sa vie.
Samuel sentit une nausée monter.
— Explique-moi.
Marie s'approcha.
— Tu es né malade.
— Quoi ?
— Tu ne devais pas vivre plus de quelques jours.
Samuel secoua la tête.
— Non.
— Ton père a refusé de t'accepter comme mort.
Elle regarda l'arbre.
— Il est venu ici.
Samuel murmura :
— Pour demander de l'aide.
— Oui.

— Et l'arbre lui a proposé quoi ?

Marie resta silencieuse.

Samuel comprit.

— Elías.

Elle hocha lentement la tête.

— Votre père avait deux fils.

— Des jumeaux ?

— Non.

Samuel fronça les sourcils.

— Alors ?

— Elías est né avant toi.

— Combien de temps ?

Marie répondit :

— Sept ans.

Samuel sentit son sang se glacer.

— Mais j'avais sept ans en 1985.

— Oui.

— Alors Elías avait quatorze ans ?

— Non.

Elle secoua la tête.

— Elías avait sept ans.

Samuel ne comprenait plus.

— Comment est-ce possible ?

Marie répondit :

— Parce qu'Elías n'était pas un enfant comme les autres.

La petite fille intervint :

— Il était le premier.

Samuel la regarda.

— Le premier quoi ?

Elle répondit :

— Le premier à être choisi.

Un bruit sourd retentit sous l'arbre.

BOUM.

Marie se retourna.

— Il se réveille.

— Qui ?

— Elías.

Samuel regarda l'arbre.

— Mon frère est vivant ?

Marie secoua la tête.

— Non.
— Alors comment peut-il se réveiller ?
Elle répondit :
— Parce que tu as prononcé son nom.
La terre trembla.
Une fissure apparut.
Puis une voix sortit du sol.
Une voix d'enfant.
— Samuel...
La petite fille se mit à pleurer.
— Ne réponds pas.
La voix reprit.
— Samuel...
Plus forte.
— Je sais que tu es là.
Samuel recula.
— Elias ?
La voix rit.
Un rire d'enfant.
— Tu te souviens enfin de moi.
Samuel regarda Marie.
— Je veux le voir.
— Non.
— C'est mon frère.
— Ce n'est plus ton frère.
La voix sortit de nouveau du sol.
— Elle ment.
Marie pâlit.
— Ne l'écoute pas.
— Elle m'a menti toute ma vie.
— Je voulais te protéger.
— De quoi ?
La réponse vint du sol.
— De moi.
Samuel s'agenouilla.
Il posa la main sur la terre.
Une chaleur intense remonta dans son bras.
Puis une image apparut.
Deux garçons.
Samuel et Elias.

Ils jouaient devant une maison.
Ils se ressemblaient parfaitement.
Mais l'un d'eux était toujours triste.
Samuel demanda :
— Pourquoi tu ne joues jamais avec nous ?
Elias répondit :
— Parce que je dois rester ici.
— Où ?
Elias pointa le sol.
— Dessous.
Le souvenir changea.
Une pièce souterraine.
Des bougies.
Un cercle.
Le père de Samuel.
Le vieil homme.
Et Elias.
L'enfant était assis au centre.
Il pleurait.
— Papa, je veux rentrer.
Son père répondit :
— Tu ne peux pas.
— Pourquoi ?
— Parce que tu nous protèges.
— De quoi ?
Son père regarda le sol.
— De ce qui dort dessous.
Elias pleurait.
— Je veux mon frère.
Le père détourna les yeux.
— Ton frère ne doit jamais savoir.
Le souvenir disparut.
Samuel retira sa main.
— Mon père a enfermé Elias sous l'arbre.
Marie hocha la tête.
— Oui.
— Pourquoi ?
— Parce qu'Elias était le seul capable de retenir la chose.
Samuel regarda la créature.
Elle était apparue à quelques mètres.

— Et cette chose ?
Marie répondit :
— Elle avait besoin d'un corps.
Samuel regarda la créature.
— Le mien ?
Marie secoua la tête.
— Celui d'Elias.
La créature sourit.
— Enfin.
Samuel recula.
— Tu es Elias ?
— Une partie de moi.
— Une partie ?
— Le reste est sous l'arbre.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Pourquoi me ressembles-tu ?
La créature répondit :
— Parce que nous étions liés avant ta naissance.
— Comment ?
Elle sourit.
— Ton père m'a donné ton visage.
Samuel secoua la tête.
— Pourquoi ?
— Parce que je devais devenir toi.
Un silence glacial.
Samuel comprit enfin.
— Tu voulais prendre ma place.
— Non.
La créature s'approcha.
— **Je l'ai déjà prise.**
Samuel sentit quelque chose dans sa poitrine.
Une douleur.
Puis une deuxième.
Les treize marques réapparurent sur son bras.
Une à une.
La petite fille cria :
— Papa !
Samuel regarda son bras.
— Qu'est-ce qui m'arrive ?
Marie répondit :

— Le transfert commence.
— Quel transfert ?
La créature leva la main.
— Ton âme contre la mienne.
Samuel sentit ses jambes faiblir.
— Pourquoi maintenant ?
— Parce que tu as retrouvé ton nom.
Samuel regarda l'arbre.

ELIAS.

Puis il comprit.
— Mon vrai nom n'est pas Samuel.
La créature sourit.
— Non.
— C'est Elias.
— Oui.
Samuel ferma les yeux.
Toute sa vie...
son nom...
son identité...
ses souvenirs...
tout avait été construit autour d'un mensonge.
Il rouvrit les yeux.
— Alors qui est Samuel ?
La créature ne répondit pas.
Marie baissa la tête.
La petite fille regarda son père.
Puis une voix sortit de l'arbre.
Une voix différente.
Une voix d'homme.
— **Samuel est le nom de celui qui est mort à ta place.**
Samuel se retourna.
Une silhouette apparut dans l'écorce.
Un homme.
Le visage de Samuel.
Mais plus vieux.
Beaucoup plus vieux.
— Tu ne peux pas être Samuel.
L'homme sourit.
— Je le suis.
Samuel recula.

— Alors qui suis-je ?
L'homme répondit :
— **Tu es Elias.**
Puis il posa sa main contre l'écorce.
— Et moi...
Il sourit.
— **je suis Samuel.**
Samuel sentit le monde basculer.
Deux hommes.
Deux identités.
Deux vies.
Mais un seul corps.
L'homme dans l'arbre continua :
— Ton père n'a pas effacé ta mémoire.
— Alors qu'a-t-il fait ?
— Il a déplacé ta mémoire.
— Où ?
L'homme posa un doigt contre sa tempe.
— Dans quelqu'un d'autre.
Samuel regarda la créature.
Puis Marie.
Puis la petite fille.
Il comprit.
— Dans Elias.
La créature sourit.
— Exactement.
Samuel sentit alors quelque chose changer en lui.
Un souvenir apparut.
Une petite fille.
Une chambre.
Une fête d'anniversaire.
Un piano rouge.
Élodie.
Mais cette fois, il se souvenait d'une chose impossible.
Le piano n'était pas un cadeau.
Il était déjà là.
Avant sa naissance.
Avant même qu'Élodie existe.
Puis un autre souvenir apparut.
Élodie bébé.

Il la tenait dans ses bras.
Mais il n'avait pas trente-deux ans.
Il avait sept ans.
Il la regardait.
Et il lui disait :
— Je te retrouverai.
Samuel ouvrit les yeux.
Il comprit alors pourquoi Élodie l'appelait **Papa**.
Elle n'était pas sa fille.
Elle n'était pas sa mère.
Elle était quelque chose de beaucoup plus terrible.
Elle était...

son souvenir.

La petite fille s'approcha.
— Maintenant tu comprends.
Samuel murmura :
— Tu es le souvenir de ma fille.
— Oui.
— Mais ma fille est morte ?
Elle baissa les yeux.
— Non.

Samuel sentit son cœur battre.
— Où est-elle ?

La petite fille leva la main.
Elle désigna la créature.

— **À l'intérieur de lui.**

Samuel regarda la chose.
Son visage changea.
Pendant une fraction de seconde...
il vit celui d'Élodie.
Puis celui de son père.
Puis celui de sa mère.
Puis le sien.

La créature murmura :
— Elle est avec moi depuis neuf ans.
Samuel serra les poings.
— Libère-la.

La créature sourit.
— Alors prends sa place.
Samuel fit un pas.

— Comment ?

La créature répondit :

— Prononce ton vrai nom.

Samuel regarda l'arbre.

Puis la petite fille.

Puis sa mère.

Il savait maintenant ce que son père avait essayé de cacher.

Il savait aussi ce que la créature voulait.

Son nom.

Son âme.

Son identité.

Mais il y avait une dernière chose que personne ne lui avait expliquée.

Pourquoi Élodie était-elle encore là ?

Pourquoi pouvait-elle parler ?

Pourquoi pouvait-elle lutter contre la créature ?

La petite fille prit sa main.

Elle murmura :

— Parce que je ne suis pas seulement ton souvenir.

Samuel la regarda.

— Alors qui es-tu ?

Elle leva les yeux vers lui.

Et pour la première fois...

elle sourit.

— **Je suis la partie de toi que ton père n'a jamais réussi à effacer.**

Derrière eux, l'arbre se fendit.

Une immense porte apparut.

Et derrière cette porte...

Samuel entendit des centaines de voix.

Toutes prononçaient le même mot.

Son vrai nom.

ELIAS.

La créature sourit.

— Il est temps de rentrer.

Samuel serra la main de la petite fille.

— Non.

La créature pencha la tête.

— Non ?

Samuel regarda l'arbre.

— Je ne rentrerai pas.

Il regarda la créature.

— **Je vais sortir tout le monde.**

Le sourire de la créature disparut.

Pour la première fois...

Samuel venait de comprendre quelque chose qu'elle ignorait.

Il n'était pas venu ici pour être choisi.

Il était venu ici pour **briser le pacte**.

Et quelque part sous l'arbre...

quelqu'un commença à frapper contre une porte.

TOC.

TOC.

TOC.

Puis une voix de femme cria :

— Samuel !

Il reconnut cette voix.

Sa vraie mère.

Et derrière elle...

une autre voix.

Celle d'Élodie.

— Papa !

Samuel ferma les yeux.

Puis il prononça enfin son vrai nom.

— **ELIAS.**

La forêt entière hurla.

L'arbre s'illumina.

Les treize marques brûlèrent sur son bras.

La créature recula.

Et toutes les portes sous la terre...

s'ouvrirent en même temps.

CHAPITRE 10 - LES MORTS QUI MARCHENT

À peine Samuel eut-il prononcé son vrai nom que la forêt hurla.
Ce ne fut pas un cri.
Ce fut un grondement immense, profond, venu de sous la terre.
Les arbres tremblèrent.
Les feuilles se mirent à tomber malgré l'absence de vent.
Puis le sol se fissura.
Une première ligne apparut aux pieds de Samuel.
Puis une deuxième.
Puis une troisième.
Les fissures s'étendirent jusqu'à l'arbre.

CRAC.

Le tronc se fendit.
Samuel recula.
— Qu'est-ce que j'ai fait ?
Marie cria :
— Tu as ouvert les portes !
— Quelles portes ?
Elle désigna le sol.
— Celles que ton père avait fermées.
Un bruit monta des profondeurs.
Des gémissements.
Des pleurs.
Des coups.
Des dizaines de mains frappaient sous la terre.

TOC.

TOC.

TOC.

La petite fille serra la main de Samuel.
— Ils arrivent.
— Qui ?
Elle répondit :
— Ceux qui attendent depuis longtemps.
Le sol explosa.
Une main jaillit de la terre.
Puis une deuxième.
Samuel recula.

Un homme sortit lentement du trou.
Son corps était couvert de terre.
Ses vêtements étaient déchirés.
Ses yeux étaient ouverts.
Mais complètement blancs.
Il resta immobile.
Samuel le regarda.
— Qui êtes-vous ?
L'homme tourna lentement la tête.
— Je ne sais plus.
Puis un deuxième corps sortit.
Une femme.
Puis un troisième.
Un adolescent.
Puis un quatrième.
Puis un cinquième.
Bientôt, des silhouettes se tenaient partout autour de l'arbre.
Certaines avaient des visages humains.
D'autres n'avaient plus que des morceaux de peau.
Mais toutes étaient debout.
Et toutes regardaient Samuel.
Marie murmura :
— Ils étaient là avant nous.
Samuel sentit sa gorge se serrer.
— Combien sont-ils ?
— Je ne sais pas.
Un vieil homme s'avança.
Il portait un uniforme ancien.
Samuel reconnut immédiatement son visage.
Il était sur l'une des photographies du village.
— C'est impossible.
L'homme le regarda.
— Tu nous as réveillés.
Samuel recula.
— Je voulais vous libérer.
L'homme sourit.
— Personne ne nous avait demandé si nous voulions être libérés.
Puis il ouvrit la bouche.
Un liquide noir coula de ses lèvres.
— Nous étions mieux dessous.

Samuel sentit son estomac se nouer.
La petite fille murmura :
— Papa...
— Oui ?
— Ne regarde pas leurs yeux.
Samuel regarda malgré lui.
Les yeux de l'homme changèrent.
Pendant une seconde, Samuel vit quelque chose à l'intérieur.
Une lumière.
Puis un visage.
Le visage d'Élodie.
Il détourna immédiatement les yeux.
— Pourquoi ?
La petite fille répondit :
— Parce qu'ils cherchent quelqu'un à travers toi.
Un cri retentit.
Tous les morts se tournèrent vers le village.
Puis ils commencèrent à marcher.
Lentement.
Sans courir.
Sans parler.
Simplement marcher.
Vers les maisons.
Samuel regarda Marie.
— Il faut les arrêter.
Elle secoua la tête.
— Non.
— Pourquoi ?
— Parce que ce ne sont plus des morts.
Samuel ne comprit pas.
— Alors qu'est-ce que c'est ?
Marie répondit :
— Des corps.
Un silence.
— Des corps sans âme.
Samuel regarda les silhouettes.
— Et leurs âmes ?
Marie fixa l'arbre.
— Elles sont encore dedans.

LE VILLAGE

La première silhouette entra dans la rue principale.

Une femme ouvrit sa porte.

— Qui êtes-vous ?

Le mort leva les yeux.

La femme hurla.

— Maman ?

Le mort s'arrêta.

La femme tomba à genoux.

— Maman...

Elle tendit les bras.

La silhouette s'approcha.

Puis la femme se mit à sourire.

— Tu es revenue.

Le mort posa une main sur sa joue.

Et lui arracha la peau.

La femme hurla.

La silhouette continua d'avancer.

D'autres morts entrèrent dans le village.

Les portes claquèrent.

Les habitants sortirent.

Certains reconnurent des parents.

Des enfants.

Des époux.

Des frères.

Des disparus.

Pendant quelques secondes, le village fut rempli de retrouvailles.

Puis les cris commencèrent.

Samuel entendait tout depuis la forêt.

Les hurlements.

Les portes qui se brisaient.

Les pleurs.

Les appels à l'aide.

Il voulut courir.

Marie l'arrêta.

— Tu ne peux pas.

— Ils vont tuer tout le monde !

— Ce n'est pas eux qui tuent.

Samuel regarda sa mère.

— Alors qui ?
Elle désigna l'arbre.
— Lui.
Samuel se retourna.
Le tronc bougeait.
Comme un corps qui respirait.
Une fissure s'ouvrit au milieu du bois.
Et quelque chose regarda Samuel depuis l'intérieur.
Un œil.
Un immense œil noir.
Samuel sentit ses jambes trembler.
— C'est ça ?
Marie hocha la tête.
— C'est ce que ton père voulait enfermer.
— Quel est son nom ?
Marie resta silencieuse.
— Maman.
Elle ferma les yeux.
— Il n'a pas de nom.
— Tout a un nom.
— Pas lui.
Samuel regarda l'œil.
— Alors pourquoi voulait-il le mien ?
Marie répondit :
— Parce qu'il ne peut entrer dans notre monde qu'en utilisant le nom d'un vivant.
Samuel comprit.
— Elias.
— Oui.
— Mais pourquoi moi ?
— Parce que ton père t'a choisi.
Samuel serra les poings.
— Pourquoi ?
Marie le regarda.
— Parce qu'il savait que tu reviendrais.
Un bruit derrière eux.
Samuel se retourna.
La petite fille avait disparu.
— Élodie ?
Aucune réponse.

Samuel regarda autour de lui.
— Élodie !
Marie pâlit.
— Non.
— Quoi ?
— Elle est retournée sous l'arbre.
Samuel se précipita.
— Pourquoi ?
— Pour chercher quelqu'un.
— Qui ?
Marie ne répondit pas.
Samuel entra dans la forêt.

SOUS L'ARBRE

Il descendit par la fissure.
Un escalier était apparu.
Des marches de pierre descendaient profondément dans le sol.
Samuel alluma la lampe de son téléphone.
La lumière tremblait.
Les murs étaient couverts de noms.
Des milliers.
Certains anciens.
D'autres récents.
Il passa son doigt sur les inscriptions.
Puis il s'arrêta.
Il vit :

ÉLODIE — 2017

Son cœur se serra.
— Non...

Plus bas :

MARIE — 1985

Puis :

ELIAS — 1985

Samuel recula.
Son propre nom était gravé deux fois.
Il continua à descendre.
Une odeur de moisissure envahit l'escalier.
Puis une autre odeur.
Quelque chose de sucré.

Comme du parfum.
Samuel reconnut immédiatement le parfum de sa mère.
— Maman ?
Une voix répondit :
— Continue.
Samuel descendit.
Il arriva dans une immense salle souterraine.
Des centaines de bougies brûlaient.
Au centre se trouvait un cercle.
Et dans le cercle...
Élodie.
Elle était agenouillée.
Elle tenait quelque chose dans ses bras.
Samuel s'approcha.
— Élodie !
Elle leva les yeux.
— Papa.
Samuel entra dans le cercle.
— Qu'est-ce que tu fais ?
Elle regarda ce qu'elle tenait.
Samuel s'approcha.
Son cœur s'arrêta.
C'était un enfant.
Un bébé.
Il dormait.
— Qui est-ce ?
Élodie répondit :
— Ton frère.
Samuel resta figé.
— Elias ?
Elle secoua la tête.
— Non.
Elle regarda le bébé.
— Celui qui est venu avant Elias.
Samuel ne comprenait plus.
— J'avais un frère avant Elias ?
Élodie hocha la tête.
— Oui.
— Comment s'appelait-il ?
Elle murmura :

— Samuel.
Le bébé ouvrit les yeux.
Samuel recula.
Les yeux étaient noirs.
Complètement noirs.
Le bébé sourit.
Et prononça parfaitement :
— Papa.
Samuel sentit son sang se glacer.
Il regarda Élodie.
— Ce n'est pas un bébé.
Elle répondit :
— Non.
Le bébé se mit à rire.
Un rire d'adulte.
Puis son visage changea.
En quelques secondes, il prit l'apparence d'un garçon de sept ans.
Samuel reconnut son propre visage.
Le garçon se leva.
— Tu as pris ma vie.
Samuel trembla.
— Qui es-tu ?
— Je suis celui que ton père a sacrifié.
— Elias ?
Le garçon secoua la tête.
— Non.
Il sourit.
— Je suis Samuel.
Samuel sentit sa tête tourner.
— Mais Samuel, c'est moi.
Le garçon répondit :
— C'est ce que tu crois.
Il s'approcha.
— Ton père n'a pas effacé ton nom.
— Alors quoi ?
— Il m'a donné ton nom.
Samuel regarda Élodie.
— Pourquoi ?
Elle pleurait.
— Parce qu'il avait besoin que quelqu'un meure.

Le garçon posa une main sur l'épaule de Samuel.

— Et quelqu'un devait vivre.

Samuel recula.

— Qui ?

Le garçon sourit.

— **Toi.**

Un bruit gigantesque retentit au-dessus d'eux.

La salle trembla.

Les bougies s'éteignirent une à une.

Élodie se leva.

— Il arrive.

Samuel regarda le garçon.

— Qui ?

Le garçon répondit :

— Celui qui nous a tous gardés ici.

Les ténèbres envahirent la salle.

Puis une voix résonna.

Très proche.

— Elias...

Samuel se retourna.

Son père se tenait dans l'entrée.

Mais cette fois, il était vivant.

Réel.

Il avait le visage d'un homme âgé.

Il tenait un revolver.

Samuel resta paralysé.

— Papa ?

Son père leva l'arme.

— Je suis désolé.

Samuel recula.

— Pourquoi tu as fait tout ça ?

Son père avait les yeux remplis de larmes.

— Parce que je n'avais pas le choix.

— Tu as sacrifié des gens.

— Oui.

— Maman.

— Oui.

— Elias.

— Oui.

— Élodie.

Il ferma les yeux.

— Oui.

Samuel sentit la colère exploser.

— Pourquoi ?

Son père répondit :

— Parce que chaque génération doit donner quelqu'un.

— À qui ?

Son père regarda le plafond.

— À celui qui dort sous nous.

Un grondement répondit.

Le sol trembla.

Le père de Samuel leva son arme.

— Maintenant, tu dois faire ton choix.

— Quel choix ?

— Tuer le garçon.

Samuel regarda l'enfant.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est la porte.

Le garçon sourit.

— Ne le crois pas.

Le père cria :

— TIRE !

Samuel ne bougea pas.

— Je ne tuerai personne.

Son père abaissa légèrement son arme.

— Alors il prendra ton corps.

— Qui ?

Une voix répondit derrière Samuel.

— **Moi.**

Samuel se retourna.

La créature se tenait dans l'obscurité.

Elle avait maintenant le visage de Samuel.

Mais ses yeux étaient noirs.

— Tu as ouvert les portes.

Elle sourit.

— Maintenant, je peux sortir.

Samuel regarda son père.

— Tu savais que cela arriverait.

Son père hocha la tête.

— Oui.

— Alors pourquoi m'avoir laissé revenir ?
 Le vieil homme pleura.
 — Parce que je suis fatigué.
 Il posa l'arme au sol.
 — Quarante et un ans.
 Il regarda son fils.
 — J'ai attendu quarante et un ans que quelqu'un vienne prendre ma place.
 Samuel comprit.
 — Tu es le septième veilleur.
 Son père hocha la tête.
 — Et maintenant...
 Il regarda l'arbre.
 — ...c'est ton tour.
 Le garçon se mit à rire.
 Élodie cria :
 — **PAPA, COURS !**
 Mais Samuel resta immobile.
 Il regarda son père.
 Puis la créature.
 Puis l'enfant.
 Puis Élodie.
 Et soudain...
 il comprit pourquoi tout le monde voulait son nom.
 Ce n'était pas pour posséder son corps.
 Ce n'était pas pour tuer Samuel.
 C'était pour quelque chose de bien plus terrible.
Son nom était la clé.
 Et il venait de la donner volontairement.
 Samuel sourit.
 La créature s'arrêta.
 — Qu'est-ce que tu fais ?
 Samuel répondit :
 — Je te donne ce que tu veux.
 La créature s'approcha.
 — Ton nom ?
 — Oui.
 Elle tendit la main.
 Samuel murmura :
 — Elias.

La créature sourit.

Mais au moment où elle toucha Samuel...

la petite fille se mit à hurler :

— **NON !**

Une lumière blanche explosa.

La créature fut projetée contre le mur.

Le père de Samuel tomba à genoux.

Le garçon disparut.

Et Samuel entendit une voix dans sa tête.

Une voix qu'il connaissait.

Celle d'Élodie.

— **Papa, tu viens de faire exactement ce qu'ils attendaient.**

Samuel ouvrit les yeux.

Tout était devenu blanc.

Puis il entendit un dernier murmure :

— **Maintenant, ils peuvent tous sortir.**

Au-dessus de lui...

des milliers de portes commencèrent à s'ouvrir.

Et derrière chaque porte...

quelqu'un respirait.

CHAPITRE 11 - LES PORTES

Le premier bruit fut celui d'une respiration.
Lente.
Régulière.
Tout près de Samuel.
Il ouvrit les yeux.
La salle souterraine était plongée dans une lumière blanche.
Il ne voyait plus les murs.
Plus de bougies.
Plus d'escaliers.
Plus de portes.
Seulement une immense étendue blanche.
Puis une porte apparut.
Elle se tenait seule au milieu du vide.
Une vieille porte en bois.
Samuel la reconnut.
C'était celle de la maison de son enfance.
La poignée tourna.
Clic.
Samuel recula.
— Non...
La porte s'ouvrit.
Derrière elle se trouvait sa chambre.
Son ancienne chambre.
Le lit.
L'armoire.
Les jouets.
Et au milieu de la pièce...
un petit garçon.
Sept ans.
Samuel.
L'enfant était assis sur le lit.
Il regardait Samuel.
— Tu es revenu.
Samuel s'approcha lentement.
— Qui es-tu ?
L'enfant sourit.
— Tu sais.

— Elias ?
Le garçon secoua la tête.
— Non.
Il posa la main sur sa poitrine.
— Samuel.
Samuel sentit une douleur dans son crâne.
— Tu es mort.
— Oui.
— Alors pourquoi es-tu ici ?
L'enfant répondit :
— Parce que tu as ouvert la porte.
Samuel regarda derrière lui.
La salle blanche avait disparu.
Il se trouvait maintenant dans sa chambre.
Tout semblait réel.
L'odeur.
Les meubles.
La lumière.
Même le vieux papier peint.
Il toucha le mur.
Il était chaud.
— Ce n'est pas réel.
Le garçon sourit.
— C'est ce que tu dois croire.
Samuel se retourna.
La porte était fermée.
— Comment sortir ?
— Tu ne peux pas.
— Pourquoi ?
— Parce que tu es déjà sorti.
Samuel resta immobile.
— Qu'est-ce que ça veut dire ?
Le garçon s'approcha.
— Regarde par la fenêtre.
Samuel regarda.
Dehors, le village était en flammes.
Des silhouettes marchaient dans les rues.
Des centaines.
Peut-être des milliers.
Certaines ressemblaient à des habitants.

D'autres étaient impossibles à décrire.
Et toutes levaient les yeux vers la maison.
Puis Samuel aperçut quelque chose.
Une femme.
Elle marchait seule.
Elle portait une robe blanche.
Samuel la reconnut.
— Maman...
Le garçon secoua la tête.
— Ce n'est pas elle.
— C'est son visage.
— Ce n'est pas elle.
La femme leva la tête.
Elle regarda directement Samuel.
Puis elle sourit.
Samuel recula.
— Comment...
Le garçon répondit :
— Ils peuvent maintenant prendre nos visages.

LE VILLAGE

À l'extérieur, les habitants couraient.
Certains tentaient de quitter le village.
Mais chaque route les ramenait au même endroit.
La grande place.
L'arbre.
Les maisons.
Encore.
Toujours.
Un homme monta dans une voiture.
Il démarra.
Il roula pendant dix minutes.
Puis il freina brutalement.
Devant lui...
la même maison.
Il regarda autour de lui.
— Non...
Il repartit.
Vingt minutes.

Même maison.
Il accéléra.
Trente minutes.
Même maison.
Puis quelqu'un apparut sur la route.
Une petite fille.
L'homme freina.
— Hé !
La fillette leva la tête.
— Papa ?
L'homme ouvrit la portière.
— Mon Dieu...
Il descendit.
La petite fille courut vers lui.
— Papa !
Il la prit dans ses bras.
— Ma fille...
Elle avait disparu trois ans auparavant.
Il pleurait.
— Comment es-tu revenue ?
La fillette leva les yeux.
— Je n'étais jamais partie.
L'homme sourit.
Puis il sentit quelque chose couler sur son épaule.
Du sang.
Il regarda la petite fille.
Son visage n'avait plus d'yeux.
L'homme hurla.

SOUS LA MAISON

Samuel se trouvait toujours dans son ancienne chambre.
Le garçon l'observait.
— Tu dois partir.
— Comment ?
— Trouve la porte qui n'existe pas.
Samuel fronça les sourcils.
— Quoi ?
— Il y a une porte dans chaque maison.
— Je ne vois que celle-ci.

— Celle-ci mène au passé.
— Et l'autre ?
— Au futur.
Samuel sentit un frisson.
— Où est-elle ?
Le garçon sourit.
— Derrière le miroir.
Samuel regarda le vieux miroir accroché au mur.
Son reflet était immobile.
Lui bougeait.
Le reflet ne bougeait pas.
Samuel s'approcha.
— Qu'est-ce que...
Son reflet leva lentement la main.
Samuel ne bougea pas.
Le reflet sourit.
Puis il posa son doigt contre le miroir.
Toc.
Samuel recula.
Toc.
Le reflet recommença.
Toc.
Puis le verre se fissura.
Une ligne noire apparut.
Samuel entendit une voix.
— Elias.
Il reconnut cette voix.
C'était la sienne.
Mais plus grave.
Plus vieille.
— Elias...
Samuel toucha le miroir.
Il devint glacé.
Le reflet murmura :
— Ouvre.
Samuel secoua la tête.
— Non.
— Ouvre.
— Qui es-tu ?
— Toi.

Le reflet sourit.

— Celui que tu seras.

Samuel regarda l'enfant.

— Est-ce que je dois lui faire confiance ?

Le garçon répondit :

— Jamais.

Le reflet frappa encore.

TOC.

Puis quelque chose derrière le miroir répondit.

TOC.

Samuel recula.

— Il y a quelqu'un derrière.

L'enfant hocha la tête.

— Oui.

— Qui ?

— Ceux qui sont sortis.

Samuel regarda le miroir.

Des dizaines de visages apparurent derrière la surface.

Des hommes.

Des femmes.

Des enfants.

Ils semblaient prisonniers.

Ils frappaient contre le verre.

TOC.

TOC.

TOC.

Puis tous se mirent à murmurer.

— Ouvre...

Samuel recula.

— Pourquoi veulent-ils sortir ?

Le garçon répondit :

— Parce que le miroir est la dernière porte.

— La dernière ?

— Oui.

— Et si je l'ouvre ?

Le garçon le regarda.

— Le monde des morts et celui des vivants ne seront plus séparés.

Samuel comprit.

— Alors il faut la fermer.

— Oui.

— Comment ?
Le garçon sourit.
— Avec ton vrai nom.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Encore ?
— C'est toujours ton nom.
— Pourquoi ?
— Parce que la porte t'appartient.
Samuel s'approcha du miroir.
Il posa la main dessus.
Les visages cessèrent de frapper.
Silence.
Puis une femme apparut.
Marie.
Sa mère.
— Samuel...
Samuel trembla.
— Maman ?
Elle sourit.
— Mon fils.
Le garçon cria :
— Ne l'écoute pas !
Samuel hésita.
— Maman, est-ce vraiment toi ?
La femme sourit.
— Oui.
— Quel était le nom de mon père ?
Silence.
Marie ne répondit pas.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Tu ne sais pas.
La femme sourit encore.
Mais cette fois son sourire était différent.
Trop large.
— Ton père n'a jamais eu de nom.
Samuel recula.
— Tu n'es pas ma mère.
Le visage changea.
La peau se fissura.
Les yeux devinrent noirs.

La bouche s'ouvrit beaucoup trop largement.
— Bien.
Elle sourit.
— Tu apprends vite.
Le miroir explosa.
Des morceaux de verre volèrent dans la pièce.
Samuel se protégea le visage.
Quand il releva les yeux...
le garçon avait disparu.
Le miroir n'existait plus.
À sa place se trouvait une ouverture noire.
Et quelqu'un se tenait derrière.
Un homme.
Samuel reconnut immédiatement son visage.
Mais cette fois...
il était vieux.
Très vieux.
Ses cheveux étaient blancs.
Sa peau était couverte de marques.
Il sourit.
— Enfin.
Samuel recula.
— Qui es-tu ?
L'homme répondit :
— Celui que tu deviendras si tu échoues.
Samuel sentit son sang se glacer.
— Tu es moi.
— Oui.
— Dans le futur ?
— Non.
Samuel fronça les sourcils.
— Alors quand ?
L'homme s'approcha.
— Après ta mort.
Samuel resta silencieux.
L'homme continua :
— Tu crois que les morts sortent par les portes.
Il secoua la tête.
— C'est faux.
— Alors comment sortent-ils ?

L'homme répondit :
— Ils entrent.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Dans quoi ?
L'homme posa une main contre sa poitrine.
— Dans les vivants.

LA PREMIÈRE POSSESSION

Dans le village, une femme courait.
Elle cherchait son fils.
— David !
Elle entendit une voix derrière elle.
— Maman.
Elle se retourna.
Son fils était là.
Il avait disparu depuis deux jours.
Elle courut vers lui.
— Mon bébé !
Elle le serra.
— Où étais-tu ?
Le garçon ne répondit pas.
La femme l'embrassa.
— J'ai cru que tu étais mort.
Le garçon sourit.
— Je suis mort.
Elle se figea.
— Quoi ?
Il leva les yeux.
— Mais je ne suis pas revenu seul.
La femme recula.
— David ?
Le garçon sourit.
Puis sa voix changea.
Elle devint celle d'un homme.
— Bonjour, Marie.
La femme cria.

LA MAISON

Samuel courait maintenant dans les couloirs.
Il cherchait la sortie.

Mais chaque porte menait à une autre pièce.

Chaque fenêtre donnait sur la forêt.

Chaque miroir lui montrait un autre visage.

Puis il entendit des pas.

Derrière lui.

Lents.

Réguliers.

Pas.

Pas.

Pas.

Samuel se retourna.

Personne.

Il continua.

Les pas reprirent.

Plus proches.

Il courut.

Une porte apparut.

Il l'ouvrit.

Derrière...

une chambre d'enfant.

Un berceau.

Une petite couverture.

Et une photographie posée sur une table.

Samuel prit la photo.

Il reconnut immédiatement les personnes.

Son père.

Marie.

Et un bébé.

Mais il y avait une quatrième personne.

Un garçon de sept ans.

Samuel.

Sur la photo, son père avait posé une main sur l'épaule de l'enfant.

Au dos de la photographie, une phrase était écrite :

« 17 août 1985 — le dernier jour où Elias était humain. »

Samuel sentit ses doigts trembler.

Puis une voix derrière lui :

— Tu as enfin trouvé.

Il se retourna.

Son père était là.
Vivant.
— Papa...
Son père s'approcha.
— Tu dois partir.
Samuel recula.
— Où ?
— Dans la maison.
— Nous sommes déjà dans la maison.
Son père secoua la tête.
— Non.
Il désigna la porte.
— **Nous sommes sous la maison.**
Samuel regarda le sol.
Une fissure apparut.
Puis une deuxième.
Le plancher s'ouvrit.
Un escalier descendait dans les ténèbres.
Son père murmura :
— Tout a commencé là.
Samuel demanda :
— Qu'y a-t-il en bas ?
Son père regarda son fils.
— La première porte.
— Et derrière ?
Le vieil homme hésita.
Puis il répondit :
— **Le monde avant les morts.**
Samuel descendit.
Une marche.
Puis deux.
Derrière lui, son père le suivait.
Au bout de l'escalier...
une porte immense apparut.
Elle était faite de bois noir.
Des milliers de noms étaient gravés dessus.
Samuel approcha.
Et parmi tous ces noms...
il en reconnut un.
ÉLODIE.

Puis un deuxième.

MARIE.

Puis un troisième.

SAMUEL.

Et enfin...

ELIAS.

Samuel posa la main sur la porte.

Elle s'ouvrit toute seule.

Une odeur de terre humide envahit l'escalier.

Son père murmura :

— Ne regarde pas.

Samuel regarda.

Et il vit.

Des milliers de personnes se tenaient dans une immense salle souterraine.

Toutes immobiles.

Toutes tournées vers lui.

Toutes mortes.

Puis elles levèrent la tête.

Et ensemble...

elles prononcèrent son nom.

— **ELIAS.**

Samuel recula.

Son père pleurait.

— Ils t'attendaient.

Samuel demanda :

— Pourquoi ?

Son père répondit :

— Parce que tu es le dernier.

— Le dernier quoi ?

Son père leva les yeux.

— **Le dernier vivant capable de fermer la porte.**

Derrière eux, quelque chose se mit à rire.

Samuel se retourna.

La créature était là.

Mais elle n'était plus seule.

Derrière elle se tenaient des centaines de silhouettes.

Et parmi elles...

Élodie.

La vraie.

Elle regardait Samuel avec des larmes dans les yeux.
 — Papa...
 Samuel fit un pas.
 — Élodie !
 Elle secoua la tête.
 — Ne viens pas.
 La créature posa une main sur son épaule.
 — Tu voulais la retrouver.
 Samuel serra les poings.
 — Libère-la.
 La créature sourit.
 — Je peux.
 — Alors fais-le.
 — À une condition.
 Samuel regarda la créature.
 — Laquelle ?
 Elle répondit :
 — **Tu dois prendre sa place.**
 Samuel sentit le sol disparaître sous ses pieds.
 — Où ?
 La créature désigna la porte.
 — Derrière.
 Les morts avancèrent d'un pas.
 Samuel regarda Élodie.
 Elle pleurait.
 Puis elle murmura :
 — Papa...
 — Oui ?
 — Si tu entres...
 Elle s'interrompit.
 — ...ne crois pas celui qui te dira qu'il t'aime.
 Samuel fronça les sourcils.
 — Pourquoi ?
 Élodie regarda son père.
 Puis sa mère.
 Puis la créature.
 Et elle murmura :
 — **Parce qu'il n'y a plus personne ici qui soit humain.**
 La porte commença à se refermer.
 Samuel posa les deux mains dessus.

Mais avant qu'elle ne claque...
une petite main apparut entre les battants.
Celle d'un enfant.
Un enfant que Samuel connaissait.
Son propre visage.
L'enfant murmura :
— Elias...
Samuel répondit :
— Oui ?
Le garçon sourit.
— **Tu as oublié quelqu'un.**
La porte s'ouvrit brutalement.
Et derrière l'enfant...
Samuel aperçut une silhouette immense.
Plus grande que l'arbre.
Plus grande que la salle.
Quelque chose qui n'avait ni visage...
ni corps.
Seulement deux yeux.
Deux yeux ouverts depuis des milliers d'années.
La chose regarda Samuel.
Et pour la première fois...
elle prononça un mot.
— **Enfin.**
Puis toutes les lumières s'éteignirent.
Et dans le noir...
Samuel entendit une dernière voix.
La voix de son père.
— Cours, Elias.
Puis un cri.
Et quelqu'un referma la porte derrière lui.

CHAPITRE 12 - CE QUI DORT SOUS LA TERRE

Samuel ne savait plus depuis combien de temps il courait.
Il n'y avait plus de couloir.
Plus de maison.
Plus d'escalier.
Seulement une obscurité épaisse qui semblait absorber jusqu'au
bruit de ses pas.
Il courait pourtant.
Parce qu'il entendait quelque chose derrière lui.
Une respiration.
Lente.
Profonde.
Régulière.
Inspire.
Expire.
Inspire.
Expire.
La chose le suivait.
Samuel ne se retourna pas.
Son père lui avait dit de courir.
Pour la première fois de sa vie...
il allait lui obéir.
Puis une voix d'enfant résonna devant lui.
— Elias...
Samuel s'arrêta.
Le silence retomba.
— Élodie ?
Aucune réponse.
Il avança.
Une faible lumière apparut au loin.
Il marcha vers elle.
La lumière grandit.
Puis Samuel découvrit une immense salle.
Au centre se trouvait un puits.
Un puits parfaitement circulaire.
Les murs étaient couverts de symboles anciens.
Des dizaines de bougies brûlaient autour.

Samuel s'approcha.

Une inscription était gravée sur la pierre.

Il passa ses doigts dessus.

Il ne connaissait pas cette langue.

Pourtant...

il comprit.

**« CE QUI EST ENTERRÉ NE DOIT PAS ÊTRE
RÉVEILLÉ. »**

Samuel murmura :

— Trop tard.

Une voix répondit derrière lui.

— Beaucoup trop tard.

Samuel se retourna.

Son père était là.

Mais il ne ressemblait plus au vieil homme qu'il avait vu quelques minutes auparavant.

Il était plus jeune.

Beaucoup plus jeune.

Samuel le regarda.

— Quel âge as-tu ?

Son père sourit tristement.

— Celui que j'avais lorsque tout a commencé.

Samuel comprit.

— 1985.

— Oui.

— Tu n'as jamais vieilli.

— J'ai vieilli.

Il regarda ses mains.

— Mais pas ici.

Samuel s'approcha.

— Qu'est-ce que cet endroit ?

Son père répondit :

— Le premier sanctuaire.

— De qui ?

Le vieil homme regarda le puits.

— De personne.

— Alors pourquoi l'avoir construit ?

— Il n'a pas été construit.

Samuel fronça les sourcils.

— Alors ?

Son père murmura :
— Il était déjà là.
Un grondement sourd monta du puits.
Samuel recula.
— Qu'est-ce qu'il y a dessous ?
Son père ne répondit pas.
— Papa.
— Ne demande pas.
— Je veux savoir.
Le vieil homme ferma les yeux.
— Alors écoute.

AVANT LE VILLAGE

Il y a très longtemps...
bien avant les maisons...
bien avant les routes...
bien avant que les hommes donnent des noms aux choses...
la terre existait déjà.
Et sous cette terre...
quelque chose dormait.
Les premiers habitants découvrirent le puits.
Ils pensèrent qu'il s'agissait d'une source.
Ils descendirent.
Un seul homme remonta.
Il était devenu fou.
Il répétait toujours la même phrase :
« Ce n'est pas mort. »
Les anciens décidèrent alors de fermer le puits.
Ils construisirent un cercle de pierres.
Ils enterrèrent des objets sacrés.
Ils sacrifièrent leur propre sang.
Mais rien ne fonctionna.
Alors ils firent quelque chose de plus terrible.
Ils donnèrent un nom à ce qui dormait.
Le père de Samuel regarda son fils.
— Pourquoi lui donner un nom ?
— Parce que les hommes pensent qu'une chose nommée peut être contrôlée.
— Et ça a marché ?

Son père sourit tristement.

— Non.

— Quel était son nom ?

Le vieil homme regarda Samuel.

— Ils l'appelaient **N'KALA**.

Le puits trembla.

Samuel sentit quelque chose bouger sous ses pieds.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Celui qui mange les noms.

Samuel resta silencieux.

— Les noms ?

— Oui.

— Comment peut-on manger un nom ?

Son père répondit :

— En prenant l'identité de celui qui le porte.

Samuel comprit soudain.

— C'est pour ça qu'ils prennent les visages.

— Oui.

— Et les souvenirs.

— Oui.

— Et les voix.

— Oui.

Le grondement sous le puits devint plus fort.

— Pourquoi moi ?

Son père regarda son fils.

— Parce que tu as été marqué avant même ta naissance.

LA MARQUE

Samuel regarda son bras.

Les treize marques étaient toujours là.

— Pourquoi treize ?

Son père répondit :

— Parce qu'il y avait treize gardiens.

— Et ils sont morts ?

— Tous.

— Comment ?

— N'KALA les a mangés.

Samuel regarda les marques.

— Alors pourquoi suis-je encore vivant ?

— Parce que tu n'es pas un gardien comme les autres.

— Qu'est-ce que je suis ?

Son père s'approcha.

— Le dernier héritier.

Samuel secoua la tête.

— Héritier de quoi ?

— Du premier gardien.

Le vieil homme désigna le puits.

— Celui qui a enfermé N'KALA.

Samuel sentit son cœur accélérer.

— Qui était-il ?

Son père répondit :

— Un enfant.

Samuel resta immobile.

— Un enfant ?

— Oui.

— Quel âge ?

— Sept ans.

Samuel comprit.

— Elias.

Son père hocha la tête.

— Elias.

Un bruit retentit derrière eux.

TOC.

Samuel se retourna.

Une petite main venait d'apparaître sur le bord du puits.

Puis une tête.

Un garçon sortit lentement.

Sept ans.

Même visage que Samuel.

Le garçon sourit.

— Tu m'as appelé.

Samuel recula.

— Tu es Elias.

Le garçon secoua la tête.

— Non.

— Alors qui es-tu ?

— Celui qui était là avant toi.

Samuel regarda son père.

— Qui est-ce ?

Le vieil homme répondit :
— Le premier Elias.
Samuel regarda l'enfant.
— Combien d'Elias y a-t-il ?
Le garçon sourit.
— Autant qu'il en faut.
Samuel sentit un frisson.
— Pourquoi ?
— Pour que la porte reste fermée.
Le garçon s'approcha.
— Ton père t'a menti.
Samuel regarda son père.
— Sur quoi ?
Le garçon répondit :
— Tu n'es pas le septième.
Silence.
— Alors combien ?
Le garçon leva les yeux.
— **Le centième.**
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Impossible.
Le garçon sourit.
— Ils ont tous porté ton visage.
— Qui ?
— Les Elias.
Samuel regarda autour de lui.
Des silhouettes apparurent dans l'obscurité.
Des dizaines.
Puis des centaines.
Toutes avaient son visage.
Des enfants.
Des adolescents.
Des vieillards.
Tous le regardaient.
Samuel murmura :
— Ce sont mes ancêtres ?
Son père secoua la tête.
— Non.
— Alors qui sont-ils ?
Le vieil homme répondit :

— Les précédents.
 Samuel fixa les silhouettes.
 — Des copies ?
 — Des réceptacles.
 Le premier garçon s'approcha.
 — Chaque fois que N'KALA se réveille...
 Il posa sa main sur le bras de Samuel.
 — ...un Elias doit naître.
 Samuel retira son bras.
 — Et que deviennent-ils ?
 Le garçon répondit :
 — Ils meurent.
 — Pour refermer la porte ?
 — Oui.
 Samuel regarda son père.
 — Et moi ?
 Le vieil homme détourna les yeux.
 Samuel comprit.
 — Je dois mourir.
 Son père ne répondit pas.
 — C'est ça ?
 Silence.
 — Je dois mourir pour refermer la porte.
 Son père murmura :
 — Oui.
 Samuel recula.
 — Tu savais depuis le début.
 — Oui.
 — Tu m'as fait revenir ici pour me tuer.
 — Non.
 Samuel cria :
 — Alors pourquoi ?
 Son père leva les yeux.
 — Parce que cette fois...
 Il regarda le puits.
 — ...ça ne suffira pas.
 Samuel se figea.
 — Quoi ?
 — N'KALA est trop fort.
 — Pourquoi ?

— Parce que tu as ouvert les portes.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Combien de morts sont sortis ?
Son père répondit :
— Tous.
Samuel pensa au village.
— Alors ils sont libres.
— Non.
— Pourquoi ?
Le vieil homme regarda son fils.
— Parce qu'ils ne sont pas sortis.
Samuel fronça les sourcils.
— Qu'est-ce que tu racontes ?
— Ils ont été remplacés.
— Par quoi ?
Son père murmura :
— **Par N'KALA.**
Samuel sentit son sang se glacer.
— Les morts...
— Ne sont pas des morts.
— Alors ?
— Ce sont des morceaux de lui.
Samuel comprit enfin.
Chaque personne qui avait franchi une porte...
chaque visage...
chaque voix...
chaque souvenir...
n'était qu'une partie de la même chose.
Une seule entité.
Des milliers de corps.
Une seule conscience.
— Il est déjà dans le village.
— Oui.
— Il est dans les habitants.
— Oui.
— Alors...
Samuel regarda son père.
— Il est aussi ici.
Le vieil homme hocha lentement la tête.
— Il est partout.

LE PUIT

Le sol trembla.

Une fissure apparut autour du puits.

Puis une voix monta des profondeurs.

— **Elias...**

Samuel recula.

— N'KALA.

La voix répondit :

— Tu as grandi.

Samuel regarda son père.

— Il me connaît.

— Il te connaît mieux que moi.

— Comment ?

Son père répondit :

— Il était dans ta tête avant que tu apprennes à parler.

Samuel sentit une douleur terrible dans son crâne.

Des souvenirs surgirent.

Une chambre.

Un berceau.

Sa mère.

Son père.

Et au-dessus du bébé...

une ombre.

Une immense silhouette.

Elle posait un doigt sur son front.

Puis elle murmurait :

— **Un jour, tu ouvriras la porte.**

Samuel hurla.

Il tomba au sol.

Le souvenir disparut.

Son père s'agenouilla près de lui.

— Samuel !

— Ne m'appelle pas comme ça.

— Elias...

Samuel leva les yeux.

— Il était là quand je suis né.

— Oui.

— Il m'a marqué.

— Oui.

— Pourquoi ?
Son père répondit :
— Parce qu'il savait que tu serais différent.
— Différent comment ?
Le vieil homme hésita.
Puis il dit :
— Tu es le premier Elias qui peut entrer dans son esprit.
Samuel resta silencieux.
— Et le premier capable de le tuer.
Un silence absolu.
Samuel regarda le puits.
— Comment ?
Son père répondit :
— Tu dois entrer.
Samuel secoua la tête.
— Dans le puits ?
— Non.
Il posa une main sur la poitrine de Samuel.
— **Dans sa mémoire.**

LA PORTE INTÉRIEURE

Le puits s'ouvrit.
Une lumière noire en sortit.
Samuel sentit son corps devenir léger.
Son père recula.
— Il commence.
— Quoi ?
— Il vient te chercher.
Samuel sentit une main invisible saisir son visage.
Puis une voix murmura :
— Elias...
Samuel ferma les yeux.
Il vit une maison.
Puis une autre.
Puis une ville.
Puis un pays.
Puis le monde.
Des millions de personnes.
Toutes avec des visages différents.

Mais toutes reliées.
Toutes reliées à la même chose.
N'KALA.
Samuel comprit alors.
L'entité n'habitait pas sous la terre.
Elle utilisait la terre.
Elle utilisait les morts.
Elle utilisait les souvenirs.
Mais son véritable refuge était ailleurs.
Dans quelque chose qu'aucun homme ne pouvait atteindre.
La peur.
Samuel ouvrit les yeux.
Il était de nouveau dans la salle.
Son père le regardait.
— Tu l'as vu.
Samuel hocha la tête.
— Oui.
— Qu'est-ce que tu vas faire ?
Samuel regarda le puits.
— Je vais entrer.
Son père pâlit.
— Tu ne peux pas.
— Pourquoi ?
— Parce que personne n'est jamais revenu.
Samuel sourit tristement.
— Alors je serai le premier.
Il s'approcha du puits.
La petite fille apparut derrière lui.
— Papa...
Samuel se retourna.
— Élodie.
Elle pleurait.
— Ne pars pas.
Samuel s'agenouilla.
— Je dois y aller.
— Tu ne reviendras pas.
— Peut-être.
Elle secoua la tête.
— Non.
Samuel lui prit les mains.

— Si je ne le fais pas...
Elle termina sa phrase :
— ...il sortira complètement.
Samuel hocha la tête.
Puis elle lui donna quelque chose.
Un petit bracelet.
Celui qu'elle portait.
Samuel le prit.
— Pourquoi ?
Elle murmura :
— Pour te rappeler qui tu es.
Samuel regarda le bracelet.
Une seule lettre y était gravée.
S.
Il sourit.
— Samuel.
Élodie secoua la tête.
— Non.
Elle posa un doigt sur la lettre.
— **Souvenir.**
Samuel comprit.
Le bracelet n'était pas marqué d'un nom.
Il était marqué d'une fonction.
Élodie n'était pas son souvenir.
Elle était le souvenir de tous ceux que N'KALA avait dévorés.
Et elle les portait en elle.
Samuel se releva.
— Si je détruis N'KALA...
Élodie murmura :
— Je disparaîs aussi.
Samuel resta silencieux.
— Pourquoi ?
— Parce que je suis faite de lui.
Samuel serra les poings.
— Alors je trouverai un moyen de te sauver.
Elle sourit.
— C'est pour ça que je t'aime.
Puis elle recula.
— Va.
Samuel regarda une dernière fois son père.

Le vieil homme pleurait.
— Je suis désolé.
Samuel répondit :
— Je sais.
Il se retourna.
Et sauta dans le puits.
Il tomba.
Longtemps.
Très longtemps.
Mais il ne touchait jamais le fond.
Autour de lui, des voix murmuraient.
Des milliers.
Puis des millions.
Des voix de femmes.
D'hommes.
D'enfants.
Toutes parlaient en même temps.
Puis elles se turent.
Une seule voix resta.
Une voix profonde.
Ancienne.
Immense.
— **Elias.**
Samuel ouvrit les yeux.
Il ne tombait plus.
Il se tenait debout.
Devant lui se trouvait une porte.
Une porte gigantesque.
Plus grande que la montagne.
Plus vieille que le village.
Elle était couverte de noms.
Des milliers.
Mais au centre...
un seul nom était gravé.
SAMUEL.
La porte s'ouvrit.
Et derrière...
Samuel vit quelque chose qu'il n'aurait jamais dû voir.
Un monde entier.
Un monde fait de souvenirs.

Et au milieu de ce monde...
une petite maison.
Dans cette maison...
un garçon de sept ans.
Assis devant une fenêtre.
Le garçon regardait Samuel.
Puis il sourit.
— Tu es enfin arrivé.
Samuel s'approcha.
— Qui es-tu ?
Le garçon répondit :
— **Je suis N'KALA.**
Samuel resta immobile.
Le garçon sourit.
— Et maintenant...
Il ouvrit les bras.
— ...nous allons parler de ta naissance.

CHAPITRE 13 - LA NUIT OÙ ELIAS EST NÉ

La première chose qu'Elias entendit fut le battement d'un cœur.

Boum.

Silence.

Boum.

Silence.

Boum.

Il ouvrit les yeux.

Il n'était plus dans le puits.

Il n'était plus sous la maison.

Il n'était même plus dans le village.

Il se trouvait dans une chambre.

Une petite chambre blanche.

Une ampoule suspendue au plafond oscillait doucement.

À gauche, un vieux lit.

À droite, une armoire.

Et devant lui...

une fenêtre.

Dehors, la nuit était noire.

Pas une nuit ordinaire.

Une nuit sans étoiles.

Sans lune.

Sans le moindre reflet dans le ciel.

Elias s'approcha de la fenêtre.

Il posa la main sur la vitre.

Elle était froide.

Derrière lui, une voix d'enfant murmura :

— Tu te souviens ?

Elias se retourna.

Le garçon de sept ans était assis sur le lit.

Le même visage.

Les mêmes yeux.

Le même sourire.

Mais cette fois, Elias ne ressentit pas de peur.

Il ressentit quelque chose de pire.

Une impression de déjà-vu.

Comme s'il avait vécu cette scène des centaines de fois.

— Où sommes-nous ?
Le garçon répondit :
— Là où tout a commencé.
— En 1985 ?
— Oui.
Elias regarda ses mains.
Elles étaient petites.
Celles d'un enfant.
Il toucha son visage.
Sa peau était celle d'un garçon de sept ans.
— Je suis redevenu un enfant.
— Non.
Le garçon descendit du lit.
— Tu regardes seulement avec les yeux de l'enfant que tu étais.
Elias fronça les sourcils.
— Qui es-tu réellement ?
Le garçon s'approcha.
— Tu poses toujours la mauvaise question.
— Alors quelle est la bonne ?
Le garçon leva un doigt.
— Demande-moi **qui est né cette nuit-là**.
Elias sentit un frisson.
— Elias.
Le garçon sourit.
— Non.
Puis il disparut.
La porte de la chambre s'ouvrit.
Elias entendit une voix.
Une voix de femme.
Une voix qu'il connaissait.
— Il arrive.
Elias se précipita dans le couloir.
Et tout autour de lui...
le passé venait de se réveiller.

17 AOÛT 1985

La maison était exactement comme dans ses souvenirs.
Les murs jaunis.
Le vieux parquet.

La lampe du salon.
Le portrait de ses grands-parents.
Mais quelque chose était différent.
L'horloge du couloir indiquait **2 h 17**.
Elias s'approcha.
L'aiguille des secondes ne bougeait pas.
Elle était bloquée.
2 h 17.
Une voix retentit derrière lui.
— Ne touche pas à l'horloge.
Elias se retourna.
Son père.
Jeune.
Trente ans à peine.
Il portait une chemise blanche tachée de sang.
Elias le regarda.
— Papa.
Son père s'arrêta.
Il semblait voir quelque chose que lui seul pouvait voir.
— Tu n'es pas censé être ici.
— Je veux comprendre.
— Tu ne peux pas.
— Pourquoi ?
Son père s'approcha.
— Parce que si tu comprends...
Il s'arrêta.
— ...tu te souviendras.
— De quoi ?
Le visage de son père se crispa.
— De ta mort.
Elias resta silencieux.
— Je suis mort en 1985 ?
Son père ferma les yeux.
— Oui.
Un silence.
Puis Elias demanda :
— Alors qui suis-je ?
Son père le regarda.
— C'est justement ce que je voulais empêcher.
Un cri retentit à l'étage.

Le cri d'une femme.
Son père se précipita vers l'escalier.
Elias le suivit.
— Papa !
— Reste ici !
— Non !
— Elias !
Le prénom résonna dans la maison.
Et immédiatement...
toutes les lumières s'éteignirent.

LA CHAMBRE

Une porte claqua à l'étage.
Puis une autre.
Puis une autre.
Quelqu'un marchait dans le couloir.
Pas.
Pas.
Pas.
Elias monta lentement.
Son père avait disparu.
La porte de la chambre était entrouverte.
Une lumière rouge s'en échappait.
Elias poussa.
La chambre était plongée dans une pénombre étrange.
Sa mère était allongée sur le lit.
Elle transpirait.
Elle pleurait.
Une sage-femme se tenait à côté d'elle.
Et au pied du lit...
il y avait quelqu'un.
Un homme.
Très grand.
Vêtu entièrement de noir.
Elias ne voyait pas son visage.
Sa mère le regarda.
Ses yeux s'écarrillèrent.
— Elias ?
Elias s'approcha.

— Maman.
Elle se mit à pleurer.
— Tu ne devrais pas être là.
— Je veux savoir ce qui s'est passé.
La sage-femme recula.
— Qui êtes-vous ?
Elias la regarda.
— Je suis son fils.
La femme pâlit.
Elle regarda sa mère.
Puis le père.
Puis Elias.
— Mais...
Elle trembla.
— Il n'est pas encore né.
Elias sentit son cœur s'arrêter.
La femme enceinte se mit à hurler.
L'homme en noir tourna lentement la tête vers Elias.
Même sans voir son visage...
Elias sentit qu'il souriait.
— Voilà donc le premier.
La voix était profonde.
Pas humaine.
Elias recula.
— Qui êtes-vous ?
L'homme répondit :
— Celui qui attend.
Sa mère cria :
— Ne lui parle pas !
L'homme s'approcha.
Chaque pas faisait vibrer le plancher.
— Tu ne devrais pas être ici.
Elias répondit :
— Vous non plus.
L'homme s'arrêta.
Puis il rit.
Un rire extrêmement doux.
Presque affectueux.
— Tu as toujours été courageux.
Elias sentit une douleur dans son bras.

Les treize marques apparurent.
L'homme les regarda.
— Elles sont déjà là.
Elias regarda sa peau.
— Qui me les a faites ?
L'homme répondit :
— Ta mère.
— Ma mère ?
Elle se mit à pleurer.
— Je suis désolée.
Elias se tourna vers elle.
— Pourquoi ?
Elle posa une main sur son ventre.
— Parce que je t'ai demandé de venir.
Elias fronça les sourcils.
— Quoi ?
— Je t'ai appelé.
— Je suis ton fils.
— Non.
Elle secoua la tête.
— Pas encore.

LE PREMIER CRI

Un cri déchira la pièce.
La sage-femme se précipita vers le lit.
— Il arrive !
Son père entra.
Il tenait quelque chose dans sa main.
Un petit couteau.
Elias le regarda.
— Pourquoi as-tu ça ?
Son père ne répondit pas.
Il regardait l'homme en noir.
— Tu m'avais promis.
L'homme répondit :
— J'ai tenu ma promesse.
— Tu avais promis qu'il vivrait.
— Il vivra.
— Les deux ?

Silence.
Elias regarda son père.
— Les deux quoi ?
Son père le regarda.
Puis détourna les yeux.
— Il n'y a jamais eu deux enfants.
L'homme en noir sourit.
— Si.
Il posa une main sur le ventre de la mère.
— Il y en a toujours eu deux.
La mère hurla.
Le bébé sortit.
Un cri aigu remplit la chambre.
La sage-femme le prit.
— C'est un garçon.
Le père s'approcha.
Il regarda le nouveau-né.
Puis Elias.
Son visage devint livide.
— Non...
Elias s'approcha.
— Quoi ?
Son père murmura :
— Il a ton visage.
Elias regarda le bébé.
Le nouveau-né ouvrit les yeux.
Des yeux parfaitement noirs.
Puis il sourit.
Un nouveau-né ne pouvait pas sourire ainsi.
La sage-femme lâcha presque l'enfant.
— Mon Dieu...
Le père murmura :
— Ce n'est pas possible.
L'homme en noir s'approcha.
— Donnez-le-moi.
Le père recula.
— Non.
— Tu as accepté.
— J'ai changé d'avis.
L'homme sourit.

— Trop tard.
Il tendit la main.
La température de la chambre chuta brutalement.
La mère cria :
— PRENDS-MOI !
Tout le monde se tourna vers elle.
Elle pleurait.
— Prends-moi à sa place.
L'homme la regarda.
— Tu sais ce que cela signifie.
— Oui.
— Tu mourras.
— Oui.
— Ton fils vivra.
— Oui.
L'homme sourit.
— Alors le marché est conclu.
Elias comprit.
— Maman...
Elle le regarda.
— Pardonne-moi.
— Pourquoi ?
Elle pleura.
— Parce que je savais que tu reviendrais.

LE COUTEAU

Son père s'approcha d'Elias.
— Écoute-moi.
— Non.
— Tu dois partir.
— Non.
— Tu dois me faire confiance.
Elias recula.
— Tu m'as tué.
Son père ne répondit pas.
— Tu m'as sacrifié.
Silence.
— Tu as sacrifié maman.
Son père trembla.

— Je voulais sauver ton frère.
Elias regarda le bébé.
— Ce n'est pas mon frère.
Le bébé tourna la tête.
Ses yeux noirs se fixèrent sur Elias.
Puis il murmura :
— Grand frère.
Elias recula.
La sage-femme hurla.
— Le bébé parle !
L'homme en noir sourit.
— Il a toujours parlé.
Le père prit Elias par le bras.
— Maintenant.
— Quoi ?
— Nous devons partir.
Elias résista.
— Je ne partirai pas.
Son père sortit le couteau.
— Je suis désolé.
Elias regarda la lame.
— Tu vas me tuer.
— Oui.
— Pourquoi ?
— Parce que si tu meurs ici...
Il pleurait.
— ...tu ne mourras jamais vraiment.
Elias ne comprenait pas.
Son père leva le couteau.
Puis il s'arrêta.
Quelque chose venait de changer.
Le bébé pleurait.
Mais ce n'était plus le cri d'un nouveau-né.
C'était un cri d'homme.
Un cri ancien.
La maison trembla.
Les murs se fissurèrent.
L'homme en noir se retourna.
Pour la première fois...
il semblait avoir peur.

— Non.
Son père regarda le bébé.
— Qu'est-ce qu'il se passe ?
L'homme répondit :
— Il a choisi.
— Qui ?
L'homme regarda Elias.
— **Lui.**
Elias sentit quelque chose entrer dans sa poitrine.
Une douleur brûlante.
Il tomba à genoux.
Les treize marques s'illuminèrent.
Puis une quatorzième apparut.
Son père cria :
— Ce n'est pas possible !
L'homme en noir recula.
— Il ne devrait pas avoir cette marque.
Elias leva les yeux.
— Qu'est-ce que c'est ?
L'homme répondit :
— La marque du refus.
— Du refus de quoi ?
— De mourir.
Elias se releva.
Il regarda son père.
— Alors je ne mourrai pas.
Son père recula.
— Elias...
— Tu m'as sacrifié.
— Oui.
— Mais ça n'a pas marché.
Le bébé se mit à rire.
L'homme en noir recula encore.
— Non...
Le rire devint plus fort.
Puis toutes les fenêtres de la maison explosèrent.

LA NUIT DES DEUX ENFANTS

Le village entier entendit le cri.

Les chiens hurlèrent.
Les oiseaux quittèrent les arbres.
Les lumières des maisons s'éteignirent une à une.
Puis toutes les horloges s'arrêtèrent.

2 h 17.

Partout.
La même heure.
Des villageois sortirent dans les rues.
Ils regardèrent la maison.
Une lumière noire brillait derrière les fenêtres.
Puis quelque chose sortit du toit.
Une silhouette gigantesque.
Les habitants tombèrent à genoux.
Certains commencèrent à prier.
D'autres coururent.
Mais personne ne quitta le village.
Parce que les routes avaient disparu.
À l'intérieur de la maison...
Elias se tenait devant le bébé.
Son père était au sol.
Sa mère ne respirait plus.
La sage-femme avait disparu.
L'homme en noir n'était plus là.
Le bébé regarda Elias.
— Tu sais maintenant.
Elias murmura :
— Quoi ?
— Pourquoi tu es revenu.
— Je ne suis jamais revenu.
Le bébé sourit.
— Si.
— Quand ?
— Chaque fois que quelqu'un prononce ton nom.
Elias recula.
— Combien de fois ?
Le bébé répondit :
— Cent.
Elias sentit son cœur se serrer.
— Cent fois...
— Oui.

— Alors je suis mort cent fois ?

Le bébé secoua la tête.

— Non.

Il sourit.

— Tu as vécu cent vies.

Elias regarda le bébé.

— Et toi ?

— Je t'ai attendu dans chacune.

Un silence.

Puis Elias comprit.

— Tu es N'KALA.

Le bébé sourit.

— Enfin.

LE PACTE

Son père se releva péniblement.

— Elias...

Elias se retourna.

— Pourquoi m'avoir choisi ?

Son père pleurait.

— Parce que tu étais le seul qui pouvait lui résister.

— Alors pourquoi me sacrifier ?

— Parce que je pensais que ta mort le détruirait.

— Mais tu savais que je reviendrais.

— Oui.

— Alors tu savais que je pourrais le combattre.

Son père secoua la tête.

— Je ne savais pas que tu serais capable de te souvenir.

Elias regarda N'KALA.

Le bébé était toujours dans son berceau.

Mais son visage changeait.

Un instant, c'était celui d'un nouveau-né.

Puis celui d'un enfant.

Puis celui d'un vieillard.

Puis celui de Samuel.

Puis celui d'Elias.

— Pourquoi prendre mon nom ?

N'KALA répondit :

— Parce qu'un nom est une porte.

— Et mon nom ?
— Est la plus ancienne.
Elias s'approcha.
— Tu veux entrer en moi.
— Non.
— Alors ?
N'KALA sourit.
— Je veux que tu m'invites.
Elias comprit.
Il devait prononcer son nom.
Pas celui de N'KALA.
Le sien.
C'était le véritable piège.
Depuis le début...
la créature ne cherchait pas à prendre son corps.
Elle voulait qu'Elias lui donne volontairement la permission
d'entrer.
Elias recula.
— Je ne t'inviterai jamais.
Le bébé se mit à rire.
— Tu l'as déjà fait.
— Quand ?
Le bébé répondit :
— **À ta naissance.**
Elias sentit le monde se fissurer.

LE SOUVENIR INTERDIT

Tout disparut.
La maison.
Le bébé.
Son père.
Sa mère.
Le village.
Elias se retrouva dans une obscurité totale.
Puis il entendit une voix.
Celle d'une femme.
— Mon bébé...
Une autre voix.
Un homme.

— Il est trop tard.
Puis un cri.
Puis le bruit d'une porte.
Puis des pas.
Puis une voix d'enfant.
— Papa ?
Elias ouvrit les yeux.
Il se trouvait dans une pièce qu'il ne connaissait pas.
Un berceau était devant lui.
À l'intérieur...
un bébé dormait.
Elias s'approcha.
Le bébé ouvrit les yeux.
Mais cette fois...
il n'avait pas les yeux noirs.
Ils étaient bleus.
Les mêmes yeux que ceux d'Elias.
Une femme entra.
Elle portait une robe blanche.
Elias la reconnut.
Ce n'était pas sa mère.
C'était Élodie.
Mais elle avait le visage d'une adulte.
Elle regarda le bébé.
Puis Elias.
— Tu dois partir.
Elias demanda :
— Où ?
Elle répondit :
— Dans le futur.
— Pourquoi ?
— Parce que tu dois rencontrer quelqu'un.
— Qui ?
Elle regarda le bébé.
— Toi.
Elias sentit son cœur se serrer.
— Je ne comprends pas.
Élodie s'approcha.
Elle posa une main sur son visage.
— Tu ne dois jamais oublier une chose.

— Quoi ?
Elle murmura :
— **N'KALA n'est pas né en 1985.**
Elias resta immobile.
— Alors quand ?
Élodie regarda derrière lui.
Une immense ombre apparut.
— Il est né...
Elle s'interrompit.
Puis elle murmura :
— **avec le premier homme qui a eu peur de mourir.**
L'ombre grandit.
Élodie recula.
— Il arrive.
Elias se retourna.
Deux yeux noirs apparurent dans l'obscurité.
Puis une voix :
— Elias.
Elias serra les poings.
— Je n'ai plus peur de toi.
La voix répondit :
— Ce n'est pas ta peur que je veux.
— Alors quoi ?
— **Ta mémoire.**
Une main gigantesque apparut.
Elle traversa l'obscurité.
Elias tenta de fuir.
Mais avant qu'elle ne l'atteigne...
Élodie cria :
— **RÉVEILLE-TOI !**
Elias ouvrit brutalement les yeux.
Il était allongé sur le sol.
Il respirait difficilement.
Autour de lui...
des bougies.
Le puits.
Les murs souterrains.
Il était revenu.
Son père était agenouillé près de lui.
— Elias !

Elias se redressa.
— Depuis combien de temps ?
Son père le regarda.
— Trois jours.
Elias pâlit.
— Trois jours ?
— Oui.
— Le village ?
Son père baissa les yeux.
— Il n'existe plus.
Elias se releva.
— Les morts ?
— Ils sont partout.
— N'KALA ?
Son père ne répondit pas.
Elias comprit.
— Il est sorti.
Son père hocha la tête.
— Oui.
Elias regarda son bras.
Les treize marques avaient disparu.
Il n'en restait qu'une.
La quatorzième.
La marque du refus.
Son père murmura :
— C'est impossible.
Elias regarda la marque.
Puis il sourit.
— Non.
Il regarda le puits.
— C'est la première fois que je gagne.
Son père secoua la tête.
— Tu ne comprends pas.
— Quoi ?
— La marque n'est pas une protection.
Elias se figea.
— Alors qu'est-ce que c'est ?
Son père leva les yeux.
— Une invitation.
Le sol trembla.

Un bruit monta du puits.

Boum.

Puis un autre.

Boum.

Puis un troisième.

Boum.

Comme un cœur gigantesque.

Elias regarda son père.

— Il est sous nous.

Son père murmura :

— Non.

Il regarda Elias.

— **Il est en toi.**

Elias sentit quelque chose bouger dans sa poitrine.

Puis une voix sortit de sa propre bouche.

Une voix qui n'était pas la sienne.

— Enfin...

Elias se figea.

Son père recula.

— Non...

La voix reprit.

— Nous sommes prêts.

Elias porta les mains à sa gorge.

— Sortez de moi !

Son père cria :

— Ne prononce pas ton nom !

Elias comprit trop tard.

La voix dans sa poitrine se mit à rire.

Et dans l'obscurité derrière eux...

une porte apparut.

Sur cette porte était écrit :

ELIAS

Puis une seconde inscription apparut dessous :

PREMIÈRE VIE — TERMINÉE

Elias fixa les mots.

Son père pleurait.

Une troisième ligne apparut lentement.

DEUXIÈME VIE — EN COURS

Puis une quatrième.

CENTIÈME VIE — EN COURS

Elias recula.

Et une dernière ligne s'inscrivit.

CENT UNIÈME VIE — COMMENCEMENT

La porte s'ouvrit.

Derrière...

quelqu'un attendait.

Quelqu'un qui portait son visage.

Quelqu'un qui souriait.

Et cette fois...

Elias reconnut parfaitement cette personne.

C'était lui-même.

Mais beaucoup plus vieux.

Le vieil Elias murmura :

— Tu as enfin compris.

— Compris quoi ?

Le vieil homme sourit.

— **Nous ne sommes pas deux.**

Elias sentit le froid envahir son corps.

— Alors combien sommes-nous ?

Le vieil homme répondit :

— **Un seul.**

Puis il ajouta :

— Et maintenant que tu te souviens...

Il ouvrit les bras.

— ...nous pouvons commencer la vraie histoire.

CHAPITRE 14 - LA MAISON DES SOUVENIRS

Quand Elias sortit de la forêt, le soleil était déjà couché.

Il s'arrêta au bord du chemin.

Devant lui...

le village n'existait plus.

Il n'y avait plus de maisons.

Plus de lampadaires.

Plus de voitures.

Plus de voix.

Seulement une immense étendue de terre noire.

Comme si un incendie avait ravagé l'endroit.

Pourtant, Elias ne sentait aucune odeur de fumée.

Il avançait lentement.

Ses chaussures s'enfonçaient dans une boue froide.

Il regarda autour de lui.

— Marie ?

Aucune réponse.

— Élodie ?

Silence.

Il continua.

Puis il aperçut quelque chose.

Une maison.

Au milieu de ce qui avait été le village.

Une maison intacte.

Elias s'arrêta.

Il connaissait cette maison.

Il l'avait vue dans ses souvenirs.

Mais elle n'avait jamais existé.

Du moins...

pas dans le monde réel.

Elle avait trois étages.

Les fenêtres étaient toutes noires.

La porte d'entrée était rouge.

Et au-dessus de la porte...

une vieille horloge indiquait :

2 h 17.

Elias sentit son cœur se serrer.

Il voulut reculer.
Mais quelqu'un se tenait derrière lui.
— Tu es arrivé.
Elias se retourna.
Élodie.
Elle était debout à quelques mètres.
— Élodie !
Il courut vers elle.
Il voulut la prendre dans ses bras.
Mais elle leva la main.
— Ne me touche pas.
Elias s'arrêta.
— Pourquoi ?
Elle regardait la maison.
— Parce que ce n'est pas moi.
Elias sentit un frisson.
— Quoi ?
Elle murmura :
— Je ne suis pas celle que tu crois.
— Tu es Élodie.
— Oui.
— Alors pourquoi tu dis ça ?
Elle leva les yeux vers lui.
— Parce que je suis morte.
Elias resta immobile.
— Je sais.
— Non.
Elle secoua la tête.
— Tu ne comprends pas.
Elle désigna la maison.
— Je suis morte **avant d'entrer là-dedans**.
Elias regarda la porte rouge.
— Qu'est-ce que c'est ?
Élodie répondit :
— La maison des souvenirs.
— Qui l'a construite ?
— Personne.
— Alors pourquoi est-elle ici ?
— Elle apparaît quand quelqu'un se souvient de quelque chose qu'il n'a jamais vécu.

Elias sentit une douleur dans sa poitrine.
— Je ne comprends pas.
Élodie s'approcha.
— Tu vas comprendre.
Elle regarda la maison.
— Parce que cette maison connaît tous tes souvenirs.
Elias regarda les fenêtres.
Une silhouette passa derrière l'une d'elles.
Il sursauta.
— Quelqu'un est à l'intérieur.
Élodie répondit :
— Oui.
— Qui ?
Elle murmura :
— **Nous.**

LA PORTE ROUGE

Elias s'approcha.
Il posa la main sur la poignée.
Elle était chaude.
Très chaude.
Il retira immédiatement sa main.
— Elle est brûlante.
Élodie secoua la tête.
— Ce n'est pas la porte qui est chaude.
— Alors quoi ?
— Ce qu'il y a derrière.
La poignée tourna toute seule.
Clic.
La porte s'ouvrit.
Une odeur familière sortit de la maison.
L'odeur du café.
Du vieux bois.
Du parfum de sa mère.
Elias sentit les larmes lui monter aux yeux.
— Maman...
Élodie murmura :
— Ne crois pas ce que tu vas voir.
Elias entra.

LE COULOIR

Le couloir était long.
Beaucoup trop long.
Des dizaines de portes s'alignaient de chaque côté.
Sur chacune était inscrit un nom.
Elias passa devant la première.

MARIE.

La deuxième :

ELIAS.

La troisième :

SAMUEL.

La quatrième :

ÉLODIE.

Puis une cinquième.

Il s'arrêta.

INCONNU.

— Pourquoi cette porte ?

Élodie ne répondit pas.

Elias posa la main sur la poignée.

— Ne l'ouvre pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est pas pour toi.

— Alors pour qui ?

Élodie regarda derrière lui.

— Pour celui qui est déjà mort.

Elias se retourna.

Personne.

Quand il regarda de nouveau Élodie...

elle avait disparu.

— Élodie ?

Aucune réponse.

Le couloir était vide.

Elias courut vers la porte portant son nom.

Il l'ouvrit.

LA PREMIÈRE CHAMBRE

Une chambre d'enfant.

Il reconnut immédiatement les lieux.
Son ancienne chambre.
Mais quelque chose était différent.
Sur le lit se trouvait une photographie.
Elias la prit.
Il y avait trois personnes.
Son père.
Sa mère.
Et lui.
Mais derrière eux...
une quatrième silhouette.
Un enfant.
Elias retourna la photo.
Une inscription :
« Première naissance. »
Il reposa la photo.
Une autre apparut.
Il la prit.
Son père.
Sa mère.
Elias.
Et encore l'enfant.
Au dos :
« Deuxième naissance. »
Puis une troisième.
« Troisième naissance. »
Une quatrième.
« Quatrième naissance. »
Elias lâcha les photographies.
Elles tombèrent sur le sol.
Puis elles se mirent à bouger.
Une à une...
elles changèrent.
Sur chacune, le visage d'Elias disparaissait.
Il était remplacé par celui d'un autre garçon.
Mais tous les garçons avaient le même visage.
Tous étaient Elias.
Tous étaient morts.
Un bruit retentit derrière lui.
Boum.

Elias se retourna.

La porte était fermée.

Boum.

Quelqu'un frappait.

— Qui est là ?

Aucune réponse.

Boum.

Plus fort.

Elias recula.

Puis une voix murmura :

— Ouvre.

Il reconnut cette voix.

C'était celle de sa mère.

— Maman ?

— Ouvre, mon fils.

Elias s'approcha.

Sa main toucha la poignée.

Puis il s'arrêta.

Quelque chose n'allait pas.

Sa mère ne l'avait jamais appelé « mon fils ».

Elle disait toujours :

« Mon petit. »

Elias recula.

— Tu n'es pas ma mère.

Silence.

Puis la voix répondit :

— Très bien.

Elle changea.

C'était maintenant celle de son père.

— Alors ouvre pour moi.

Elias secoua la tête.

— Tu n'es pas mon père.

La voix changea encore.

Élodie.

— Papa...

Elias ferma les yeux.

— Tu n'es pas Élodie.

Une autre voix.

Un enfant.

— Elias...

Puis une autre.
 Une femme.
 Puis un homme.
 Puis une dizaine.
 Puis des centaines.
 Toutes derrière la porte.
 Toutes prononçant son nom.
 — Elias...
 — Elias...
 — Elias...
 Elias plaqua ses mains contre ses oreilles.
 — Taisez-vous !
 Les voix cessèrent.
 Silence.
 Puis une seule voix.
 La sienne.
 — **Elias.**
 Il ouvrit les yeux.
 Son propre reflet se tenait devant lui.
 Mais il n'y avait aucun miroir.
 Le reflet était debout au milieu de la chambre.
 Il portait les mêmes vêtements.
 Même visage.
 Même cicatrice.
 Même bracelet.
 Elias recula.
 — Tu es encore là.
 Le double sourit.
 — Je n'ai jamais quitté ta tête.
 — Qui es-tu ?
 — Tu connais la réponse.
 — N'KALA ?
 Le double secoua la tête.
 — Pas encore.
 Elias fronça les sourcils.
 — Alors qui ?
 Le double s'approcha.
 — Ton premier souvenir.
 — Quel souvenir ?
 Le double posa une main sur son front.

Elias vit une lumière blanche.
Puis...
il se retrouva dans une autre pièce.
Une maternité.
Une femme criait.
Un bébé pleurait.
Et un homme se tenait près du lit.
Son père.
Il avait dans les bras un nouveau-né.
Elias.
Mais il y avait quelque chose d'étrange.
Le bébé ne pleurait pas.
Il regardait son père.
Et il parlait.
— Papa.
Elias recula.
— Impossible.
Le souvenir continua.
Son père se mit à pleurer.
— Tu n'aurais jamais dû parler.
Le bébé répondit :
— Je sais.
— Qui t'a appris ?
Le bébé regarda le coin sombre de la pièce.
— Lui.
Une silhouette apparut.
N'KALA.
Mais il n'avait pas encore de forme humaine.
C'était une masse noire.
Une ombre.
Son père demanda :
— Que veux-tu ?
L'ombre répondit :
— Ce que tu m'as promis.
— Je t'ai donné l'enfant.
— Non.
L'ombre se rapprocha.
— Tu m'as donné son nom.
Le père trembla.
— Je ne savais pas...

— Tu savais.
L'ombre posa quelque chose sur le front du bébé.
Une marque.
La première.
Puis une deuxième.
Puis une troisième.
Jusqu'à treize.
Le bébé ne pleurait toujours pas.
Il regardait l'ombre.
Puis il sourit.
Le souvenir s'arrêta.
Elias se retrouva dans la chambre.
Il respirait difficilement.
Son double était toujours là.
— Pourquoi me montrer ça ?
Le double répondit :
— Parce que ce n'est pas ton premier souvenir.
— Alors lequel ?
Le double sourit.
— Celui-ci.
Il claqua des doigts.

LE VRAI PREMIER SOUVENIR

Elias se retrouva dans le noir.
Il entendait une femme respirer.
Une femme enceinte.
Puis une voix masculine.
— Il faut choisir.
— Non.
— Tu dois choisir.
— Je ne sacrifierai aucun de mes enfants.
— Alors ils mourront tous.
Un silence.
Puis la femme pleura.
— Combien ?
— Un seul.
— Et les autres ?
— Ils vivront.
— Combien ?

— Tous.
Elias entendit un bébé pleurer.
Puis un deuxième.
Puis un troisième.
Puis un quatrième.
Puis un cinquième.
Puis un sixième.
Puis un septième.
Elias sentit son sang se glacer.

Sept bébés.

Une seule mère.
Une seule nuit.
Sept enfants.
La voix masculine murmura :
— Choisis.
La femme répondit :
— Le dernier.
Silence.
Puis le bébé pleura.
La voix demanda :
— Son nom ?
La femme répondit :
— Elias.
Elias sentit son cœur s'arrêter.
— Non...
La voix masculine demanda :
— Pourquoi lui ?
La femme pleurait.
— Parce qu'il ne ressemble pas aux autres.
— Comment ?
— Il me regarde.
Le bébé cessa de pleurer.
Puis il parla.
— Maman.
Elias ferma les yeux.
— Non...
La femme cria.
L'homme recula.
— Il parle déjà.
Puis une troisième voix apparut.

Une voix très ancienne.
— **C'est lui.**
La femme murmura :
— Qui ?
La voix répondit :
— **Celui qui me remplacera.**
Le souvenir explosa.

LA CHAMBRE AUX SEPT BERCEAUX

Elias ouvrit les yeux.
Il se trouvait maintenant dans une immense pièce.
Sept berceaux.
Sept bébés.
Tous identiques.
Tous avec son visage.
Six dormaient.
Un seul était éveillé.
Le septième.
Elias s'approcha.
Le bébé le regarda.
Puis il sourit.
— Tu es revenu.
Elias recula.
— Qui es-tu ?
Le bébé répondit :
— Celui que tu as oublié.
— Je ne t'ai jamais vu.
— Si.
— Quand ?
— Avant ta naissance.
Elias sentit son cœur battre violemment.
— Je ne comprends pas.
Le bébé leva une petite main.
— Tu étais là.
— Où ?
— Dans la chambre.
— Quelle chambre ?
Le bébé sourit.
— Celle où notre mère nous a tous tués.

Elias se figea.

— Quoi ?

Le bébé regarda les six autres berceaux.

— Nous n'étions pas sept.

Elias regarda les berceaux.

— Alors combien ?

Le bébé répondit :

— **Huit.**

Elias sentit un froid terrible traverser son corps.

— Où est le huitième ?

Le bébé leva les yeux.

— Tu le regardes.

Elias se retourna.

Personne.

Il regarda de nouveau le bébé.

— C'est toi ?

Le bébé secoua la tête.

— Non.

Il pointa Elias.

— **C'est toi.**

LA MAISON CHANGE

Le sol trembla.

Les murs commencèrent à se fissurer.

Les sept berceaux disparurent.

Elias se retrouva dans le couloir.

Toutes les portes étaient maintenant ouvertes.

Des silhouettes sortaient des chambres.

Des enfants.

Des vieillards.

Des femmes.

Des hommes.

Tous portaient le visage d'Elias.

Ils marchaient lentement vers lui.

Elias recula.

— Qui êtes-vous ?

Une vieille femme répondit :

— Tes souvenirs.

Un enfant ajouta :

— Tes vies.
 Un homme :
 — Tes morts.
 Une femme :
 — Tes erreurs.
 Puis tous ensemble :
 — **Tes noms.**
 Elias comprit.
 Chaque vie qu'il avait vécue...
 chaque identité...
 chaque mort...
 était enfermée dans cette maison.
 Et N'KALA les utilisait pour reconstruire son propre être.
 Il regarda le couloir.
 — Alors si je détruis la maison...
 Une voix répondit :
 — Tu nous détruis tous.
 Elias se retourna.
 Élodie était là.
 Cette fois, elle semblait réellement humaine.
 — Élodie.
 Elle s'approcha.
 — Tu dois partir.
 — Non.
 — Elias...
 — Je ne peux pas vous laisser ici.
 Elle sourit tristement.
 — Nous ne sommes pas prisonniers.
 — Alors pourquoi êtes-vous ici ?
 Elle regarda les portes.
 — Parce que quelqu'un doit se souvenir.
 — De quoi ?
 — De nous.
 Elias sentit les larmes monter.
 — Et si j'oublie ?
 Élodie répondit :
 — Alors N'KALA gagne.
 Elle lui prit la main.
 Cette fois...
 elle était chaude.

Elias la regarda.

— Tu es réelle.

— Oui.

— Comment ?

Elle sourit.

— Parce que tu te souviens de moi.

Puis son visage changea.

Pendant une fraction de seconde...

Elias vit le visage d'une autre femme.

Puis celui d'un homme.

Puis celui d'un enfant.

Puis celui d'un vieillard.

Puis son propre visage.

Elias lâcha sa main.

— Élodie...

Elle recula.

— Il est là.

— Qui ?

Toutes les portes claquèrent en même temps.

BANG !

Les lumières s'éteignirent.

Une respiration emplit le couloir.

Inspire.

Expire.

Puis une voix murmura :

— Tu te souviens de moi.

Elias se retourna.

N'KALA se tenait au bout du couloir.

Il avait enfin un visage.

Celui d'un homme.

Un visage calme.

Presque doux.

Elias le regarda.

— Tu es N'KALA.

L'homme sourit.

— Non.

— Alors qui es-tu ?

L'homme avança.

— Regarde-moi bien.

Elias fixa son visage.

Il sentit son cœur se briser.

Il connaissait cet homme.

Il l'avait vu toute sa vie.

Sur les photographies.

Dans ses rêves.

Dans ses cauchemars.

L'homme était...

son père.

Elias recula.

— Non.

Le père sourit.

— Tu m'as toujours appelé papa.

— Tu es mort.

— Oui.

— Alors comment peux-tu être ici ?

Son père s'approcha.

— Parce que je ne suis jamais mort.

Elias secoua la tête.

— Je t'ai vu mourir.

— Tu as vu ce que je voulais que tu voies.

— Pourquoi ?

Son père posa une main sur son épaule.

— Parce que quelqu'un devait rester avec lui.

Elias trembla.

— Avec N'KALA ?

Son père sourit.

— Non.

Il se pencha vers son oreille.

— **Avec toi.**

Elias recula.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Son père regarda la maison.

— Cette maison n'est pas la maison des souvenirs.

— Alors quoi ?

Il répondit :

— **C'est la maison de naissance.**

— De qui ?

Son père fixa Elias.

— De celui qui doit remplacer N'KALA.

Elias sentit le sol trembler.

— Qui ?

Son père murmura :

— **Toi.**

Puis toutes les fenêtres de la maison s'ouvrirent en même temps.

Une voix gigantesque retentit dans la nuit :

— **ELIAS...**

La maison entière se mit à respirer.

Et pour la première fois...

Elias comprit que depuis le début, il ne cherchait pas à sortir de cette maison.

Il cherchait à savoir **pourquoi elle l'avait attendu pendant des siècles.**

Puis une dernière porte apparut au bout du couloir.

Elle était blanche.

Aucun nom n'y était inscrit.

Seulement une date :

17 AOÛT 2026.

Elias s'approcha.

La poignée tourna.

Et derrière la porte...

il entendit des voix.

Des voix humaines.

Des voix du village.

Des voix qui criaient :

— **Elias !**

Puis une autre voix.

Plus proche.

Juste derrière lui.

— Papa...

Elias se retourna.

Élodie était debout dans l'obscurité.

Mais cette fois...

elle avait les yeux noirs.

Elle sourit.

— **Tu aurais dû rester mort.**

CHAPITRE 15 - CEUX QUI N'AURAIENT JAMAIS DÛ REVENIR

La première chose que Samuel entendit fut son propre souffle.

Court.

Irrégulier.

Trop bruyant dans le silence de la maison.

Il resta quelques secondes sans bouger, le dos collé contre le mur, les yeux fixés sur la porte.

De l'autre côté, quelqu'un se tenait toujours là.

Il le savait.

Il n'avait pas besoin de l'entendre respirer.

Il le sentait.

Une présence.

Quelque chose qui attendait.

La poignée de la porte ne bougeait plus.

Miriam se tenait à quelques mètres de lui.

Elle avait porté une main à sa bouche.

Son autre main tremblait.

Samuel lui fit signe de ne pas bouger.

Puis, très lentement, il regarda sa montre.

23 h 48.

Encore douze minutes.

Douze minutes avant minuit.

Douze minutes avant l'heure dont tout le village refusait de parler.

La voix derrière la porte ne disait plus rien.

Samuel s'approcha de Miriam.

Il murmura :

— Depuis combien de temps ?

Elle le regarda sans comprendre.

— Depuis combien de temps quoi ?

— Depuis combien de temps cela arrive ?

Miriam baissa les yeux.

Samuel insista.

— Les voix. Les disparitions. Les gens qui reviennent.

Elle ne répondit pas.

— Miriam...

— Ne prononce pas leurs noms.

Samuel fronça les sourcils.

— Pourquoi ?
— Parce qu'ils pourraient entendre.
Un silence lourd tomba dans la pièce.
Samuel regarda la porte.
Puis il demanda :
— Qui sont « ils » ?
Miriam releva lentement les yeux.
— Ceux qui n'auraient jamais dû revenir.
Un frisson parcourut le dos de Samuel.
— Tu parles des morts ?
Miriam secoua la tête.
— Non.
— Alors de qui ?
Elle s'approcha de lui.
— Des vivants.
Samuel resta immobile.
— Je ne comprends pas.
— C'est justement le problème.
Un bruit sourd retentit dans le couloir.

Boum.

Miriam sursauta.
Puis un deuxième.

Boum.

Samuel fit un pas vers la porte.
— Ne fais pas ça.
— Quelqu'un est entré.
— Non.
— J'ai entendu.
— Ce n'est pas quelqu'un.
Le troisième coup fut plus violent.

BOUM.

La porte trembla dans son cadre.
Samuel regarda Miriam.
— Qu'est-ce qu'il y a derrière ?
Elle répondit d'une voix presque inaudible :
— La maison n'a qu'une porte.
Samuel sentit une étrange froideur lui parcourir les mains.
— Qu'est-ce que ça veut dire ?
Miriam désigna le couloir.
— Il n'y a pas de pièce derrière cette porte.

Samuel fixa la porte.
— Quoi ?
— Je te l'ai dit. Cette maison n'a qu'une porte.
Il comprit.
Le couloir qu'il avait traversé en arrivant menait directement à la chambre.
Il n'y avait aucune autre pièce.
Aucune sortie.
Aucune porte extérieure.
Pourtant, quelqu'un se trouvait de l'autre côté.
Samuel s'approcha malgré lui.
Il posa l'oreille contre le bois.
Silence.
Puis il entendit quelque chose.
Une respiration.
Lente.
Profonde.
Une respiration humaine.
Samuel recula.
Miriam murmura :
— Tu l'entends ?
Il hocha la tête.
— Oui.
— Alors écoute bien.
La respiration s'arrêta.
Puis une voix parla.
Une voix d'enfant.
— Papa...
Samuel ferma les yeux.
Il reconnut immédiatement la voix.
La même que celle entendue neuf ans plus tôt.
Sa fille.
Il sentit quelque chose se briser en lui.
— Papa...
Une larme descendit sur sa joue.
Miriam lui saisit le poignet.
— Ne réponds pas.
— C'est elle.
— Non.
— J'ai reconnu sa voix.

— C'est justement pour ça que tu dois te taire.
La voix recommença.
— Papa... j'ai froid.
Samuel serra les dents.
Il se souvenait.
Il se souvenait de la dernière nuit de sa fille.
La pluie.
L'hôpital.
Les néons.
Ses petites mains devenues froides.
Le médecin qui avait baissé les yeux.
Il avait enterré son enfant neuf ans auparavant.
Il avait vu le cercueil.
Il avait touché la terre.
Il avait pleuré jusqu'à ne plus avoir de larmes.
Et pourtant cette voix était là.
À quelques centimètres de lui.
— Papa...
Samuel leva la main vers la poignée.
Miriam l'arrêta brutalement.
— Non !
Il se retourna.
— Lâche-moi !
— Si tu ouvres, elle entrera.
— Et si c'est vraiment ma fille ?
Miriam le fixa.
— Alors elle sera morte une deuxième fois.
Samuel resta silencieux.
Derrière la porte, la voix changea.
Elle devint plus grave.
Plus adulte.
— Samuel.
Il pâlit.
C'était la voix du chef du village.
— Samuel, ouvre.
Miriam ferma les yeux.
Puis une autre voix apparut.
Celle du conducteur qui l'avait abandonné à l'entrée du village.
— Monsieur Samuel...
Puis une troisième.

Une quatrième.
Des voix qui se succédaient.
Des voix connues.
Des voix inconnues.
Des voix d'hommes.
De femmes.
D'enfants.
Certaines pleuraient.
Certaines riaient.
Certaines suppliaient.
Toutes prononçaient son nom.
Samuel recula jusqu'au mur.
— Combien sont-ils ?
Miriam répondit :
— Je ne sais pas.
— Depuis quand ?
Elle hésita.
— Depuis le début.
Samuel la regarda.
— Le début de quoi ?
Miriam ne répondit pas.
Une cloche sonna au loin.
Une fois.
Samuel regarda sa montre.
23 h 55.
Cinq minutes.
La cloche sonna une deuxième fois.
Puis une troisième.
Dans le village, des portes claquèrent.
Une maison après l'autre.
Les habitants se barricadaient.
Samuel entendit des verrous.
Des chaînes.
Des meubles poussés contre les portes.
Miriam lui fit signe de s'éloigner de la fenêtre.
— Pourquoi tout le monde fait ça ?
— Parce qu'ils savent.
— Quoi ?
Elle répondit :
— Que cette nuit ne sera pas comme les autres.

Samuel sentit la colère monter.

— Depuis mon arrivée, vous me cachez quelque chose.

— Oui.

— Les disparitions ?

— Oui.

— Les voix ?

— Oui.

— Les morts qui reviennent ?

Miriam ne répondit pas.

Samuel comprit.

— Et tu sais ce qui les fait revenir.

Elle baissa les yeux.

— Je sais ce qui les appelle.

La cloche sonna une quatrième fois.

Samuel demanda :

— Qu'est-ce qui les appelle ?

Miriam regarda l'horloge murale.

23 h 57.

— Le village.

Samuel eut un rire nerveux.

— Un village ne peut pas appeler les morts.

Miriam leva les yeux vers lui.

— Tu crois encore que Mboa-Ndongo est un village ?

Samuel ne répondit pas.

La cloche sonna une cinquième fois.

23 h 58.

Puis quelque chose se produisit.

Toutes les voix derrière la porte s'arrêtèrent simultanément.

Le silence fut absolu.

Miriam murmura :

— C'est maintenant.

Samuel sentit son cœur accélérer.

— Maintenant quoi ?

Elle prit sa main.

— Si tu veux sortir vivant de cette maison, tu dois me croire.

— Où allons-nous ?

— Dans la forêt.

Samuel la regarda comme si elle était devenue folle.

— La forêt ?

— Oui.

— À minuit ?
— Il n'y a plus rien de sûr ici après minuit.
Elle attrapa une petite lampe et ouvrit une trappe dissimulée sous un tapis.
Samuel recula.
— Qu'est-ce que c'est ?
— Un passage.
— Où mène-t-il ?
— Sous le village.
Samuel resta figé.
Miriam descendit la première.
Après quelques secondes, Samuel la suivit.
La trappe se referma au-dessus d'eux.
L'obscurité les enveloppa.
Le passage était étroit.
Les murs étaient constitués de terre humide renforcée par de vieux morceaux de bois.
Samuel suivait Miriam en silence.
Après une dizaine de mètres, il remarqua quelque chose gravé dans le mur.
Un symbole.
Un cercle traversé par trois lignes verticales.
Il passa ses doigts dessus.
— Qu'est-ce que c'est ?
Miriam ne s'arrêta pas.
— Le signe des Veilleurs.
— Qui sont les Veilleurs ?
— Ceux qui surveillent le sommeil.
Samuel fronça les sourcils.
— Ça ne veut rien dire.
— Tu comprendras.
Ils continuèrent.
Le passage descendait.
L'air devenait de plus en plus froid.
Puis Samuel entendit un bruit.
Quelque chose venait de loin.
Des pas.
Miriam s'arrêta.
Samuel se figea.
Les pas se rapprochaient.

Lents.

Réguliers.

Tac.

Silence.

Tac.

Silence.

Tac.

Miriam souffla :

— Éteins la lampe.

Samuel obéit.

Ils plongèrent dans le noir.

Les pas continuèrent.

Puis une silhouette passa devant eux.

Samuel ne distinguait qu'une ombre.

Un homme.

Il marchait pieds nus.

Ses vêtements étaient trempés.

Il s'arrêta.

Tourna lentement la tête.

Samuel retint son souffle.

L'homme murmura :

— Miriam...

Elle ferma les yeux.

Samuel reconnut la voix.

C'était celle d'un homme que Miriam avait mentionné quelques jours auparavant.

Un homme disparu.

Daniel.

Son frère.

Samuel regarda Miriam.

Elle tremblait.

L'homme sourit.

— Miriam... tu es revenue.

Elle ne répondit pas.

L'homme continua :

— Pourquoi m'as-tu laissé mourir ?

Miriam plaqua une main sur sa bouche.

Des larmes apparurent dans ses yeux.

Samuel comprit.

Daniel n'était pas une hallucination.

Il était là.
Mais quelque chose clochait.
Samuel regarda ses pieds.
Daniel n'avait aucune ombre.
La lumière de la petite lampe éteinte n'expliquait rien.
Même dans l'obscurité, la silhouette semblait absorber toute lumière.
Miriam tira Samuel en arrière.
Ils reculèrent lentement.
Daniel les regardait toujours.
Puis son visage changea.
Pas brutalement.
Lentement.
Comme si les traits de son visage glissaient sous la peau.
Son sourire s'élargit.
Ses yeux devinrent noirs.
Et sa voix changea.
— Vous auriez dû rester dans vos maisons.
Samuel sentit une sueur froide couler dans son dos.
Miriam murmura :
— Cours.
Ils partirent.
Le passage se transforma en tunnel.
Samuel courait derrière Miriam, trébuchant parfois sur les racines et les pierres.
Derrière eux, Daniel ne courait pas.
Il marchait.
Mais ses pas devenaient de plus en plus proches.
Beaucoup trop proches.
Samuel se retourna.
L'homme était à moins de vingt mètres.
Puis dix.
Puis cinq.
Samuel cria :
— Plus vite !
Miriam ouvrit une porte métallique dissimulée dans la paroi.
Ils se jetèrent à l'intérieur.
Elle referma.
Quelque chose frappa immédiatement contre la porte.
BOUM !

Puis encore.

BOUM !

Samuel recula.

Miriam verrouilla trois serrures.

Puis quatre.

Enfin cinq.

Le silence revint.

Samuel respirait difficilement.

— Où sommes-nous ?

Miriam leva sa lampe.

La pièce était immense.

Des dizaines de caisses occupaient les murs.

Des étagères contenaient des dossiers.

Des photographies.

Des carnets.

Des objets.

Samuel s'approcha d'une table.

Il vit des centaines de fiches.

Toutes portaient des noms.

Il en prit une.

MBOA-NDONGO — 1974.

Une autre :

MBOA-NDONGO — 1981.

Une autre :

MBOA-NDONGO — 1993.

Il leva les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?

Miriam ne répondit pas.

Samuel ouvrit un dossier.

À l'intérieur se trouvaient des photographies.

Des hommes.

Des femmes.

Des enfants.

Tous photographiés devant le même arbre au centre du village.

Il reconnut certaines personnes.

Le chef.

Le conducteur.

Des habitants qu'il avait vus quelques heures auparavant.

Mais quelque chose le glaça.

Certaines photographies semblaient très anciennes.

Très anciennes.
Et pourtant les personnes photographiées étaient identiques.
Même visage.
Même âge.
Même regard.
Samuel prit une photo datée de **1962**.
Le chef du village y apparaissait.
Exactement comme il l'avait vu quelques heures plus tôt.
Il ouvrit une deuxième photo.
1978.
Le même homme.
Une troisième.
1999.
Toujours lui.
Une quatrième.
2024.
Toujours lui.
Samuel sentit son estomac se nouer.
— Ce n'est pas possible.
Miriam murmura :
— C'est ce que j'ai essayé de te dire.
Samuel se retourna.
— Qui est cet homme ?
— Il n'est pas le chef.
— Alors qui est-il ?
Miriam hésita.
— Personne ne connaît son vrai nom.
— Depuis combien de temps est-il ici ?
— Avant la création du village.
Samuel sentit un vertige.
— Avant ?
— Oui.
Il regarda autour de lui.
Les dossiers.
Les photographies.
Les dates.
Puis il aperçut un dossier différent.
Plus épais.
Sur sa couverture, un mot était écrit à la main.
SAMUEL.

Il resta immobile.
— Pourquoi mon nom est-il ici ?
Miriam ne répondit pas.
Samuel prit le dossier.
— Miriam...
Elle détourna les yeux.
— Ouvre-le.
Il ouvrit.
La première page contenait une photographie.
Samuel.
Il reconnut immédiatement la photo.
C'était une photographie de classe prise lorsqu'il avait neuf ans.
Il se souvenait de ce jour.
Il était au troisième rang.
À côté de son meilleur ami.
Mais derrière les élèves, dans l'ombre d'un arbre, se trouvait un homme.
Le même homme.
Le chef.
Samuel lâcha la photographie.
— Comment ?
Miriam murmura :
— Ils te connaissent depuis longtemps.
Samuel ramassa la photo.
Ses mains tremblaient.
— Je ne suis jamais venu ici.
— Tu ne t'en souviens pas.
— J'aurais oublié un village entier ?
Miriam s'approcha.
— Pas un village.
Elle désigna la photographie.
— Une nuit.
Samuel sentit une douleur aiguë traverser sa tête.
Un souvenir tenta de remonter.
Une route.
De la pluie.
Une lumière.
Une petite maison.
Un homme.
Et une voix.

Ne dors pas.

Samuel ferma les yeux.

Une image apparut.

Un enfant.

Lui.

Neuf ans.

Debout dans une pièce sombre.

Face à l'arbre du village.

Il entendait quelqu'un pleurer.

Puis une femme.

Sa mère.

— Samuel, ne regarde pas derrière toi.

Il rouvrit brutalement les yeux.

Miriam le regardait.

— Tu te souviens ?

Samuel ne répondit pas.

Il avait commencé à se souvenir.

Pas de tout.

Seulement de fragments.

Une nuit qu'il avait oubliée.

Une nuit effacée de sa mémoire.

Il tourna les pages du dossier.

Une feuille attira son attention.

Elle portait une date.

17 OCTOBRE 1994.

Samuel calcula mentalement.

Il avait neuf ans.

En dessous, une phrase :

SUJET : SAMUEL — PREMIÈRE EXPOSITION.

Il sentit son cœur s'arrêter.

— Première exposition à quoi ?

Miriam répondit :

— À eux.

— Qui sont-ils ?

Elle hésita.

Puis elle dit :

— Des gens qui ont découvert comment survivre à la mort.

Samuel releva lentement la tête.

— C'est impossible.

— Tu pensais aussi que les morts ne pouvaient pas parler.

Il ne trouva rien à répondre.
Miriam prit une autre photographie.
Elle la posa devant lui.
Une photo de groupe.
Une dizaine de personnes se tenaient devant l'arbre.
Parmi elles se trouvait le chef.
Et une femme.
Samuel la reconnut immédiatement.
Il recula.
— Non.
Miriam le regarda.
— Tu la connais ?
Samuel avait la gorge sèche.
— C'est ma mère.
Un silence terrible envahit la pièce.
Il regarda la photographie.
Sa mère était morte depuis douze ans.
Mais la photo était datée de **2007**.
L'année où Samuel croyait qu'elle était déjà gravement malade et incapable de voyager.
— Ce n'est pas possible.
Miriam murmura :
— Ta mère est venue ici.
Samuel secoua la tête.
— Elle ne m'en a jamais parlé.
— Parce qu'elle savait que tu reviendrais.
Samuel sentit la colère monter.
— Reviendrais ?
Miriam baissa les yeux.
— Oui.
Un bruit résonna derrière la porte métallique.
Tac.
Samuel se retourna.
Puis un deuxième.
Tac.
Miriam regarda sa montre.
00 h 11.
— Ils sont là.
Samuel chuchota :
— Qui ?

Elle répondit :
— Ceux qui ont déjà vécu cette nuit.
La porte trembla.
Une voix s'éleva derrière elle.
Une voix de femme.
Samuel sentit son sang se glacer.
Il connaissait cette voix.
— Samuel...
Il ferma les yeux.
— Maman.
Miriam secoua violemment la tête.
— Non.
La voix reprit.
— Samuel, mon fils...
Il fit un pas vers la porte.
Miriam lui barra le chemin.
— Écoute-moi.
— C'est ma mère.
— Non.
— Je connais sa voix.
— C'est exactement ce qu'ils veulent.
La voix derrière la porte devint plus douce.
— Samuel... tu dois ouvrir.
Une larme coula sur le visage de Samuel.
— Maman...
Miriam le gifla.
Il la regarda, choqué.
— Ne réponds pas !
Le silence.
Puis la voix changea.
Elle devint froide.
— Alors nous viendrons te chercher.
La porte métallique se mit à vibrer.
Les dossiers tombèrent des étagères.
Les ampoules vacillèrent.
Puis toutes les voix parlèrent en même temps.
Des dizaines.
Des centaines.
Comme si tout le village était soudain rempli de morts.
Samuel se boucha les oreilles.

Miriam cria :

— Ne les écoute pas !

Mais parmi toutes ces voix, une seule se distingua.

Une voix d'enfant.

Une petite fille.

La fille de Samuel.

— Papa...

Samuel s'effondra presque.

La voix continua :

— Je sais pourquoi tu m'as laissée mourir.

Il se figea.

— Quoi ?

Miriam le regarda.

— Ne l'écoute pas.

Mais la voix reprit :

— Tu étais là.

Samuel sentit son souffle se couper.

Une image traversa son esprit.

Une route.

La pluie.

Un véhicule.

Sa fille.

Il était là.

Cette nuit-là.

Avant sa mort.

Il avait toujours cru que l'accident s'était produit alors qu'il était loin.

Mais ce souvenir disait autre chose.

Il était présent.

Et quelqu'un se trouvait avec lui.

Un homme.

L'homme du village.

Le chef.

Samuel murmura :

— Qu'est-ce que vous m'avez fait ?

La porte s'arrêta soudain de trembler.

Silence.

Puis une phrase fut prononcée derrière la porte.

Pas par une voix d'enfant.

Pas par celle de sa mère.

Par la voix de Samuel lui-même.
— Tu as promis de revenir.
Samuel recula.
Miriam pâlit.
— Qu'est-ce que ça signifie ?
Elle ne répondit pas.
— Miriam !
Elle ferma les yeux.
— Quand tu avais neuf ans, ils t'ont laissé repartir.
Samuel resta immobile.
— Pourquoi ?
— Parce que tu leur avais promis quelque chose.
— Quoi ?
Miriam le regarda droit dans les yeux.
— De revenir quand tu serais assez vieux pour te souvenir.
La lampe s'éteignit.
Dans l'obscurité, Samuel entendit un murmure.
Puis un autre.
Puis des dizaines.
Tous prononcèrent son nom.
Samuel.
Samuel.
Samuel.
Et soudain, quelque chose frappa la porte une dernière fois.
BOUM.
La serrure supérieure sauta.
Miriam cria :
— COURS !
Ils se précipitèrent vers l'autre extrémité de la pièce.
Samuel aperçut une petite porte dissimulée derrière des caisses.
Ils l'ouvrirent.
Un escalier descendait encore.
— Où mène-t-il ?
— Sous l'arbre.
Samuel se retourna.
La porte métallique commençait à s'ouvrir.
Une main apparut dans l'entrebâillement.
Une main pâle.
Puis une deuxième.
Miriam poussa Samuel dans l'escalier.

— Descends !
Ils dévalèrent les marches.
Derrière eux, les voix recommencèrent.
Mais cette fois, Samuel entendit quelque chose de différent.
Un chant.
Un vieux chant.
Un chant qu'il connaissait.
Il s'arrêta.
Miriam lui cria :
— Continue !
Samuel ne bougea pas.
Le chant venait d'en haut.
C'était celui que sa mère chantait lorsqu'il était enfant.
Il se souvenait de chaque mot.
Chaque note.
Puis une voix prononça son nom.
Tout près de son oreille.
— Tu es enfin revenu.
Samuel se retourna.
Personne.
Mais sur le mur devant lui, quelqu'un avait écrit une phrase avec
quelque chose de sombre.
Il approcha la lampe.
La phrase était récente.
Très récente.
Et l'écriture lui était familière.
C'était son écriture.
Il lut :
NE FAIS PAS CONFIANCE À MIRIAM.
Samuel se retourna lentement.
Miriam était toujours derrière lui.
Elle le regardait.
Son visage était devenu parfaitement immobile.
— Qu'est-ce que tu as vu ?
Samuel ne répondit pas.
Elle fit un pas vers lui.
— Samuel ?
Il recula.
— Qui es-tu ?
Miriam resta silencieuse.

Puis elle sourit.
Un sourire qu'il ne lui avait jamais vu.
Et derrière elle, dans l'obscurité du tunnel, apparut une seconde silhouette.
Puis une troisième.
Puis une quatrième.
Toutes portaient le même visage.
Le visage de Miriam.
Samuel comprit alors la véritable horreur de Mboa-Ndongo.
Ce n'était pas un village où les morts revenaient.
C'était un village où **quelque chose apprenait à devenir les morts.**
Et cette chose venait peut-être déjà de prendre la place de Miriam.
La femme devant lui leva lentement la tête.
— Tu as mis beaucoup trop de temps à revenir, Samuel.
Puis toutes les voix derrière elle parlèrent ensemble :
— **Mais maintenant que tu es là... personne ne pourra plus repartir.**

CHAPITRE 16 - LA CHAMBRE DES ABSENTS

Samuel recula.

Un pas.

Puis un autre.

Son dos rencontra la paroi humide du tunnel.

Devant lui, Miriam ne bougeait plus.

Elle le regardait.

Ou plutôt, quelque chose qui avait son visage le regardait.

Derrière elle, les silhouettes demeuraient immobiles.

Toutes avaient le même visage.

Le sien.

Celui de Miriam.

Une dizaine de visages identiques dans la pénombre.

Samuel sentit ses jambes trembler.

— Miriam...

La femme sourit.

— Tu m'appelles encore comme avant.

— Qu'est-ce que tu es ?

— Tu connais déjà la réponse.

— Non.

— Si.

Elle fit un pas.

Samuel leva la lampe.

La lumière éclaira son visage.

Pendant une fraction de seconde, ses traits semblèrent parfaitement normaux.

Puis quelque chose bougea sous sa peau.

Comme si un autre visage cherchait à apparaître.

Samuel détourna les yeux.

— Où est Miriam ?

La femme répondit :

— Elle est là.

— Où ?

Elle posa un doigt sur sa poitrine.

— Quelque part à l'intérieur.

Samuel sentit son estomac se nouer.

— Tu l'as tuée ?

— Non.
— Alors libère-la.
Le sourire disparut.
— Tu demandes toujours aux autres de libérer ceux que tu as abandonnés.
Samuel fronça les sourcils.
— Qu'est-ce que tu racontes ?
La créature pencha légèrement la tête.
— Tu as oublié.
— Oublié quoi ?
— La nuit de 1994.
Le tunnel sembla soudain devenir plus froid.
Samuel regarda derrière lui.
Il n'y avait plus personne.
Les autres silhouettes avaient disparu.
Il était seul avec Miriam.
Ou avec ce qui ressemblait à Miriam.
Elle s'approcha.
— Tu veux te souvenir ?
Samuel ne répondit pas.
— Alors viens.
Elle se retourna et commença à marcher.
Samuel hésita.
Puis il la suivit.
Ils descendirent encore.
L'escalier semblait ne jamais finir.
À mesure qu'ils progressaient, les murs changeaient.
La terre humide laissait place à de vieux blocs de pierre.
Puis à du béton.
Puis à des murs couverts d'inscriptions.
Samuel passa la main dessus.
Des noms.
Des centaines de noms.
Certains étaient rayés.
D'autres entourés d'un cercle.
D'autres accompagnés d'une date.
Il reconnut plusieurs noms.
Les personnes disparues du village.
Il s'arrêta devant l'un d'eux.

DANIEL MBOA.

Il se retourna.
— Ton frère.
Miriam ne répondit pas.
— Il est mort ici ?
— Oui.
— Comment ?
— Il a répondu.
Samuel sentit un frisson.
— À quoi ?
Elle continua d'avancer.
— À sa propre voix.
Ils arrivèrent devant une grande porte.
Elle n'avait ni poignée ni serrure.
Au centre se trouvait le symbole du cercle traversé de trois lignes.
Miriam posa sa main dessus.
La porte s'ouvrit.
Une odeur de terre humide envahit le passage.
Samuel entra.
Il s'arrêta immédiatement.
La pièce était immense.
Des centaines de photographies couvraient les murs.
Des dizaines de lits étaient alignés au centre.
Certains étaient occupés.
Samuel recula.
— Mon Dieu...
Des hommes.
Des femmes.
Des enfants.
Tous dormaient.
Ou semblaient dormir.
Leurs corps étaient parfaitement immobiles.
Certains étaient reliés à de vieux appareils.
Des câbles partaient de leurs poignets et disparaissaient dans le sol.
Samuel s'approcha du premier lit.
Une femme d'environ trente ans dormait profondément.
Il reconnut son visage.
Il avait vu sa photographie dans les dossiers des disparus.
— Elle est vivante ?
Miriam répondit :
— Oui.

— Depuis combien de temps ?
— Trois ans.
Samuel la regarda.
— Elle n'a pas vieilli ?
— Non.
Il passa une main devant son visage.
Aucune réaction.
— Pourquoi ?
Miriam ne répondit pas.
Samuel avança.
Un deuxième lit.
Un homme.
Un troisième.
Une adolescente.
Un quatrième.
Un vieillard.
Certains avaient les yeux ouverts.
Samuel s'arrêta devant un garçon.
Ses yeux étaient grands ouverts.
Il regardait le plafond.
Samuel murmura :
— Il est réveillé.
Miriam répondit :
— Non.
Le garçon tourna lentement la tête vers lui.
Samuel recula.
Le garçon murmura :
— Je suis dehors.
Samuel sentit son sang se glacer.
— Quoi ?
— Je suis dehors.
Puis il ferma les yeux.
Miriam tira Samuel par le bras.
— Ne leur parle pas.
— Ils sont vivants.
— Leur corps, oui.
— Et leur esprit ?
Elle le regarda.
— C'est justement ce qu'ils prennent.
Samuel regarda les câbles.

— Qui ?
Miriam répondit :
— Les Veilleurs.
— Ils font ça depuis combien de temps ?
— Bien avant que Mboa-Ndongo existe.
Samuel aperçut une table au fond de la pièce.
Dessus se trouvait un vieux magnétophone.
À côté, une cassette.
Une inscription :

17 OCTOBRE 1994 — SUJET S-09

Samuel s'approcha.
Son cœur se mit à battre plus vite.
— S-09...
Miriam resta silencieuse.
Samuel prit la cassette.
— C'est moi.
— Oui.
— Je veux l'écouter.
— Non.
— Pourquoi ?
— Parce que tu n'es pas prêt.
Samuel inséra la cassette.
Un grésillement.
Puis une voix.
Une voix d'homme.
— Enregistrement numéro neuf.
Silence.
— Le sujet a été exposé à 2 h 17.
Samuel se figea.

2 h 17.

L'heure du prologue.
L'heure où sa fille était apparue.
La voix continua :
— Réaction initiale : résistance.
Une seconde voix intervint.
Une voix féminine.
Samuel la reconnut.
Sa mère.
— Samuel, regarde-moi.
Le garçon répondit.

Sa propre voix.
Plus jeune.
— Où est papa ?
Sa mère pleurait.
— Il arrive.
— J'ai peur.
— Ne dors pas.
Samuel ferma les yeux.
Il se souvenait.
Pas clairement.
Mais suffisamment.
Une pièce.
Une lumière blanche.
Des adultes autour de lui.
Sa mère.
Le chef.
Un homme portant une blouse.
Et Miriam.
Non.
Pas Miriam.
Une autre femme.
Plus jeune.
Samuel ouvrit les yeux.
— Arrête.
La cassette continua.
— Le sujet présente une forte résistance aux manifestations
vocales.
Un bruit.
Puis une voix d'enfant.
— Samuel...
Le garçon cria.
— Ce n'est pas elle !
L'homme demanda :
— Qui ?
— Ce n'est pas ma sœur !
Silence.
Samuel sentit son souffle se couper.
Sa sœur ?
Il n'avait jamais eu de sœur.
Il le savait.

Ses parents n'avaient eu qu'un seul enfant.

Lui.

La cassette continua.

— Le sujet affirme que l'entité utilise la voix d'une personne morte.

La voix de sa mère :

— Samuel, ne réponds jamais.

Puis une autre voix.

Plus grave.

— Samuel.

Le garçon se mit à pleurer.

— Laissez-moi partir.

L'homme demanda :

— Tu veux rentrer chez toi ?

— Oui.

— Alors promets.

— Quoi ?

— Promets que tu reviendras.

Le garçon hésita.

— Quand ?

— Quand tu seras assez vieux pour comprendre.

Samuel arracha la cassette du magnétophone.

Il tremblait.

— C'est faux.

Miriam le regarda.

— Non.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Tu l'as dit.

— Je ne me souviens pas.

— C'est pour cela qu'ils ont effacé ta mémoire.

Samuel la fixa.

— Qui sont-ils ?

— Ceux qui ont créé les Veilleurs.

— Leur nom.

Miriam resta silencieuse.

Samuel cria :

— LEUR NOM !

Elle répondit :

— Les Dormeurs.

Le mot sembla résonner dans la pièce.

Samuel regarda les corps autour de lui.

— Ce sont eux ?
 — Certains.
 — Ils sont morts ?
 — Non.
 — Alors pourquoi les appeler les Dormeurs ?
 Miriam s'approcha d'un lit.
 Elle posa une main sur le front d'un homme.
 — Parce qu'ils ont appris à vivre entre deux états.
 Samuel fronça les sourcils.
 — Entre la vie et la mort ?
 — Entre le sommeil et l'éveil.
 Elle désigna les personnes allongées.
 — Leur corps dort.
 Puis elle toucha sa tempe.
 — Mais leur conscience peut sortir.
 Samuel recula.
 — Sortir où ?
 — Dans les autres.
 Il regarda Miriam.
 — Ils peuvent entrer dans quelqu'un ?
 — Oui.
 — Prendre son visage ?
 — Oui.
 — Sa voix ?
 — Oui.
 — Ses souvenirs ?
 Elle acquiesça.
 Samuel comprit.
 — C'est comme ça qu'ils deviennent les morts.
 — Exactement.
 Un bruit retentit dans la pièce.
 Un lit venait de grincer.
 Samuel se retourna.
 Une femme s'était redressée.
 Elle regardait Miriam.
 — Tu n'aurais pas dû l'amener ici.
 Miriam resta immobile.
 Samuel demanda :
 — Qui est-ce ?
 La femme sourit.

— Quelqu'un qui se souvient.
Elle se tourna vers Samuel.
— Tu étais petit.
Samuel s'approcha.
— Qui êtes-vous ?
La femme répondit :
— Je suis celle qui t'a fait sortir.
Miriam pâlit.
— Tais-toi.
La femme rit.
— Tu lui as menti pendant vingt-deux ans.
Samuel regarda Miriam.
— À propos de quoi ?
La femme répondit :
— De sa mère.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Qu'est-ce que vous savez sur ma mère ?
— Elle n'est pas morte.
Le monde sembla s'arrêter.
Samuel secoua la tête.
— J'ai assisté à son enterrement.
— Ce n'était pas elle.
— J'ai vu son visage.
— Ils savent parfaitement fabriquer un visage.
Miriam cria :
— ASSEZ !
Toutes les personnes allongées dans les lits ouvrirent les yeux simultanément.
Samuel recula.
Des dizaines d'yeux le fixaient.
Puis tous parlèrent ensemble.
— Samuel...
Il sentit ses jambes faiblir.
Miriam attrapa son bras.
— Il faut partir.
— Ma mère est vivante ?
— Samuel...
— Réponds !
— Oui.
Il la regarda.

— Où est-elle ?
Miriam hésita.
Puis elle murmura :
— Ici.
Samuel se retourna.
Au fond de la salle, une porte venait de s'ouvrir.
Une femme entra.
Elle avançait lentement.
Ses cheveux étaient gris.
Son visage était plus vieux que dans le souvenir de Samuel.
Mais il n'y avait aucun doute.
Samuel la reconnut.
Il tomba à genoux.
— Maman...
La femme pleurait.
— Mon fils.
Samuel se releva.
Il voulut courir vers elle.
Miriam le retint.
— Non !
— Lâche-moi !
— Ce n'est peut-être pas elle.
La femme s'arrêta.
Elle regarda Miriam.
Puis Samuel.
— Tu ne me reconnais pas ?
Samuel pleurait.
— Maman...
Elle sourit.
— Tu avais neuf ans lorsque je t'ai conduit ici.
Samuel secoua la tête.
— Tu es morte.
— Non.
— Je t'ai enterrée.
— Ce n'était pas moi.
Elle s'approcha.
— Ils ont pris mon visage.
Samuel regarda Miriam.
— Est-ce vrai ?
Miriam ne répondit pas.

Sa mère continua :

— Ils m'ont enfermée ici pendant douze ans.

Samuel sentit une rage monter.

— Pourquoi ?

— Parce que je refusais de leur donner ton nom.

— Mon nom ?

— Tu étais différent.

Samuel fronça les sourcils.

— Différent comment ?

Sa mère regarda autour d'elle.

— Tu pouvais les entendre avant même qu'ils apprennent ton nom.

Miriam ferma les yeux.

— Il ne devait jamais savoir.

La mère de Samuel la regarda.

— Tu lui as promis.

Samuel se tourna vers Miriam.

— Qu'est-ce que je lui ai promis ?

Miriam répondit :

— Que tu reviendrais.

— Pourquoi ?

Elle ne répondit pas.

La mère de Samuel murmura :

— Parce que tu es la porte.

Samuel resta immobile.

— Quelle porte ?

La femme désigna l'arbre.

Même sous terre, Samuel sentit quelque chose.

Un grondement sourd.

Comme si les racines gigantesques du vieil arbre traversaient les murs.

— L'arbre n'est pas un arbre, Samuel.

Il sentit son cœur s'accélérer.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

Sa mère répondit :

— Une serrure.

Silence.

— Et toi...

Elle posa une main sur son visage.

— Tu es la clé.

Un bruit énorme retentit au-dessus d'eux.

Toute la pièce trembla.
De la poussière tomba du plafond.
Les Dormeurs se mirent à parler.
Tous ensemble.
— **Il est revenu.**
Samuel regarda Miriam.
— Qui ?
Elle avait les yeux remplis de terreur.
— Celui qui était là avant nous.
— Le chef ?
Elle secoua la tête.
— Non.
Un deuxième grondement fit trembler les murs.
Puis une voix résonna dans les profondeurs.
Une voix immense.
Une voix qui ne semblait pas appartenir à un être humain.
— Samuel..
Tous les Dormeurs se redressèrent.
La mère de Samuel recula.
Miriam saisit la main de Samuel.
— Il faut partir maintenant.
— Qui est-ce ?
Elle répondit :
— Celui qui dort sous l'arbre.
Samuel entendit alors un troisième grondement.
Plus proche.
Puis une fissure apparut dans le sol.
Une ligne noire traversa la pièce.
Les lumières s'éteignirent.
Les Dormeurs se mirent à hurler.
Et dans le noir, une dernière voix murmura à l'oreille de Samuel :
— **Tu as promis de me réveiller.**
Samuel se retourna.
Personne.
Mais quelque chose venait de toucher sa main.
Quelque chose de froid.
Quelque chose qui avait la taille d'une main d'enfant.
Samuel regarda ses doigts.
Une petite cicatrice venait d'apparaître près de son pouce.

Exactement au même endroit que celle qu'il avait reconnue sur la main de sa fille neuf ans plus tôt.

Il comprit alors que le cauchemar ne venait pas de commencer.

Il avait commencé **vingt-deux ans auparavant**.

Et depuis cette nuit-là, quelqu'un attendait son retour.

Quelqu'un qui n'avait jamais dormi.

Quelqu'un qui, maintenant, savait qu'il était enfin revenu.

CHAPITRE 17 - LA NUIT OÙ LES MORTS SE SOUVINRENT

Le premier cri vint d'en haut.
Puis un deuxième.
Puis des dizaines.
Samuel leva les yeux vers le plafond de la chambre souterraine.
Les cris traversaient la pierre.
Ils venaient du village.
Des portes claquaient.
Des gens couraient.
Des voix appelaient des noms.
Puis une cloche se mit à sonner.
Une fois.
Deux fois.
Trois fois.
La mère de Samuel se précipita vers lui.
— Nous devons partir.
Samuel ne bougea pas.
— Tu viens de me dire que j'étais la clé.
— Oui.
— La clé de quoi ?
Elle regarda Miriam.
Miriam détourna les yeux.
— De quelque chose qui aurait dû rester enfermé.
Samuel sentit la colère monter.
— Depuis combien de temps me mentez-vous ?
Sa mère répondit :
— Depuis que tu es enfant.
— Pourquoi ?
— Pour te protéger.
— Me protéger de quoi ?
Un grondement profond traversa la pièce.
Cette fois, le sol se souleva légèrement sous leurs pieds.
Les lits tremblèrent.
Les Dormeurs se mirent à hurler.
Un homme arracha les câbles qui le retenaient.
Une femme se leva.
Un enfant ouvrit les yeux.

Tous regardèrent Samuel.

Puis tous prononcèrent la même phrase :

— **Il est temps.**

Samuel recula.

— Qu'est-ce qui est en train de se passer ?

Miriam saisit sa main.

— La serrure commence à s'ouvrir.

— Comment l'arrêter ?

— Nous ne pouvons plus.

Samuel fixa sa mère.

— Tu savais ?

Elle hocha lentement la tête.

— Nous savions que cela arriverait un jour.

— Qui est « nous » ?

— Les Veilleurs.

— Et vous m'avez amené ici quand j'avais neuf ans.

— Oui.

— Pourquoi ?

Elle baissa la tête.

— Parce qu'ils avaient besoin de toi.

Samuel sentit une rage sourde monter en lui.

— Pour m'utiliser ?

— Non.

Elle leva les yeux.

— Pour te cacher.

Silence.

Samuel ne comprenait plus.

— Me cacher de qui ?

Sa mère murmura :

— De toi-même.

Une fissure traversa le mur.

Un souffle glacial entra dans la pièce.

Toutes les flammes des lampes s'éteignirent.

Puis une voix résonna dans l'obscurité.

— Samuel...

Il reconnut la voix.

Sa fille.

Il ferma les yeux.

— Ne réponds pas, murmura Miriam.

La voix reprit.

— Papa...
Samuel serra les poings.
— Elle n'est pas morte.
Miriam ne répondit pas.
— Elle est là.
— Ce n'est pas elle.
— Comment peux-tu le savoir ?
Miriam le regarda.
— Parce que j'ai entendu la vraie voix de ta fille.
Samuel se figea.
— Quand ?
— La nuit de l'accident.
Il sentit une douleur dans sa poitrine.
— Tu étais là ?
Miriam hocha la tête.
— Oui.
— Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ?
— Parce que tu n'étais pas prêt.
— Prêt à quoi ?
Elle répondit :
— À savoir que ta fille n'était pas la victime.
Samuel resta silencieux.
— Qu'est-ce que ça signifie ?
Miriam regarda sa mère.
Puis elle dit :
— L'accident n'était pas un accident.
Samuel sentit le monde basculer.
— Quoi ?
— Ils l'ont choisie.
— Qui ?
— Les Dormeurs.
Samuel recula.
— Pourquoi ma fille ?
Sa mère prit la parole.
— Parce qu'elle avait le même don que toi.
Il secoua la tête.
— Quel don ?
— Elle pouvait les entendre.
Samuel se souvint.

Sa fille avait souvent parlé d'une petite fille qui venait la voir dans ses rêves.

Il avait pensé qu'il s'agissait d'un simple cauchemar.

Elle lui disait :

Elle m'appelle.

Elle habite derrière la fenêtre.

Elle veut que je dorme.

Samuel avait toujours cru que ce n'étaient que les peurs d'une enfant.

Il comprenait maintenant.

— Elle les entendait.

Sa mère acquiesça.

— Et eux l'ont entendue.

Une porte métallique claqua.

Tous se retournèrent.

Quelqu'un se tenait dans l'embrasure.

Le chef du village.

Il portait toujours sa chemise blanche.

Mais son visage avait changé.

Il semblait beaucoup plus vieux.

Sa peau était couverte de marques noires.

Ses yeux étaient entièrement noirs.

Il sourit.

— Enfin.

Miriam se plaça devant Samuel.

— Ne t'approche pas.

Le chef rit.

— Tu le protèges encore ?

— Il ne t'appartient pas.

— Il n'a jamais appartenu à personne.

Il regarda Samuel.

— Pas même à sa mère.

La mère de Samuel trembla.

— Tu n'aurais jamais dû me retrouver.

— Je t'ai toujours retrouvée.

Le chef fit un pas.

— Tu oublies que j'étais là lorsque tu l'as amené.

Samuel regarda sa mère.

— Il était là ?

Elle hocha la tête.

— Oui.
— Et tu lui faisais confiance ?
— Au début.
Le chef sourit.
— Elle croyait que nous pouvions sauver les humains.
Samuel demanda :
— Et maintenant ?
Le chef répondit :
— Maintenant nous savons que les humains ne veulent pas être sauvés.
Il tendit la main vers Samuel.
— Ils veulent dormir.
Samuel recula.
— Qu'est-ce que tu veux ?
— Rien.
Il sourit.
— C'est lui qui veut.
— Qui ?
Le chef désigna le sol.
— Celui qui dort.
Un bruit sourd monta des profondeurs.
BOUM.
Tous les Dormeurs hurlèrent.
Puis les murs commencèrent à se fissurer.
Le chef sourit.
— Il se réveille.
Miriam cria :
— Il faut partir !
Ils coururent.
Samuel, sa mère et Miriam quittèrent la chambre souterraine par un tunnel secondaire.
Derrière eux, les cris se transformèrent en hurlements.
Le tunnel tremblait.
Des morceaux de terre tombaient du plafond.
Samuel courait à perdre haleine.
— Où allons-nous ?
Sa mère répondit :
— À l'arbre.
— Pourquoi ?
— Parce que c'est la seule chose qui peut encore fermer la serrure.

— Comment ?
Elle ne répondit pas.
Ils montèrent un escalier.
Une trappe apparut au-dessus d'eux.
Miriam l'ouvrit.
Ils sortirent.
Samuel inspira profondément.
L'air de la nuit était glacial.
Le village était méconnaissable.
Toutes les maisons avaient leurs portes ouvertes.
Les habitants étaient dehors.
Certains pleuraient.
D'autres marchaient comme des somnambules.
Tous regardaient l'arbre.
Le gigantesque arbre du centre du village.
Ses branches bougeaient alors qu'il n'y avait aucun vent.
Samuel regarda le ciel.
La lune avait disparu derrière les nuages.
Il entendit quelqu'un rire.
Une petite fille apparut au milieu de la place.
Elle portait une robe blanche.
Samuel sentit son cœur se déchirer.
— Ma fille...
Miriam lui attrapa le bras.
— Non.
La petite fille sourit.
— Papa.
Samuel fit un pas.
Sa mère cria :
— SAMUEL !
Il s'arrêta.
La petite fille pencha la tête.
— Tu ne veux pas me voir ?
Samuel pleurait.
— Tu n'es pas elle.
La petite fille sourit davantage.
Son visage changea.
Pendant une seconde, Samuel vit celui de sa fille.
Puis celui de sa mère.
Puis celui de Miriam.

Puis celui d'un vieil homme inconnu.
Puis son propre visage.
Samuel recula.
La créature parla avec sa voix.
— Tu apprends.
Puis elle disparut.
Samuel regarda autour de lui.
— Où est-elle ?
Sa mère répondit :
— Elle n'est jamais venue.
— Quoi ?
— Ce que tu as vu n'était qu'un souvenir qu'ils ont volé.
Samuel serra les poings.
— Alors ma fille est morte.
Sa mère baissa les yeux.
— Oui.
Il ferma les yeux.
Une douleur immense le traversa.
Puis une voix lui murmura :
— Mais elle n'est pas partie.
Samuel ouvrit les yeux.
La voix venait de l'arbre.
Il s'approcha.
Le tronc était couvert de fissures.
Une lumière rougeâtre apparaissait dans les crevasses.
Miriam lui cria :
— Ne touche pas l'arbre !
Trop tard.
Samuel posa la main sur l'écorce.
Une douleur fulgurante traversa son bras.
Il hurla.
Des images apparurent.
Des centaines.
Des milliers.
Des vies entières.
Des gens dormant dans des maisons.
Des enfants se réveillant à 2 h 17.
Des silhouettes derrière des fenêtres.
Des morts appelant les vivants.
Puis il vit le village.

Mais pas tel qu'il était aujourd'hui.
Il le vit des centaines d'années auparavant.
Des hommes construisaient l'arbre.
Non.
Ils ne le construisaient pas.
Ils enterraient quelque chose sous lui.
Samuel vit une fosse.
Une immense fosse.
Au fond, une pierre noire.
Autour de la pierre, des corps.
Des dizaines.
Puis des centaines.
Une voix expliqua :
— Ils ont enfermé le premier Dormeur ici.
Samuel vit les hommes tracer le symbole.
Le cercle.
Les trois lignes.
Puis une femme fut amenée.
Une femme très jeune.
Elle pleurait.
Un enfant se tenait à côté d'elle.
Samuel reconnut son visage.
Sa mère.
Mais elle était jeune.
Très jeune.
La vision changea.
Une autre époque.
Un autre groupe.
Toujours l'arbre.
Toujours la pierre.
Toujours les mêmes cérémonies.
Puis Samuel vit sa propre enfance.
La nuit de 1994.
Il se vit marcher vers l'arbre.
Sa mère tenait sa main.
Le chef était devant eux.
Et derrière lui...
une silhouette.
Une silhouette immense.
Samuel entendit une phrase.

— Donne-moi ton fils.
Sa mère répondit :
— Jamais.
La vision devint noire.
Puis il vit sa mère pleurer.
Elle avait changé d'avis.
Elle tendait sa main.
Samuel cria :
— NON !
Il retira sa main de l'arbre.
Il tomba à genoux.
Miriam accourut.
— Qu'as-tu vu ?
Samuel la regarda.
— Ma mère m'a donné à eux.
Sa mère pleurait.
— Je voulais te sauver.
— Tu m'as livré.
— Je voulais te sauver !
— De quoi ?
Elle répondit :
— De la mort.
Samuel se releva.
— Quelle mort ?
Sa mère le fixa.
— La tienne.
Un silence.
Puis elle ajouta :
— Tu étais déjà mort, Samuel.
Il recula.
— Quoi ?
— Tu es mort cette nuit-là.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— C'est impossible.
— Ton corps n'a pas survécu.
Miriam baissa les yeux.
— Nous avons ramené ton corps.
Samuel regarda ses mains.
— Alors...
Sa mère murmura :

— La chose qui est revenue avec toi n'était pas entièrement humaine.

Le monde sembla s'effondrer.

Samuel entendit de nouveau le grondement sous l'arbre.

Le chef apparut derrière eux.

— Maintenant tu comprends.

Samuel se retourna.

— Qu'est-ce que je suis ?

Le chef sourit.

— La seule personne capable de fermer la porte.

— Et si je ne le fais pas ?

— Alors il sortira.

— Et si je la ferme ?

Le chef répondit :

— Tu mourras.

Samuel resta silencieux.

— Voilà pourquoi ta mère a essayé de te protéger.

Il regarda Miriam.

— Et toi ?

Elle pleurait.

— J'ai essayé de trouver une autre solution.

— Il n'y en a pas.

Elle secoua la tête.

— Peut-être.

Un bruit retentit sous leurs pieds.

BOUM.

Une fissure traversa la place.

Les habitants hurlèrent.

L'arbre commença à se fendre.

Une racine gigantesque sortit de la terre.

Puis une deuxième.

Puis une troisième.

Le sol s'ouvrit.

Samuel regarda dans le gouffre.

Quelque chose bougeait en dessous.

Deux yeux s'ouvrirent.

Immenses.

Rouges.

Puis une voix monta des profondeurs.

— **Samuel.**

Il sentit ses jambes trembler.
— Je suis ici.
La voix répondit :
— **Tu m'as promis.**
Samuel ferma les yeux.
Il se souvenait maintenant.
La nuit de 1994.
Il avait neuf ans.
Il était devant cette même ouverture.
Et quelque chose lui avait demandé :
— Veux-tu revoir ta sœur ?
Il avait répondu :
— Oui.
La créature avait dit :
— Alors dors.
Samuel avait refusé.
Puis il avait entendu une voix.
Celle de sa mère.
— Ne dors jamais.
Il avait compris.
La créature ne voulait pas le tuer.
Elle voulait entrer.
Elle voulait utiliser son corps.
Et sa mère avait fait quelque chose pour empêcher cela.
Elle avait sacrifié sa propre mémoire.
Puis elle avait effacé celle de Samuel.
Mais le prix avait été terrible.
Sa fille, des années plus tard, avait hérité du même pouvoir.
Et les Dormeurs l'avaient trouvée.
Samuel ouvrit les yeux.
Il regarda l'arbre.
Puis le gouffre.
Puis sa mère.
— Je sais maintenant ce que je dois faire.
Miriam secoua la tête.
— Samuel..
— Il n'y a pas d'autre solution.
Sa mère comprit.
— Non.
— Maman...

— Ne fais pas ça.
Samuel lui prit la main.
— Cette fois, je vais choisir.
Le chef sourit.
— Enfin.
Samuel se tourna vers lui.
— Mais tu as oublié une chose.
Le sourire du chef disparut.
— Laquelle ?
Samuel répondit :
— Tu m'as appris à ne pas avoir peur de dormir.
Il fit un pas vers le gouffre.
— Mais tu ne m'as jamais appris à avoir peur de mourir.
Le sol trembla.
L'arbre s'ouvrit complètement.
Une obscurité immense monta des profondeurs.
Samuel entendit des milliers de voix.
Toutes celles qu'il avait entendues depuis son arrivée.
Sa fille.
Son père.
Sa mère.
Miriam.
Lui-même.
Toutes ensemble.
Puis il comprit.
Le véritable pouvoir des Dormeurs n'était pas de prendre les visages.
Ni les voix.
Ni les souvenirs.
C'était de faire croire aux vivants qu'ils pouvaient retrouver ce qu'ils avaient perdu.
Samuel sourit tristement.
Et il sauta dans le gouffre.
Miriam hurla.
Sa mère cria son nom.
Le chef leva les bras.
Et, pendant une seconde, tout le village plongea dans le silence.
Puis une lumière blanche jaillit sous l'arbre.
Le symbole apparut sur le sol.
Le cercle.

Les trois lignes.
Et une voix d'enfant murmura :
— Papa...
Samuel répondit :
— Je sais.
Puis la lumière explosa.
Et Mboa-Ndongo disparut dans la nuit.

CHAPITRE 18 - CE QUI EST REVENU DE L'AUTRE CÔTÉ

Samuel ne sentit pas la chute.
Il s'attendait à heurter quelque chose.
La pierre.
Les racines.
Le fond du gouffre.
La mort.
Mais rien ne vint.
Il tombait.
Ou peut-être flottait-il.
Il n'y avait plus de haut.
Plus de bas.
Plus de temps.
Seulement une obscurité immense.
Puis il entendit une respiration.
Lente.
Régulière.
Tout près de lui.
Samuel ouvrit les yeux.
Il se trouvait debout dans une pièce.
Une pièce qu'il connaissait.
Une chambre d'enfant.
Son ancienne chambre.
Les murs étaient couverts de dessins.
Des avions.
Des arbres.
Des monstres.
Une maison.
Samuel regarda ses mains.
Elles étaient petites.
Il avait neuf ans.
— Non...
Il recula.
Sur le lit se trouvait un garçon.
Lui-même.
Neuf ans.
L'enfant dormait profondément.

Samuel s'approcha.
— Réveille-toi.
Le garçon ne bougea pas.
Samuel entendit une porte grincer derrière lui.
Il se retourna.
Sa mère entra.
Elle était jeune.
Comme dans ses souvenirs.
Elle tenait une petite valise.
Son visage était ravagé par les larmes.
— Maman ?
Elle ne semblait pas l'entendre.
Elle s'approcha du lit.
Puis elle posa la main sur le front de l'enfant.
— Pardonne-moi.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Maman !
Elle se retourna brusquement.
Pour la première fois, elle le regarda.
Mais son expression changea immédiatement.
Elle avait peur.
— Tu n'es pas censé être ici.
Samuel s'approcha.
— Où sommes-nous ?
Elle recula.
— Tu dois repartir.
— Repartir où ?
— Dans ton corps.
Samuel regarda le garçon endormi.
— C'est moi ?
Sa mère hocha la tête.
— Oui.
— Alors qui suis-je ?
Elle ne répondit pas.
Une voix parla derrière elle.
— Il est enfin prêt.
Samuel se retourna.
Le chef se tenait dans l'embrasure.
Mais il n'était plus vieux.
Il avait l'apparence d'un homme d'une trentaine d'années.

Son visage était parfaitement humain.
Il souriait.
— Tu as grandi.
Samuel le regarda.
— Qui êtes-vous ?
L'homme répondit :
— Celui qui t'a attendu.
— Pourquoi ?
— Parce que tu es revenu.
Samuel sentit une colère monter.
— Je ne suis jamais revenu.
L'homme sourit.
— Tu te trompes.
Il désigna la chambre.
— Tu es revenu plusieurs fois.
Samuel secoua la tête.
— C'est impossible.
— Chaque fois que tu dors profondément.
Il fit un pas.
— Chaque fois que tu rêves.
Samuel recula.
— Non.
— Chaque fois que tu entends une voix que personne d'autre n'entend.
Samuel sentit un frisson.
— C'est vous ?
L'homme sourit.
— Nous.
Le mot résonna dans la pièce.
Samuel regarda autour de lui.
Les murs commençaient à changer.
La chambre d'enfant se transforma.
Les dessins disparurent.
Les murs devinrent noirs.
Puis il vit des milliers de visages.
Des hommes.
Des femmes.
Des enfants.
Certains qu'il connaissait.
D'autres non.

Tous le regardaient.
— Qui sont-ils ?
L'homme répondit :
— Ceux qui ont dormi.
— Ils sont morts ?
— Certains.
— Et les autres ?
— Ils attendent.
Samuel fixa un visage.
Il reconnut Daniel.
Puis sa fille.
Puis son père.
Puis Miriam.
Il s'approcha de sa fille.
— Tu es réelle ?
Elle sourit.
— Pas comme tu voudrais.
Samuel sentit les larmes monter.
— Je suis désolé.
— Pourquoi ?
— Je n'ai pas pu te sauver.
Elle s'approcha.
— Tu m'as sauvée.
Samuel secoua la tête.
— Non.
— Si.
— Tu es morte.
— Mon corps est mort.
Elle posa une main sur son visage.
— Mais ce n'est pas ce qu'ils voulaient.
Samuel regarda l'homme.
— Qu'est-ce qu'ils veulent ?
L'homme répondit :
— Une porte.
— Pour sortir.
— Oui.
— Et je suis cette porte.
— Tu l'étais.
Samuel fronça les sourcils.
— « L'étais » ?

L'homme sourit.

— Plus maintenant.

Le sol trembla.

Samuel entendit un grondement.

Il regarda derrière lui.

Une immense porte noire apparaissait.

Elle semblait faite de bois.

Mais quelque chose battait derrière.

Comme un cœur.

Boum.

Boum.

Boum.

L'homme s'approcha.

— Tu croyais que l'arbre était la serrure.

Samuel ne répondit pas.

— Tu avais raison.

Il posa la main sur la porte.

— Mais tu ignorais une chose.

— Quoi ?

— La serrure n'était pas destinée à retenir ce qui était dessous.

Samuel sentit son sang se glacer.

— Alors à quoi servait-elle ?

L'homme sourit.

— À retenir ce qui était dehors.

La porte trembla.

Samuel recula.

— Dehors ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui est dehors ?

L'homme répondit :

— Le monde.

Un silence.

Samuel ne comprenait pas.

Puis il réalisa.

L'homme ne parlait pas d'un monstre enfermé sous l'arbre.

Il parlait de quelque chose qui pouvait atteindre le monde entier.

La voix de sa fille murmura :

— Papa, tu dois te réveiller.

Samuel la regarda.

— Comment ?

Elle désigna la porte.
— Ouvre-la.
Samuel secoua la tête.
— Si je l'ouvre, il sortira.
Elle sourit tristement.
— Il est déjà sorti.
Samuel se retourna.
L'homme avait disparu.
La pièce était vide.
Puis une voix retentit derrière lui.
La voix de Miriam.
— Samuel !
Il se retourna.
Miriam courait vers lui.
Elle était couverte de sang.
— Il faut partir !
— Où est ma mère ?
— Elle est restée derrière.
— Pourquoi ?
— Pour fermer le passage.
Samuel voulut avancer.
Miriam l'arrêta.
— Tu ne peux pas la rejoindre.
— Je dois y retourner.
— Non.
— Elle est ma mère.
— Et elle savait ce qu'elle faisait.
Samuel la fixa.
— Où sommes-nous ?
Miriam regarda autour d'elle.
— Entre les deux.
— Entre quoi ?
— Entre le sommeil et l'éveil.
Samuel sentit une douleur dans sa poitrine.
— Je suis mort ?
Miriam ne répondit pas.
— Réponds.
Elle murmura :
— Pas complètement.
Un bruit de pas retentit derrière eux.

Miriam pâlit.

— Ils nous ont retrouvés.

— Qui ?

— Tous.

Les murs commencèrent à se couvrir de silhouettes.

Des dizaines.

Puis des centaines.

Les Dormeurs apparurent.

Ils avançaient lentement.

Certains avaient le visage de morts.

D'autres celui de personnes vivantes.

Samuel vit sa mère.

Daniel.

Sa fille.

Son père.

Puis le chef.

Mais cette fois, ils n'étaient pas immobiles.

Ils avançaient ensemble.

Miriam saisit Samuel.

— Ne regarde personne dans les yeux.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils peuvent entrer.

Samuel détourna le regard.

Mais une voix prononça son nom.

— Samuel.

Il reconnut sa mère.

Il ne put résister.

Il regarda.

Elle était là.

Son visage était paisible.

— Mon fils.

Samuel fit un pas.

Miriam le retint.

— Non.

Sa mère sourit.

— Tu dois m'écouter.

— Maman...

— Ne crois pas celui qui t'a parlé.

Samuel regarda autour de lui.

— Où est-il ?

— Il n'est pas ici.
— Alors où est-il ?
Sa mère répondit :
— Dans ton monde.
Samuel sentit son cœur s'arrêter.
— Quoi ?
— Il a utilisé ton retour.
— Pour quoi ?
— Pour sortir.
Miriam ferma les yeux.
— C'est impossible.
La mère de Samuel la regarda.
— Tu savais que cela arriverait.
Miriam secoua la tête.
— Non.
— Tu savais.
— Je croyais que la porte pouvait être refermée.
La mère de Samuel regarda son fils.
— Elle l'a été.
Samuel demanda :
— Alors pourquoi suis-je ici ?
Elle répondit :
— Parce que tu n'es pas celui qui doit fermer la porte.
Un silence.
— Qui alors ?
Sa mère regarda Miriam.
Samuel se retourna.
Miriam avait disparu.
— Où est-elle ?
Sa mère ne répondit pas.
Puis Samuel entendit un cri.
Un cri humain.
Un cri réel.
Il venait de très loin.
Puis un deuxième.
Il courut.
La pièce se transforma en couloir.
Samuel avançait.
Il vit une lumière au bout.
Une porte.

Il l'ouvrit.
Et il se retrouva dans une chambre d'hôpital.
Des médecins couraient.
Une infirmière criait.
Des machines sonnaient.
Samuel regarda le lit.
Un homme y était allongé.
Son corps était couvert de sang.
Il reconnut immédiatement son visage.
C'était lui.
Mais il était beaucoup plus jeune.
Neuf ans.
Des médecins tentaient de le réanimer.
— Allez !
— Encore !
— Rien !
Un médecin secoua la tête.
— Heure du décès : 2 h 17.
Samuel recula.
Il comprit.
Il était réellement mort cette nuit-là.
Mais quelqu'un avait ramené son corps.
Quelqu'un avait placé quelque chose en lui.
Une présence.
Une conscience.
Quelque chose qui n'était pas entièrement humaine.
Puis la porte de l'hôpital s'ouvrit.
Un homme entra.
Le chef.
Mais il n'avait pas son apparence habituelle.
Il était jeune.
Il portait une blouse blanche.
Il s'approcha du corps de Samuel.
Puis il posa une main sur son front.
— Il est compatible.
La mère de Samuel entra derrière lui.
Elle pleurait.
— Vous aviez promis.
L'homme répondit :
— Nous avons tenu notre promesse.

— Vous aviez promis qu'il vivrait.
— Il vivra.
— Mais pas seul.
L'homme sourit.
Puis il sortit une petite boîte noire.
Il l'ouvrit.
À l'intérieur se trouvait une pierre.
La même pierre que Samuel avait vue sous l'arbre.
Elle semblait battre.
Comme un cœur.
L'homme posa la pierre sur la poitrine de l'enfant.
Le corps se cambra.
Les machines se mirent à hurler.
Puis les yeux de Samuel s'ouvrirent.

2 h 19.

Le médecin recula.
— Impossible...
L'homme sourit.
— Non.
Il regarda la mère.
— Né à nouveau.
Samuel sentit les larmes couler sur son visage.
Il comprenait enfin.
Sa vie entière avait été construite sur un mensonge.
Il n'avait pas survécu.
Il avait été **ramené**.
Et quelque chose était revenu avec lui.
La vision disparut.
Samuel se retrouva à nouveau dans l'obscurité.
Une voix parla.
Cette fois, elle était derrière lui.
— Tu comprends maintenant ?
Samuel se retourna.
Le chef était là.
— Tu n'es pas un homme, Samuel.
Samuel serra les poings.
— Alors qu'est-ce que je suis ?
L'homme sourit.
— La première expérience réussie.
Samuel recula.

— Combien y en a-t-il ?
Le chef répondit :
— Une seule.
— Moi ?
— Non.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Qui alors ?
Le chef regarda derrière lui.
Samuel suivit son regard.
Une silhouette apparut.
Une femme.
Elle avançait lentement.
Samuel reconnut ses traits.
Miriam.
Mais quelque chose était différent.
Elle souriait.
— Bonjour, Samuel.
Il recula.
— Où étais-tu ?
Elle répondit :
— Là où tu m'as laissée.
— Je ne t'ai jamais laissée.
— Si.
Elle s'approcha.
— Il y a vingt-deux ans.
Samuel sentit une douleur dans sa tête.
Une nouvelle mémoire apparut.
Il se vit enfant.
À côté de Miriam.
Mais Miriam était elle aussi une enfant.
Ils étaient dans le village.
Ils couraient.
Ils riaient.
Puis le chef arriva.
Il posa une main sur l'épaule de Miriam.
Elle cria.
Samuel voulait la sauver.
Mais sa mère l'emmena.
Il criait :
— MIRIAM !

Elle lui répondit :
— PROMETS-MOI QUE TU REVIENDRAS !
Samuel comprit.
Ce n'était pas le chef qui lui avait demandé de revenir.
C'était Miriam.
Et il avait promis.
Mais pourquoi ?
Le souvenir changea.
Miriam était enfermée.
Le chef lui disait :
— Tu dois l'oublier.
Elle répondait :
— Jamais.
— Il reviendra.
— Je l'attendrai.
Puis la porte se ferma.
Samuel rouvrit les yeux.
Miriam était devant lui.
— Tu m'avais promis.
— Pourquoi ?
Elle sourit.
— Parce que nous étions deux.
— Deux quoi ?
Elle posa sa main sur sa poitrine.
— Deux enfants qui sont revenus de l'autre côté.
Samuel sentit son sang se glacer.
— Toi aussi...
— Oui.
Le chef recula.
Pour la première fois, Samuel vit de la peur dans ses yeux.
Miriam se retourna vers lui.
— Tu pensais que Samuel était la clé.
Le chef ne répondit pas.
— Mais tu t'es trompé.
Elle sourit.
— Nous sommes deux clés.
Puis le monde entier trembla.
Une lumière apparut au loin.
Une porte s'ouvrit.
Et Samuel entendit une cloche.

Une cloche venant du monde réel.

2 h 17.

Il ouvrit les yeux.

Il était allongé sur le sol du village.

L'arbre était toujours debout.

Les habitants avaient disparu.

Le ciel était noir.

Miriam était à côté de lui.

Vivante.

Ou quelque chose qui lui ressemblait.

Samuel se redressa.

— Combien de temps ?

Miriam regarda sa montre.

— Sept minutes.

— Depuis quoi ?

Elle répondit :

— Depuis que tu as sauté.

Samuel regarda autour de lui.

Mboa-Ndongo n'avait pas disparu.

Les maisons étaient toujours là.

La place était intacte.

L'arbre aussi.

Tout semblait normal.

Trop normal.

Puis Samuel entendit un moteur.

Une voiture approchait sur la piste.

Les phares apparurent entre les arbres.

La voiture s'arrêta.

Un homme descendit.

Samuel le reconnut.

Le journaliste qui avait quitté la ville avec lui quelques jours auparavant.

Il courut vers eux.

— Samuel !

Samuel se leva.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

L'homme sourit.

— Je ne suis pas venu pour toi.

Il regarda Miriam.

Puis il ajouta :

— Je suis venu pour elle.
 Samuel se plaça devant Miriam.
 — Qui êtes-vous ?
 L'homme ne répondit pas.
 Il regarda sa montre.
2 h 17.
 Puis il sourit.
 — Enfin.
 Samuel sentit quelque chose bouger sous sa peau.
 Une douleur traversa sa poitrine.
 Il posa la main sur son cœur.
 Il entendit une deuxième pulsation.
 Puis une troisième.
 Miriam le regarda avec terreur.
 — Samuel...
 — Quoi ?
 Elle murmura :
 — Tu n'es pas revenu seul.
 Samuel regarda le ciel.
 Derrière les nuages, quelque chose semblait bouger.
 Quelque chose d'immense.
 Puis toutes les maisons du village s'allumèrent en même temps.
 Une lumière après l'autre.
 Une porte après l'autre.
 Et derrière chaque fenêtre...
 quelqu'un regardait.
 Quelqu'un qui souriait.
 Quelqu'un qui attendait.
 Samuel comprit alors que Mboa-Ndongo n'avait jamais été le piège.
 C'était seulement **la première porte.**
 Et maintenant qu'elle était ouverte...
 il y en aurait d'autres.
 Partout.
 Dans d'autres villages.
 Dans d'autres villes.
 Dans d'autres pays.
 Des milliers de portes.
 Des milliers de Dormeurs.
 Et quelque part, dans le monde éveillé, quelque chose venait de
 prononcer son nom.

Pas avec la voix d'un mort.
Pas avec celle d'un vivant.
Avec une voix que Samuel n'avait jamais entendue.
Une voix qui semblait venir de très loin.
Et pourtant...
elle était déjà dans sa tête.
— **La première nuit est terminée.**
Samuel regarda Miriam.
Elle pleurait.
— Et maintenant ?
Elle répondit :
— Maintenant...
Elle regarda l'horizon.
— **Ils vont tous se réveiller.**

CHAPITRE 19 - LA CARTE DES DORMEURS

À l'aube, Mboa-Ndongo semblait avoir changé.
Pas les maisons.
Pas les arbres.
Pas la piste rouge qui traversait le village.
Quelque chose d'autre.
Quelque chose que Samuel n'arrivait pas à nommer.
Il faisait jour.
Pourtant, personne ne parlait.
Les habitants avaient disparu.
Les portes étaient ouvertes.
Les fenêtres aussi.
Dans certaines maisons, les tables étaient encore dressées.
Une casserole refroidissait sur un feu éteint.
Un poste de radio diffusait un souffle continu.
Dans une cour, une balançoire bougeait doucement.
Samuel regarda sa montre.
6 h 03.
— Où sont-ils tous ?
Miriam ne répondit pas.
Elle avançait lentement au milieu de la rue.
— Miriam.
Elle s'arrêta.
— Ils sont là.
Samuel regarda autour de lui.
— Je ne vois personne.
— C'est justement le problème.
Il sentit un frisson.
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
Elle désigna les maisons.
— Ils ne sont pas partis.
Samuel comprit.
— Ils dorment.
Miriam hocha la tête.
— Tous.
— Mais nous les avons vus cette nuit.
— Oui.

— Alors pourquoi...
Elle se retourna.
— Parce qu'ils peuvent être éveillés ici et endormis ailleurs.
Samuel resta silencieux.
Cette phrase lui rappela ce que les Dormeurs lui avaient dit.
Entre le sommeil et l'éveil.
Il regarda l'homme arrivé dans la nuit.
Il était toujours près de la voiture.
Samuel s'approcha.
— Qui êtes-vous ?
L'homme ne répondit pas.
— Vous me connaissez.
— Tout le monde vous connaît.
Samuel fronça les sourcils.
— Je ne vous ai jamais vu.
L'homme sourit.
— Pas dans cette vie.
Samuel se figea.
Miriam s'interposa.
— Ne lui parle pas.
L'homme éclata de rire.
— Tu as toujours été prudente.
Il regarda Samuel.
— Trop prudente.
— Votre nom.
— Gabriel.
Samuel attendit.
— Gabriel quoi ?
— Juste Gabriel.
— Vous êtes avec les Veilleurs ?
Gabriel secoua la tête.
— Non.
— Les Dormeurs ?
— Non plus.
— Alors qui êtes-vous ?
Gabriel ouvrit la portière arrière de la voiture.
— Montez.
Samuel ne bougea pas.
— Pourquoi ?
— Parce que vous n'avez plus beaucoup de temps.

Miriam regarda Samuel.
— Il dit vrai.
Ils montèrent.
Gabriel démarra.
La voiture quitta Mboa-Ndongo.
Samuel regarda le village disparaître derrière eux.
Il ressentit une étrange impression.
Comme s'il abandonnait quelque chose.
Comme si quelqu'un le regardait partir.
À travers les arbres, il aperçut une silhouette.
Une petite fille.
Elle se tenait au bord de la piste.
Samuel se retourna.
Elle avait disparu.
— Tu l'as vue ?
Miriam répondit :
— Oui.
— C'était ma fille ?
— Non.
Samuel soupira.
— Tu en es sûre ?
— Oui.
— Comment ?
Miriam regarda la route.
— Parce que ta fille n'avait jamais peur de toi.
Samuel sentit une douleur dans la poitrine.
— Qu'est-ce que ça signifie ?
— Elle n'aurait jamais essayé de te faire venir.
Gabriel intervint.
— Elle ne voulait pas que vous veniez.
Samuel se retourna.
— Comment le savez-vous ?
Gabriel ne répondit pas.
Il augmenta la vitesse.
Après une heure de route, ils arrivèrent devant une vieille station-service abandonnée.
Gabriel arrêta la voiture.
— Nous sommes arrivés.
Samuel regarda autour de lui.
— Où ?

— À la frontière.
— De quoi ?
Gabriel sortit.
Miriam suivit.
Samuel les imita.
Ils entrèrent dans un petit bâtiment en béton.
À l'intérieur, tout était poussiéreux.
Une table.
Deux chaises.
Une vieille armoire.
Gabriel déplaça une armoire.
Un escalier apparut.
Ils descendirent.
Samuel reconnut immédiatement l'odeur.
La même que dans les tunnels sous Mboa-Ndongo.
Terre humide.
Moisissure.
Métal.
Ils arrivèrent dans une pièce éclairée par des lampes électriques.
Des cartes couvraient les murs.
Samuel s'approcha.
Il reconnut plusieurs pays.
Cameroun.
Gabon.
Congo.
Nigeria.
République centrafricaine.
Tchad.
Puis d'autres.
France.
Brésil.
États-Unis.
Inde.
Japon.
Russie.
Chine.
Samuel resta silencieux.
Des centaines de points rouges étaient visibles sur les cartes.
— Qu'est-ce que c'est ?
Gabriel répondit :

— Les portes.
 Samuel s'approcha.
 — Combien ?
 — Nous ne savons pas.
 — Qui les a installées ?
 — Personne.
 Samuel se retourna.
 — Comment ça ?
 Gabriel répondit :
 — Elles existaient avant les hommes.
 Miriam ajouta :
 — Mboa-Ndongo n'était qu'un point parmi des milliers.
 Samuel regarda la carte du Cameroun.
 Plusieurs points rouges apparaissaient.
 — Combien ici ?
 Gabriel répondit :
 — Vingt-sept.
 Samuel sentit son cœur accélérer.
 — Et combien sont actives ?
 Gabriel regarda Miriam.
 — Vingt-six.
 Samuel comprit.
 — La vingt-septième...
 — C'était Mboa-Ndongo.
 Un silence lourd tomba.
 Samuel regarda les autres points.
 — Elles vont toutes s'ouvrir ?
 Gabriel répondit :
 — Non.
 — Alors pourquoi dites-vous qu'ils vont tous se réveiller ?
 Gabriel posa une petite boîte métallique sur la table.
 — Parce qu'il ne s'agit pas des portes.
 Il l'ouvrit.
 À l'intérieur se trouvait une pierre noire.
 La même que celle qu'il avait vue dans ses visions.
 Samuel recula.
 — Comment l'avez-vous eue ?
 Gabriel répondit :
 — Nous en avons trouvé douze.
 — Où ?

— Sous douze villages.
Samuel sentit une peur froide lui traverser le corps.
— Combien y en a-t-il ?
Gabriel le regarda.
— Nous ne savons pas.
Miriam s'approcha de la table.
— C'est impossible.
Gabriel secoua la tête.
— Ce qui est impossible, c'est ce que nous avons découvert ensuite.
Il sortit une photographie.
Une vieille photographie en noir et blanc.
Samuel la prit.
Il reconnut immédiatement le village.
Mboa-Ndongo.
Mais la photographie semblait avoir été prise au début du siècle.
Des hommes se tenaient devant l'arbre.
Au centre se trouvait un enfant.
Samuel sentit son souffle se couper.
— C'est moi.
Miriam regarda la photo.
— Non.
Samuel retourna la photographie.
Une inscription était écrite derrière.
LE PREMIER REVENANT — 1907.
Samuel releva les yeux.
— Je ne suis pas né en 1907.
Gabriel répondit :
— Celui-là non plus.
Samuel fixa la photographie.
Le garçon ressemblait exactement à lui.
Même regard.
Même cicatrice.
Même visage.
Il demanda :
— Qui est-il ?
Gabriel répondit :
— Personne ne le sait.
Samuel regarda Miriam.
Elle était devenue pâle.

— Tu savais ?
— Non.
— Tu mens.
— Non.
— Alors pourquoi as-tu peur ?
Elle répondit :
— Parce que j'ai vu cette photographie avant.
— Où ?
— Dans les archives de ma famille.
Samuel sentit son cœur accélérer.
— Ta famille savait.
— Oui.
— Depuis quand ?
— Depuis toujours.
Gabriel intervint :
— Les familles des Veilleurs ont conservé les archives.
Samuel regarda les cartes.
— Et ma famille ?
Gabriel resta silencieux.
— Répondez.
— Ta famille n'était pas une famille de Veilleurs.
— Alors quoi ?
— Elle était du côté des Dormeurs.
Samuel resta immobile.
— Mon père ?
— Oui.
Samuel sentit quelque chose se briser en lui.
— Mon père travaillait avec eux ?
Gabriel hocha la tête.
— Ton père était l'un des responsables du programme.
Samuel recula.
— Quel programme ?
Gabriel posa devant lui un dossier.
La couverture était noire.
Aucune inscription.
Samuel l'ouvrit.
La première page contenait une photographie.
Son père.
À côté de lui...
le chef du village.

Puis un autre homme.
Samuel ne connaissait pas son nom.
Mais il reconnut son visage.
C'était l'homme qui lui avait parlé dans l'autre monde.
Samuel tourna la page.
Une phrase était soulignée :

**SUJET S-09 — RÉUSSITE DE LA TRANSFERT DE
CONSCIENCE.**

Samuel sentit sa respiration se bloquer.
— Mon père savait que j'étais mort.
Gabriel répondit :
— Oui.
— Il savait qu'on allait me ramener.
— Oui.
— Pourquoi ?
Gabriel le regarda.
— Parce qu'il croyait pouvoir contrôler ce qui reviendrait.
Samuel tourna rapidement les pages.
Des dizaines de noms.
Des dates.
Des expériences.
Des enfants.
Des adultes.
Des morts.
Tous classés par numéros.
S-01.
S-02.
S-03.

...

S-08.
Puis S-09.
Samuel.
Il tourna la page suivante.

S-10.

Le dossier était vide.
Samuel fronça les sourcils.
— Qui est S-10 ?
Gabriel ne répondit pas.
— Qui ?
Miriam regarda le dossier.

Son visage changea.

— Non...

Samuel se tourna vers elle.

— Quoi ?

Elle recula.

— Ce n'est pas possible.

— Miriam.

Elle secoua la tête.

— Le sujet S-10 n'était pas un enfant.

Samuel sentit un froid descendre dans son dos.

— Alors qui ?

Gabriel répondit :

— Une femme.

— Son nom ?

Gabriel posa une photographie sur la table.

Samuel la prit.

Il sentit immédiatement son cœur s'arrêter.

La photographie montrait une femme.

Elle avait les cheveux noirs.

Les yeux sombres.

Un visage qu'il connaissait.

Un visage qu'il avait vu toute sa vie.

— Non...

Miriam regarda la photo.

Elle murmura :

— C'est ta mère.

Samuel secoua la tête.

— Impossible.

Gabriel répondit :

— Ta mère n'était pas seulement une victime.

Samuel regarda la photographie.

Au dos, une inscription :

**SUJET S-10 — PREMIÈRE PERSONNE À REVENIR
SANS CORPS.**

Samuel releva lentement les yeux.

— Sans corps ?

Gabriel hocha la tête.

— Elle n'est jamais revenue physiquement.

— Alors qui ai-je enterré ?

Gabriel ne répondit pas.

Miriam s'approcha.

— Samuel...

Il se tourna vers elle.

— Qu'est-ce que tu sais ?

Elle pleurait.

— Ta mère n'est pas dans le monde des morts.

— Où est-elle ?

Miriam posa un doigt sur la carte.

Elle désigna un point rouge.

Un point situé très loin de Mboa-Ndongo.

Au milieu de l'océan.

Samuel fronça les sourcils.

— Là ?

Gabriel répondit :

— Oui.

— Il n'y a rien là-bas.

— C'est ce que nous pensions.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Gabriel regarda sa montre.

6 h 47.

Puis il répondit :

— Une porte.

Samuel regarda la carte.

— Pourquoi est-elle différente ?

Gabriel ne répondit pas immédiatement.

Puis il dit :

— Parce qu'elle ne mène pas aux Dormeurs.

— Alors où mène-t-elle ?

Il fixa Samuel.

— À l'endroit d'où ils viennent.

Le silence devint pesant.

Samuel sentit une pulsation dans sa poitrine.

Une deuxième.

Puis une troisième.

Il posa la main sur son cœur.

— Ils recommencent.

Miriam pâlit.

— Quoi ?

Samuel entendit une voix.

Très faible.

Très lointaine.

Mais parfaitement claire.

— **S-09.**

Il ferma les yeux.

La voix reprit.

— **S-10 est réveillée.**

Samuel rouvrit les yeux.

— Maman...

Gabriel se redressa brusquement.

— Qu'avez-vous dit ?

— Ma mère.

— Quoi ?

Samuel regarda la carte.

Le point rouge au milieu de l'océan venait de s'allumer.

Puis un deuxième.

Puis un troisième.

Les lumières se propagèrent sur la carte.

Une après l'autre.

À travers l'Afrique.

Puis l'Europe.

Puis l'Asie.

Puis les Amériques.

Des centaines de points.

Puis des milliers.

Gabriel recula.

— Non...

Miriam murmura :

— Elles s'ouvrent.

Samuel regarda la carte.

— Toutes ?

Gabriel secoua la tête.

— Non.

— Alors quoi ?

Il regarda Samuel avec une expression de terreur.

— Elles ne s'ouvrent pas.

— Qu'est-ce qu'elles font ?

Gabriel répondit :

— Elles se réveillent.

Toutes les lumières s'allumèrent simultanément.

Puis les lampes de la pièce s'éteignirent.

Dans l'obscurité, une voix prononça :

— **Bonsoir, Samuel.**

Il reconnut immédiatement cette voix.

C'était celle de sa mère.

Mais cette fois...

elle ne venait pas d'un souvenir.

Elle venait de la pièce.

Samuel se retourna.

Une silhouette se tenait derrière lui.

Une femme.

Elle souriait.

Samuel murmura :

— Maman...

Elle répondit :

— Tu as mis longtemps à revenir.

Puis elle posa une main sur son épaule.

Samuel ne bougea plus.

Sa mère était devant lui.

Vivante.

Ou quelque chose qui avait parfaitement appris à lui ressembler.

Elle se pencha vers son oreille.

— Mais maintenant que tu es là...

Elle sourit.

— **nous pouvons commencer.**

Au même instant, partout dans le monde, des millions de personnes ouvrirent les yeux.

Toutes à la même heure.

Toutes avec le même sourire.

Et toutes prononcèrent le même nom :

— **Samuel.**

CHAPITRE 20 - LE VILLAGE OÙ PERSONNE NE DORT

Samuel ne bougea pas.
La main de la femme reposait toujours sur son épaule.
Elle était froide.
Pas froide comme une main humaine exposée à la nuit.
Froide comme quelque chose qui n'avait jamais connu la chaleur.
Samuel regarda son visage.
Il connaissait chaque détail.
La petite cicatrice au-dessus du sourcil.
Les yeux.
La façon dont elle inclinait légèrement la tête lorsqu'elle réfléchissait.
Même cette petite ride au coin des lèvres.
C'était sa mère.
Mais Samuel avait appris une chose à Mboa-Ndongu.
Un visage ne prouvait rien.
— Si tu es ma mère, dit-il, dis-moi quelque chose que personne d'autre ne connaît.
La femme sourit.
— Tu avais peur du tonnerre quand tu étais petit.
Samuel resta immobile.
— Tout le monde le savait.
— Tu dormais sous le lit de ton père.
Samuel sentit son cœur accélérer.
— Encore faux.
Le sourire de la femme disparut.
Samuel continua :
— Mon père n'a jamais eu de lit.
Un silence.
Miriam recula.
Gabriel saisit quelque chose sous sa veste.
La femme ne bougea pas.
Puis son visage changea.
Très légèrement.
Ses yeux devinrent plus sombres.
— Tu as appris.
Samuel répondit :

— J'ai appris à ne plus croire les voix.
La femme sourit.
— Alors écoute.
Elle retira lentement sa main de son épaule.
— Écoute ce que le monde est devenu.
Samuel entendit un bruit.
D'abord très faible.
Un murmure.
Puis des centaines.
Puis des milliers.
Des millions de voix.
Toutes prononçaient la même chose.
Samuel.
Il porta les mains à ses oreilles.
Cela ne servit à rien.
Les voix étaient à l'intérieur de sa tête.
— Arrêtez !
La femme le regarda.
— Tu ne peux pas arrêter une voix qui est déjà en toi.
Samuel ferma les yeux.
Il pensa à sa fille.
À sa mère.
À Miriam.
À cette nuit de 1994.
Puis il comprit.
Les Dormeurs ne contrôlaient pas les voix.
Ils contrôlaient les souvenirs.
Ils n'avaient pas besoin d'entrer dans les corps.
Ils entraient dans les regrets.
Dans les pertes.
Dans les blessures.
Ils prenaient ce que les humains désiraient le plus revoir.
Et ils l'utilisaient comme une porte.
Samuel ouvrit les yeux.
— Vous ne pouvez pas me contrôler.
La femme sourit.
— Nous n'avons jamais essayé.
Samuel fronça les sourcils.
— Alors pourquoi tout ça ?
— Pour que tu choisisses.

— Choisir quoi ?
Elle désigna la carte.
Les milliers de points lumineux clignotaient.
— Ouvrir.
— Quoi ?
— La dernière porte.
Samuel regarda Miriam.
— Quelle dernière porte ?
Miriam avait compris.
— Toi.
Samuel se retourna.
La femme sourit.
— Enfin.
Samuel recula.
— Je suis la porte.
— Tu l'as toujours été.
— Et les autres ?
— Des passages.
— Et moi ?
La femme répondit :
— Le passage principal.
Samuel sentit une douleur traverser sa poitrine.
La pulsation recommença.
Une.
Deux.
Trois.
Puis une quatrième.
Son cœur battait normalement.
Mais quelque chose d'autre battait avec lui.
La pierre.
Celle qu'on avait placée dans son corps en 1994.
Samuel porta la main à sa poitrine.
— Elle est encore là.
La femme hocha la tête.
— Elle ne t'a jamais quitté.
— Pourquoi ne me l'avez-vous jamais retirée ?
— Parce qu'elle n'est pas dans ton corps.
Samuel resta silencieux.
— Alors où est-elle ?
La femme posa un doigt sur son front.

— Ici.
Un silence absolu envahit la pièce.
Samuel comprit.
La pierre n'était pas un objet.
C'était une mémoire.
Une présence.
Une conscience.
Quelque chose avait été implanté en lui.
Pas dans son cœur.
Dans son esprit.
Et depuis vingt-deux ans, il dormait avec cette chose.
Il regarda Miriam.
— Tu savais.
Elle pleurait.
— Oui.
— Depuis combien de temps ?
— Depuis la première nuit.
Samuel détourna les yeux.
— Pourquoi ne m'as-tu jamais tué ?
Miriam s'approcha.
— Parce que je t'aimais.
Il la regarda.
— Tu m'aimais ?
— Je t'aime encore.
— Alors pourquoi m'avoir conduit ici ?
Elle secoua la tête.
— Je ne t'ai pas conduit ici.
Samuel fronça les sourcils.
— Quoi ?
— Tu es venu parce que tu pensais que je t'attendais.
Il sentit un froid parcourir son dos.
— Qui m'a appelé ?
Miriam regarda la femme.
— Elle.
Samuel se retourna.
La femme souriait.
— Je ne t'ai jamais appelé.
— Alors qui ?
Elle répondit :
— Toi.

Samuel resta immobile.
— Moi ?
— Oui.
— Je me suis appelé moi-même ?
— Tu as toujours entendu ta propre voix.
Samuel se rappela le prologue.
La voix à 2 h 17.
La voix derrière la fenêtre.
La voix de sa fille.
De son père.
De Miriam.
Mais il y avait une voix qu'il n'avait jamais identifiée.
La sienne.
Il comprit.
Depuis le début...
c'était lui qui appelait.
Pas les morts.
Pas les Dormeurs.
Lui.
Une partie de lui cherchait une autre partie.
Une partie de lui voulait revenir.
Samuel murmura :
— Je suis le Dormeur.
La femme secoua la tête.
— Non.
Elle s'approcha.
— Tu es celui qui peut les réveiller.
— Et si je refuse ?
— Alors ils dormiront.
Samuel releva les yeux.
— Pour toujours ?
La femme sourit.
— Rien ne dort pour toujours.
Miriam prit la main de Samuel.
— Il existe une autre solution.
La femme se retourna brusquement.
— Non.
Miriam regarda Samuel.
— Tu dois me croire.
— Pourquoi ?

— Parce que je suis déjà morte.
Samuel sentit son cœur se serrer.
— Quoi ?
Miriam sourit tristement.
— La vraie Miriam est morte il y a vingt-deux ans.
Samuel recula.
— Non.
— Je suis revenue avec toi.
La femme intervint :
— Elle ment.
Miriam cria :
— Regarde-moi !
Samuel la regarda.
Son visage tremblait.
Puis quelque chose d'étrange se produisit.
Pendant une seconde, Samuel vit deux visages superposés.
Celui de Miriam.
Et celui d'une jeune fille.
La petite Miriam de 1994.
Samuel comprit.
Elle était comme lui.
Un revenant.
Une conscience revenue sans corps.
Mais alors...
il posa la question :
— Où est ton corps ?
Miriam répondit :
— Dans le même endroit que le tien.
— Sous l'arbre ?
— Oui.
Samuel comprit.
Ils n'étaient pas deux clés.
Ils étaient deux moitiés.
Deux consciences attachées à deux corps morts.
Deux portes.
La femme recula.
Pour la première fois, elle semblait inquiète.
— Vous ne pouvez pas faire ça.
Samuel regarda Miriam.
— Faire quoi ?

Elle répondit :
— Nous souvenir.
Samuel fronça les sourcils.
— De quoi ?
— De la nuit entière.
Miriam posa sa main sur son front.
Une lumière apparut.
Samuel ferma les yeux.
Et tout revint.
La nuit de 1994.
L'arbre.
Le laboratoire.
Les médecins.
Son père.
Sa mère.
Miriam.
Mais aussi quelque chose d'autre.
Une chambre immense sous terre.
Des dizaines d'enfants.
Tous morts.
Tous utilisés.
Tous ramenés.
Samuel vit son père se disputer avec le chef.
— Vous avez promis que les enfants seraient protégés !
Le chef répondit :
— Nous avons besoin d'un passage.
— Vous les tuez !
— Nous les réveillons.
Puis Samuel vit sa mère.
Elle avait compris.
Elle avait compris que les expériences ne servaient pas à
communiquer avec les morts.
Elles servaient à donner aux morts un chemin vers les vivants.
Elle avait décidé d'arrêter le programme.
Elle avait pris Samuel.
Et Miriam.
Puis elle avait fait quelque chose.
Elle avait détruit le laboratoire.
Mais elle n'avait pas réussi à détruire la pierre.
Alors elle avait enfermé la pierre dans les deux enfants.

Deux consciences.
Deux portes opposées.
Une pour ouvrir.
Une pour fermer.
Samuel rouvrit les yeux.
— C'est pour ça que tu m'as attendu.
Miriam hocha la tête.
— Oui.
— Et ma mère ?
— Elle a sacrifié sa propre conscience pour maintenir la porte fermée.
Samuel regarda la femme.
Elle pleurait.
— Alors tu es vraiment ma mère ?
La femme acquiesça.
— Oui.
Samuel s'approcha.
— Pourquoi m'as-tu menti ?
Elle répondit :
— Parce que si tu savais qui tu étais, ils auraient su où te trouver.
Samuel prit sa main.
Elle était froide.
Mais cette fois, il ne recula pas.
— Je te crois.
La femme ferma les yeux.
Une larme coula sur sa joue.
— Alors il est temps.
La pièce trembla.
Les cartes tombèrent des murs.
Les lumières éclatèrent.
Les points rouges s'éteignirent un par un.
Puis une voix immense résonna.
— **NON.**
Le sol se fissura.
Une ombre gigantesque apparut derrière les murs.
Gabriel cria :
— Il arrive !
Samuel regarda sa mère.
— Qui ?
Elle répondit :

— Celui qui était là avant les Dormeurs.
L'ombre se rapprocha.
Elle n'avait pas de visage.
Pas de corps.
Seulement une forme immense.
Une présence.
Samuel sentit la pierre dans son esprit se réveiller.
Il entendit des millions de voix.
Toutes suppliaient.
Toutes criaient.
Toutes dormaient.
Il comprit qu'il ne pouvait pas les combattre.
Il devait choisir.
Ouvrir.
Ou fermer.
Il regarda Miriam.
— Si je ferme la porte ?
— Tu disparaîtras.
— Et toi ?
— Moi aussi.
Samuel sourit tristement.
— Alors nous savons quoi faire.
Miriam prit sa main.
Leurs doigts se touchèrent.
La lumière jaillit.
Les cartes s'enflammèrent.
Toutes les portes du monde apparurent.
Puis une par une...
elles commencèrent à se fermer.
L'ombre hurla.
Le cri traversa la Terre.
Des millions de personnes tombèrent soudainement dans leur lit.
Les voix disparurent.
Les lumières s'éteignirent.
Et Mboa-Ndongo retrouva son silence.
Samuel sentit son corps devenir léger.
Il regarda Miriam.
Elle souriait.
— Tu avais promis de revenir.
— Oui.

— Tu as tenu ta promesse.
Samuel sentit ses yeux se fermer.
— Et maintenant ?
Miriam répondit :
— Maintenant, nous pouvons dormir.
Ils disparurent dans la lumière.

ÉPILOGUE

2 H 17

Trois mois plus tard.
Un homme conduisait seul sur une route déserte.
Il était journaliste.
Il avait quarante-deux ans.
Son nom était Daniel.
Sur le siège passager se trouvait un dossier.
Sur la couverture :
MBOA-NDONGO — DISPARITIONS INEXPLIQUÉES.
Daniel avait passé trois mois à enquêter.
Trois mois à essayer de comprendre.
Il avait retrouvé des témoins.
Des photographies.
Des enregistrements.
Des rapports médicaux.
Mais il n'avait jamais retrouvé Samuel.
Ni Miriam.
Ni la mère de Samuel.
Le village, lui, était toujours là.
Mais ses habitants avaient repris une vie normale.
Personne ne parlait de ce qui s'était passé.
Personne ne semblait se souvenir.
Daniel regarda sa montre.
2 h 16.
Il bâilla.
La route était vide.
Il alluma la radio.
Une musique douce passa.
Puis le signal se coupa.
Un grésillement.
Daniel fronça les sourcils.
Puis une voix apparut.
Très faible.
— Daniel...
Il se redressa.
La radio grésilla.

— Daniel...

Il coupa immédiatement le poste.

Silence.

Il regarda la route.

Une silhouette se tenait au bord de la chaussée.

Une petite fille.

Elle portait une robe blanche.

Daniel ralentit.

La petite fille leva la main.

Il s'arrêta.

Elle s'approcha de la voiture.

Daniel baissa légèrement la vitre.

— Tu es perdue ?

La fillette le regarda.

Elle sourit.

— Je cherche mon père.

Daniel sentit un frisson.

— Où habite-t-il ?

Elle désigna la forêt.

— Là-bas.

Daniel regarda dans la direction indiquée.

Puis il entendit trois petits coups contre la vitre.

Toc.

Il se figea.

Toc.

La petite fille souriait.

Toc.

Daniel regarda sa montre.

2 h 17.

La petite fille pencha la tête.

Puis elle parla avec une voix d'homme.

Une voix qu'il connaissait.

Une voix qu'il avait entendue dans les enregistrements.

— Daniel...

Il recula.

— Qui es-tu ?

La fillette sourit.

Son visage changea.

Pendant une seconde, Daniel vit celui de Samuel.

Puis celui de Miriam.

Puis celui d'une vieille femme.
 Puis celui d'un enfant.
 Puis son propre visage.
 Daniel hurla.
 La petite fille posa sa main contre la vitre.
 Une petite cicatrice apparut près de son pouce.
 Et une phrase fut murmurée :
 — **La porte est fermée.**
 Daniel respirait difficilement.
 La petite fille ajouta :
 — **Mais personne n'a dit qu'elle ne pouvait pas être ouverte de l'intérieur.**
 Elle disparut.
 La voiture resta immobile.
 Daniel regarda la forêt.
 Quelque chose bougeait entre les arbres.
 Puis une deuxième silhouette apparut.
 Puis une troisième.
 Puis dix.
 Puis des dizaines.
 Toutes regardaient la voiture.
 Toutes souriaient.
 Daniel voulut démarrer.
 Le moteur ne répondit pas.
 Son téléphone s'alluma tout seul.
 Une notification apparut.
MESSAGE VOCAL — SAMUEL
 Daniel trembla.
 Le message datait de trois mois.
 Il appuya dessus.
 Un souffle.
 Puis une voix.
 La voix de Samuel.
 — Si tu entends ce message...
 Silence.
 — ...c'est que je n'ai pas réussi.
 Daniel sentit les larmes monter.
 La voix continua :
 — Ne retourne jamais à Mboa-Ndongu.
 Un bruit sourd.

Puis Samuel murmura :

— Et surtout...

Long silence.

— **Ne dors pas à 2 h 17.**

Le message se termina.

Daniel regarda sa montre.

2 h 18.

Il respira.

Tout était terminé.

Il se trompait.

À l'intérieur de la forêt, quelque chose venait d'ouvrir les yeux.

Et très loin de là, dans une petite maison où une femme dormait profondément, une horloge numérique passa de **2 h 16** à **2 h 17**.

La femme ouvrit les yeux.

Elle regarda la fenêtre.

Une petite main apparut derrière la vitre.

Puis une voix murmura :

— Maman...

La femme sourit.

Elle se leva.

Elle ouvrit la fenêtre.

Et dans la nuit, quelqu'un entra.

FIN DU TOME 1

LES CHRONIQUES DE L'OMBRE

LE VILLAGE OÙ PERSONNE NE DORT

LES CHRONIQUES DE L'OMBRE

TOME 2

[À VENIR]